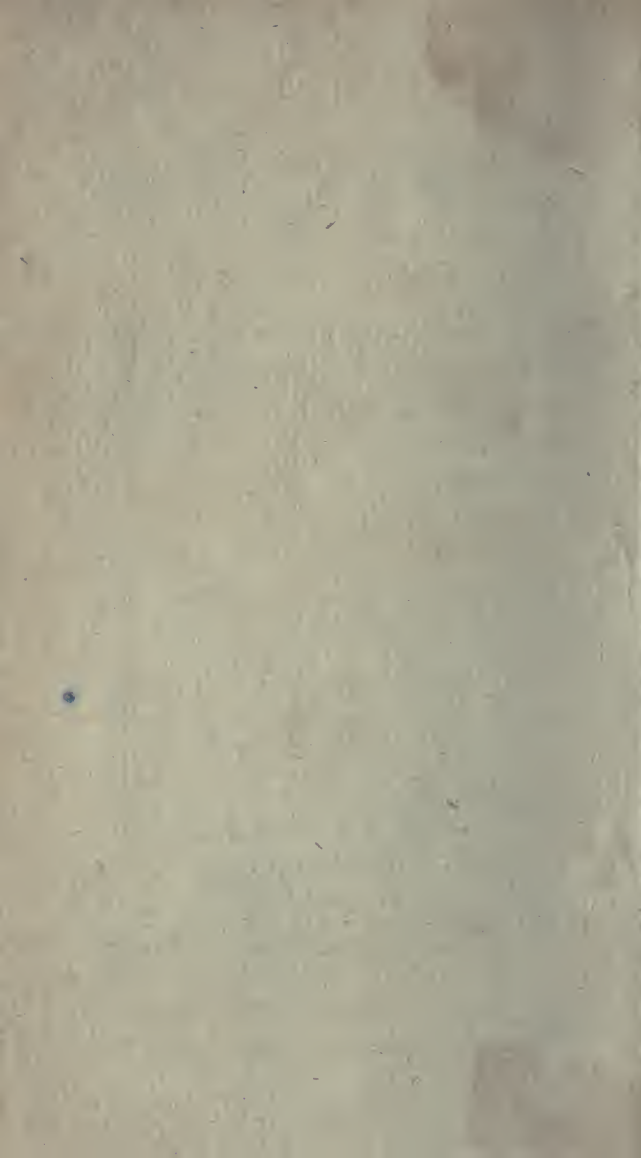




B.VII

13





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

M A I 1784.



209738
4. 3. 27

A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire
Imprimeur, rue Christine, pour la Province,

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

[The following text is extremely faint and largely illegible due to fading and bleed-through. It appears to be a handwritten letter or document.]

[Faint lines of text, possibly starting with "Dear Sir" or similar salutation.]

[Faint lines of text, possibly containing a name or address.]

[Faint lines of text, possibly containing a date or reference.]

[Faint lines of text, possibly containing a signature or closing.]

[Faint lines of text, possibly containing a postscript or additional notes.]



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

M A I 1784.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LE DUEL
D'ALBAYALDOS.

LE morceau qu'on va lire est célèbre.
On a peu lu de récits qui soient d'une
simplicité aussi noble, d'une dignité aussi
touchante, d'un intérêt aussi continu.
Ce n'est qu'un Episode, un exemple de

A ij

magnanimité qu'on retrouve dans plusieurs Livres Espagnols. Nous le tirons d'une compilation intitulée : *Para Cavallos Exemplos divinos y humanos ; Exemples sacrés & profanes pour les Gentilshommes*. Nous avons fait mention de quelques Livres bizarres du même genre , mêlés de Vers , de Prose ; de Discours pieux & de Comédies ; de Maximes & de Nouvelles galantes ; d'Anecdotes vraiment historiques , & de Contes superstitieux.

Il nous est impossible de rien dire de l'Auteur de cet Ouvrage , ni de celui qui a fait la narration du duel d'Albayaldos. On a lieu de croire que ce dernier étoit Maure ; & que les Chrétiens l'ont traduit ou même travesti , dans la vue de donner de l'éclat à leur Champion. C'est du reste une leçon de politesse & de bravoure qui pourroit malheureusement être encore de mise aujourd'hui. Nos jeunes Cavaliers y reconnoîtroient qu'entre de grands cœurs les ressentimens doivent être nobles , la manière de les exprimer , noble ; & la vengeance , noble aussi , plaintes , reproches , injures , décri , mépris affec-

tés, & vengeance emportée, ne peuvent être d'usage qu'entre ennemis de la classe commune des hommes. Un Noble est fait pour se montrer avec générosité & modération à la face de son ennemi, pour être humain jusqu'en égorgeant, & pour ne prendre aussi les armes que dans des cas d'honneur & de la première importance.

Il est naturel que plusieurs de nos Lecteurs nous demandent s'il est raisonnable de puiser si souvent dans les siècles gothiques, & de renouveler, au mépris des loix & de l'humanité, des idées qui semblent favoriser les duels. Oui. C'est par les contraires que peuvent être guéris les contraires: dans les maladies de l'ame humaine, il lui faut des remèdes violens quand elle est à l'extrémité.

Les hommes sont assurément meilleurs, forts que foibles, amoureux de gloire qu'amoureux de plaisirs, habiles à manier des armes qu'habiles à manier des cartes, & couverts de la poudre des champs que de la poudre des Parfumeurs. Fût-ce des chimères que la vigueur des membres & la puissance

de l'ame ; que la noblesse & la belle renommée ; que les belles actions sans profit pour celui qui les fait ; que le respect des mœurs , celui des vieillards & celui des droits des Peuples ; que la subordination des femmes , les liens du sang , l'amour du Roi & celui de la Religion ; fût-ce des chimères que toutes ces choses , qui remplissoient encore les ames au dernier siècle , elles valoient mieux que les vérités des Novateurs : & certainement un siècle de chimères vaut mieux qu'un siècle de calcul & de finasserie. Jamais l'homme qui se bat ne sera si dangereux que l'homme qui rêve ; & les tigres mêmes sont moins funestes à l'humanité que les chenilles & les vers de terre.

Il y a deux Génies qui réellement gouvernent le monde tour-à-tour. Le premier commence son règne avec les Empires , & l'autre finit de régner avec eux. Depuis que le Génie foible a subtilement , & par souplesse , entortillé les jambes du Génie fort ; depuis que des Ministres des Autels ont oublié l'éternelle & sainte vérité , pour se dévouer à l'esprit de parti ; depuis que des Mi-

nistres des Loix ont osé les interpréter , ou par condescendance ou par une tendresse humaine ; depuis que des Souverains se sont regardés comme Maîtres , & plus comme chefs de leurs Peuples ; depuis que tant de Savans ne se sont occupés que de savoir ce que savoient leurs devanciers ; depuis que les Sages se sont retirés en esprit hors des bornes de leur Patrie , & qu'ils ont gardé ce coupable silence qui a encouragé les pseudo - Prophètes : qu'est - il arrivé ? que dans le Sacerdoce , la Magistrature , l'Empire & la Philosophie , les véritables hommes ont été bridés par la foule des enfans dans leurs bonnes intentions ; & que le génie de la faiblesse , ou , ce qui est la même chose , celui de la méchanceté , s'est glissé , comme un adroit Mercure , dans toutes les veines des corps politiques.

Oui : c'est depuis que l'homme de cœur n'ose pas regarder son arme qui se rouille , que rien n'est vrai , que rien n'est fort , que rien n'est sûr , ni beau , ni bon , ni respectable , & que tout est dénaturé par le prisme du

scepticisme moderne. Que nous restet-il qui invite aux grandes choses , non plus qu'à l'honnêteté ? Tout est bâton devant nos pas ; tout est séduction, pour nous faire tomber sur le lit voluptueux de la foiblesse. Nous avons mille prétendues philosophiques sentences qui refroidissent nos cœurs ; & rien qui les réchauffe ; mille exemples tyranniques ou flatteurs qui nous font une honte ou un danger des plus recommandables vertus , & rien qui nous maintienne dans leur amour , plus rien qui nous rappelle au vieil honneur sacré. Les vertus ne sont-elles enfin que des chimères ? On entend la réponse des viciéux ; la nôtre est : Non , puisqu'on y revient constamment depuis le commencement du monde , & que le vice, aux époques de son règne , a seulement le pouvoir de les persécuter , de les éclipser , & jamais celui de les détruire.

A-t-on le dessein de justifier l'audace & la férocité du duel ? On se flatte de n'avoir pas inspiré le doute qui feroit naître cette question. Qui pour-

roit n'être pas touché des pleurs des familles , & indigné contre l'infraction des loix des Princes ?

Cependant , au temps des duels , qui est - ce qui pleuroit dans les familles ? les femmes ; & lorsque dans les familles les femmes n'ont rien à pleurer , ce sont les hommes qui ont à gémir. Les familles en vont - elles mieux , depuis que les enfans , aussi mous que le sein qui les a nourris , n'ont de fermeté que pour la désobéissance , & n'ont plus aucun attachement , aucune vénération pour leurs parens , pour l'honneur , ni pour leur Patrie ? Depuis que les femmes n'ont plus de devoirs ni de craintes , depuis qu'elles ordonnent & qu'elles rient , quelle est l'autorité , la dignité , quels sont les plaisirs des hommes ? & , de suite nécessairement , quelle est la majesté , le bien-être & la renommée des Nations ? Sont - ce les Nations voluptueuses , parées des mains du luxe , endormies au milieu des trésors , ou les Nations puissantes en armes & en courage , qui ont été respectées ? Que sont celles qui couvrent la terre ? Diverses bandes d'Ecoliers

poltrons qui se noircissent d'encre, & qui n'osent se frapper de leur écriture.

Quant à l'infraction des loix du Prince, &, nous disons plus, de celles de l'humanité violées par le duel, n'étoit-il pas plus heureux qu'on n'offensât le Prince & l'humanité que par rapport à ce seul article? Jusqu'où ne les a-t-on pas offensés depuis? Que les Princes parlent: depuis qu'on a pros crit l'usage des armes, on pourroit demander aux Princes: Quels sont les amis, les enthousiastes, les défenseurs de vos noms & de vos Couronnes? Des Esclaves moins sensibles au déshonneur qu'à la prison, méritent-ils ces noms honorables?

Hélas! ceux qui abusent des armes sont encore des Amans de l'humanité. Ils ressemblent à ces Amans furieux qui baignent de larmes les yeux de leurs Maîtresses, mais qui les aiment & qui s'attendrissent. Ceux qui craignent & proscrivent les armes ressemblent à ces hommes froidement Corfaires, qui n'aiment rien qu'eux-mêmes, sont nécessairement ennemis des ven-

geances parce qu'ils les appellent sur eux , & ne veulent pas que les larmes d'une Maîtresse troublent leur féroce plaisir au moment où ils la dépouillent , la piquent d'épingles , & la poignent lentement , tranquillement & secrètement.

D'où donc peut-être venu le mépris des armes ? On vous le dit : du règne du Génie foible ; & s'il pouvoit intéresser assez , il faudroit lui montrer qu'il a agi contre lui-même.

Les Dames n'ont pas monté aux côtés des Rois ; elles ont attiré les Rois à leurs côtés. Ces Rois qu'on veut dire , sont les hommes qui ont complaisamment abandonné leur sceptre pour le voir servir de joujou frivole aux enfans. Que les Dames pardonnent , & ne craignent point que ce soit un ennemi qui leur parle. Qu'avez-vous à desirer , sinon d'être bien aimées ? Ne vous aimoit-on pas mieux dans ces siècles qui vous font peur ? entendoit-on vos plaintes contre des maris graves , mais bienfaisans , attentifs à vos besoins , justes & dignes soutiens de votre honneur , comme arbitres sages

de vos plaisirs ? Vos Amans osoient-ils vous offenser ou vous trahir ? vos enfans vous manquer de respect ou d'amour ? vos Domestiques s'élever ou calomnier contre vous ? Quand vous paroissiez dans les assemblées ou dans les fêtes publiques , receviez-vous des hommages froids & légers , qui passent avec le vent qui sort des lèvres ? De jeunes Cavaliers se racontaient-ils entr'eux , apprennent-ils au Peuple , dans les places , les spectacles , de scandaleuses anecdotes ? . . . Osoient-ils vous en prêter comme ils le font depuis qu'il n'y a plus d'épée , qui , en tranchant leurs oreilles , puisse accoutumer leur langue au frein ? Vous étiez aimées & respectées , parce que vous n'aviez qu'un léger empire. Mais puisque vous haïssez l'autorité , pourquoi la desirez-vous ? Ne devez-vous pas penser que les hommes qui l'auront perdue , finiront par vous haïr ? & de quoi êtes-vous capables , sans l'amour des hommes.

Vous étiez aimées & respectées , parce que vous n'aviez pas manifestement l'empire. Aujourd'hui vous vous plaignez

de nous, comme des enfans qui ont ordonné tout de travers, & qui s'enprennent à autrui de l'effet contrariant d'une sottise obéissance. Vous avez anéanti la force, & vous la regrettez : vous avez accoutumé la jeunesse aux idées souples & gracieuses, aux sentimens délicats & fins; & vous êtes étonnées de voir le lingot d'or perdre sa solidité en passant par votre filière : vous avez butté vos enfans, vos Amans contre vos maris & vos pères ; vous avez voulu tout ramener à vous-mêmes, avec la ridicule prétention de ces foibles marmots, qui s'irritent contre toute Société, où l'attention n'est pas directement pour eux. De deux sexes distingués, vous n'en avez fait qu'un de neutre, & vous vous plaignez de cette postérité dégénérée par vos ordres & selon vos vœux ! Vous espériez un plus grand empire : vous l'avez obtenu ; & vous voyez maintenant comme il est utile & doux de régner sur l'inertie ! Vous êtes dans le cas de ces tyrans, qui ne songent qu'à faire des esclaves & qui se trouvent bien empêchés lorsqu'ils n'ont plus que des esclaves pour ressource & pour protection. Ce sont aujourd'hui vos époux ;

qui perdent vos maisons; vos Amans qui perdent votre honneur; vos enfans qui ruinent vos plaisirs. Etes-vous dans le cas d'un droit naturel ou civil contre tous, vous trouverez peut-être un défenseur qui vous fera perdre ce droit par des soins déshonorans; qui vous dira qu'il n'a point d'argent pour appeler les loix à votre secours, & point d'armes pour suppléer aux loix.

Que sont vos sociétés? Un assemblage d'hommes aussi plians que les cartes que vous leur mettez dans les mains. Des cartes dans les mains des hommes! des cartes qui ne furent inventées que pour amuser un Roi imbécille! des cartes qui n'exercent l'esprit qu'au profit d'un sentiment de basse cupidité! & c'est vous qui forcez un homme de cœur à les jeter niaisement l'une après l'autre, sur un tapis! N'est-ce pas le cas de désirer jusqu'à l'abus des armes plutôt que cette servile occupation?

Lâches, qui osez porter de la barbe, aimez & révérez les femmes comme le faisoient les Nobles vos devanciers. Aimez-les, révérez-les assez pour les forcer aux belles choses, les forcer à se rendre aimables & respecta-

bles. Ne le sont-elles point, dites-vous? Non : puisqu'elles se plaignent que vous ne les aimez ni ne les respectez assez.

Et d'où cela vient-il? de ce que vous avez très-spirituellement considéré que, dans un combat au fer ou à la poudre, vous pouviez être blessés; de ce que, comme des pères tombés en enfance, vous avez hypothéqué toute votre existence à des enfans qui n'ont rien su ménager. Il faut régler ses propres enfans, si aimables d'ailleurs : il le faut pour leur conserver leurs charmes, pour leur bien, & parce qu'ils le voudront eux-mêmes, lorsqu'ils en seront au dernier des maux qu'ils essuieront pour avoir été trop volontaires.

Il faut renoncer à des spectacles aussi funestes aux mœurs qu'à l'héroïsme & aux bonnes sciences, que les Peuples sages ne récompensèrent jamais, & que les Romains, Républicains ou serfs des Empereurs, abandonnèrent à la sottise des particuliers, & subordonnèrent toujours aux nobles exercices de la Gymnastique. Il faut renoncer à tous les amusemens stériles du luxe, & re-

prendre ces jeux où la dignité de l'homme ne couroit aucun risque. Nos danses étoient fières jadis, difficiles & fatigantes : nous avions des tournois, des carroufels, des courses de chevaux dont l'honneur n'étoit point réservé à des valets ; nous savions gravir un mur, franchir un fossé, traverser une rivière : quels jeux c'étoient que ceux qui honorèrent les derniers momens du règne de Louis XIII. Vous ne connoissez plus qu'une danse molle & tranquille, ménagère de vos nerfs, quoique dérivée de la libertine cordacée des Orgies Romaines (le menuet) ; & vous nommez la plus belle des danses , de tristes mouvemens , bons tout au plus pour exprimer les regrets de la vieillesse. Il faut que les Baladins remuent les membres pour reposer les vôtres , & vous ne connoissez les danses un peu vives que sur les tréteaux. Vos chevaux n'apprennent rien qu'un certain pas qui ne vous fatigue point : vous ne graviriez pas un mur pour aller voir vos Maîtresses : vous pesterez au bord d'un fossé qui vous arrêtera : vous ne connoissez l'eau que par vos baignoires ; si le Ciel est trop froid

ou trop chaud, vous ne supportez pas cette inclémence : vous vous dites malheureux, préférablement aux pauvres qui sont faits pour y être accoutumés. Si l'on vous parle d'armes, alors il y a un reste de ce que vous fûtes & qui ne peut mourir. Mais ce reste est allié à la foiblesse, & vous choisirez la poudre comme une arme de poltron, & qui exige moins de force & moins d'exercice, & même moins d'honneur. Comment voulez-vous que les Dames vous respectent ? & quand les Dames ne respectent pas les hommes, comment veut-on qu'elles soient respectables ?

Que nos Lecteurs daignent nous pardonner ce préambule peu nécessaire & beaucoup trop long. La sévérité ne peut être trop laconique. Oserions-nous croire que, dans un Ouvrage qui n'a pour but que d'épurer les passions, & sur-tout celle de l'amour, mais qui peut, à l'œil des hommes sérieux, paroître les caresser quelquefois ; oserions-nous croire qu'un moment de sévérité peut nous être permis par forme de compensation ? C'est un chardon jetté de nos mains

parmi les fleurs de l'esprit & du sentiment , & qui ne doit servir qu'à relever leurs graces & leur fraîcheur.



LE DUEL D'ALBAYALDOS.

UN des plus aimables & vaillans Chevaliers de Grenade , nommé le Malique Alabez , fit publier une fête dont le motif étoit d'honorer toutes les Dames , & la sienne particulièrement. C'étoit une course de bague : chacun devoit y apporter le portrait de sa Maîtresse , le remettre au tenant s'il étoit vaincu ; & emporter celui de la Maîtresse du tenant , avec une chaîne d'or , s'il étoit vainqueur.

Ce Malique Alabez avoit encore une raison d'inviter à cette course. Il étoit ami d'un fort & digne Chevalier nommé Albayaldos ; & dans ce temps - là , aucun homme n'étoit plus triste qu'Albayaldos. Il alloit au point du jour , armé , sur la plaine pour y attendre des Chrétiens : il ne rentroit dans Grenade

qu'à la clarté de la belle étoile , & passoit les nuits sur une tombe qui renfermoit le corps de son frère.

Alors il n'y avoit pas dans tout le Christianisme , un Chevalier qu'il fût permis ni possible de comparer au Grand-Maître de Calatrava ; il s'appelloit Don Rodrigo Tellez-Giron. C'étoit un homme puissant en forces naturelles , en science , en courage ; l'ami de son Roi , l'amour de l'Espagne , & son plus ferme appui. C'étoit lui qui , dans un combat de seul à seul sur la plaine , avoit tué le frère d'Albayaldos.

Depuis ce moment , Albayaldos avoit oublié ses amours : il ne posoit plus ses armes , ne mangeoit qu'à peine , évitoit ses amis , & ne vivoit plus qu'avec l'ombre d'un frère qu'il avoit tendrement aimé. L'Ecuyer du Grand-Maître avoit cru relever la victoire de son Seigneur , en attachant l'épée & le ruban du Maure à la queue de son cheval : comme si c'étoit faire honneur à un homme Noble , que de déprimer son ennemi ! Voilà ce qui affligoit le brave Albayaldos , & ce qui lui faisoit implorer

une occasion de se voir en face du Grand-Maître de Calatrava.

Or le Grand-Maître n'avoit pas paru depuis sur la plaine. Ponce de Léon l'avoit remplacé, comme déterminé Guerrier qu'il étoit ; & dans ses courses contre les Maures, il avoit une fois rencontré le Malique Alabez, dont la vaillance n'avoit pas laissé que de le chagriner. Après avoir quitté leurs chevaux, ils s'étoient battus pied à pied jusqu'à ce que, de part & d'autre, leurs troupes les ayant séparés, ils troquèrent de cheval par nécessité, & se promirent dans leur ame de songer à se revoir en beau champ libre, comme gens qui avoient seulement entrevu de quel prix étoit une victoire de l'un sur l'autre.

Albayaldos, qui ne s'intéressoit plus qu'à rencontrer le Grand-Maître, ignoroit cet événement. Il continuoit de passer les jours à l'attendre dans la plaine, & les nuits à l'appeller sur la tombe de son frère.

Il aimoit pourtant, & il étoit aimé, le bon Chevalier. Ce fut pour le tirer

de cette douleur mésséante, que le Malique Alabez fit publier sa course de bague. Lorsqu'Albayaldos en eut vu les apprêts sur la place Neuve, il envoya un soupir vers son frère, & se souvint de la beauté qu'il aimoit.

Jamais beauté n'eut autant de charmes que la jeune Hapenninim. Elle avoit rassemblé les trésors de dix-huit printemps : mais elle n'en prenoit soin que pour les conserver au Malique Alabez, dont l'ame plus joyeuse, la galanterie plus douce, avoient trop tendrement intéressé son cœur. Albayaldos étoit aimé de la belle Zédulam, un peu moins jeune, mais sérieuse & sensible ; malheureuse, & par conséquent fidelle dans son amour.

Il étoit heure du soir : la Reine conversoit avec toutes ses Dames & un grand nombre de Chevaliers, lorsqu'il arriva un Page, vetû d'une livrée de deuil, qui s'agenouilla devant Hapenninim. Il lui présenta, de la part d'Albayaldos, un rameau de fleurs aussi fraîches que bien choisies. La jeune Maure parut aussi colorée qu'une rose : la Reine ne lui disoit rien. Elle considéra

que recevoir le bouquet , ne pouvoit bleſſer ſon honneur , ni l'amour du Malique Alabez , & que la main d'un Chevalier tel qu'Albayaldos , l'avoit en quelque forte conſacré. Elle le prit , & remercia le Page en lui faiſant une révérence ſi modeſte , qu'elle le fit lui-même rougir d'une ſi charmante humilité.

Qui auroit vu Zédulam alors , n'auroit pas douté de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Elle voulut bien inutilement renfermer le ſecret de ſa tendreſſe. = Vous ne pouvez nier , dit - elle , qu'Albayaldos vous aime , puisqu'il vous a fait parvenir le rameau en préſence de toutes les Dames : vous ne nierez pas non plus que vous l'aimez , puisque vous l'avez reçu ſans nul effort & ſans indifférence en préſence de tous les Chevaliers. = Zédulam , belle amie , lui répondit Hapenninim , je vous aſſure que , ſans le reſpect que doit témoigner toute fille aux politeſſes des bons & dignes Chevaliers , je ferois mille pièces du rameau d'Albayaldos =.

Zédulam rougit alors comme une

belle Vierge prise en faute , & se repentit d'avoir montré sa jalousie. Pour cacher sa rougeur , elle embrassa sa jeune & naïve amie ; elle la mouilla de quelques larmes , & lui demanda , par grâce , une fleur ou deux de ce rameau charmant.

Cette amitié ne dura guères. Le lendemain , c'étoit le jour de la fête : dès le joyeux & frais petit point du jour , les rues parurent sursemées de fleurs & de verdure ; & la tente du tenant , relevée de brocard verd , sur la place. Les Chevaliers se présentèrent à l'appel de la trompette & des clairons d'argent. Chacun portoit à sa lance une riche banderolle travaillée par sa Maîtresse : l'or brilloit en paillettes sur la soie de leurs habits ; leurs chevaux étoient caparaçonnés de la couleur qui désignoit l'état de leurs amours : ceux qui en avoient , se préparoient à les bien signaler : ceux qui n'en avoient point encore , se préparoient à en mériter. Celles des Dames qui étoient éprises , & d'autres qui ne l'étoient pas , promenoient leurs beaux

yeux, ou pour choisir, ou pour admirer leur choix.

Zédulam & Hapenninim étoient les seules qui montroient de la tristesse. On les avoit vues s'embrasser la veille : aujourd'hui elles ne se parlent pas. Leurs yeux se fuient, & leurs regards essaient de surprendre à la dérobée le secret de leur cœur. On avoit vu le portrait qu'alloit défendre le Malique Alabez ; & c'étoit celui de Zédulam que le Malique aimoit véritablement. La douce, l'aimable Hapenninim devoit des resentimens de lionne, depuis qu'on l'avoit affligée par cette nouvelle.

Le Roi étoit arrivé. Du haut en bas les maisons paroissoient tapissées de têtes, & la foule flotloit sur la place. On entendit une douce & galante mélodie, dont les sons arrivoient de la rue du Zacotin. A ces sons succédèrent des fanfares qui s'approchoient, & aux fanfares le bruit des sonnettes de douze beaux mulets qui parurent en paremens de damas verd semés d'étoiles, & qui portoient les lances destinées à la course. Des hommes de pied & de cheval conduisirent

firent ces mulets jusqu'au pavillon : à côté ils en élevèrent un autre où les lances furent déposées ; & les mulets retournèrent en secouant les grands plumages qui couronnoient leurs têtes.

Trente Chevaliers richement couverts de livrées (1) gueules & sinople, avec des pièces enlevées d'argent, plumets

(1) On se sert du mot de livrée joint au nom de Chevalier. La livrée est abjecte. Elle ne l'étoit pas jadis ; elle ne l'est pas encore chez les Princes. Un Prince a sa livrée qu'il porte & fait porter à ses Gentilshommes, jusques dans ses parties de plaisir ; par exemple , de chasses. Mais on a laissé couler le droit de donner livrée, à des gens dont le mérite consistoit uniquement dans la richesse. Ce sont ceux-là qui ont avili la livrée , parce qu'il n'y a rien de tel qu'un homme bassement né pour prodiguer la bassesse dès qu'il est parvenu. L'exemple a circulé & s'est étendu comme une tache d'huile. Quiconque a de quoi faire croire à un Laquais qu'il peut le payer , a une livrée ; & il est de ces imbecilles assez fots pour ignorer ce que c'est qu'une livrée, & pour la donner de couleur contraire au blason qu'on leur a permis d'acheter.

Mai 1784.

B

blancs , chevaux uniformes , & banderoles virevoltantes aux lances , suivirent en deux files , que fermoit le Malique Alabez , vêtu de taffetas verd , sur un cheval gris pommelé , aussi richement couvert que lui. Sur son mantelet d'écarlate on lisoit sa devise brodée en lettres d'argent , & sa devise disoit au-dessous d'un brillant soleil :

Elle est unique à bien charmer ;
Je suis unique à bien aimer.

Vingt Pages , qui venoient à pied , répandoient cette devise brodée de soie sur du taffetas , & après eux on vit entrer le char de six gradins , travaillés avec un art merveilleux , surmonté d'un arc triomphal , dont le ceintre s'ouvrit au milieu de la place , & laissa descendre un portrait recouvert d'un voile par deux petits Amours discrets : on pouvoit très-bien lire au-dessus du ceintre

Un Roi-d'armes de France auroit encore un bien noble emploi , s'il lui étoit permis de l'exercer dans toute son étendue,

ces mots présentés en caractères lumineux :

Elle est tendre ; elle est belle , & constante & modeste.

Quand vous aurez vaincu , vous apprendrez le reste.

Ce char étoit tiré par quatre belles jumens blanches comme la neige , caparaçonnées de verd , plumes , têtieres & rênes verd & écarlate , & ne s'avancant qu'au pas le plus respectueux. Trente autres Chevaliers suivoient le char , & étoient suivis d'une musique vraiment guerrière , qui fermoit cette entrée du Malique Alabez.

Le bon Chevalier , après avoir passé & repassé avec des signes d'hommages sous les balcons des Dames , fit placer convenablement le portrait de Zédulam , toujours couvert ; descendit ensuite de son cheval , & s'assit à l'entrée de sa tente , en attendant que les Chevaliers vinssent essayer son adresse , & tenter l'aventure. Ses Pages , les Guerriers amis s'étoient rangés à son ordre. Les Juges s'étoient placés vis-à-vis du pal

potencé qui soutenoit la bague. Le Roi, le Dames, tout le monde attendoient les Aventuriers ; & il en parut un grand nombre, dont les plus renommés furent le bon Gazoul, Redouan, Sarrazin, Abindarraez, beaucoup d'autres Abencerragès & des Zégris, avant qu'on entendît une lente, touchante & lugubre musique de sons de tambours étouffés, de tristes pandores & de tendres hautbois. Ceci succédant à des chamades, des tons appuyés, des fanfares, attira toutes les oreilles, & fit tourner les yeux du côté de la rue des Gomelès, d'où l'on vit aborder un seul Chevalier armé de noir, à pied, sans lance, triste dans son attitude & sa marche ; c'étoit Albayaldos.

Le Roi dit alors aux Dames placées dans son balcon : » Nous allons voir » de grandes choses ; le tenant est bon, » mais voici un Solitaire qui ne l'est » pas moins. Tous les autres ont fait » des entrées brillantes, pompeuses, » ingénieuses : aucune ne m'a fait tant » de plaisir que celle-ci. Je gage » que je connois le Chevalier, vous » dis-je ».

A peine avoit-il achevé, qu'on entendit partir, des tours vermeilles & de celles de l'Alhambra, des salves confondues qui ressembloient au tonnerre, & qu'on vit, du faite des maisons qui bordaient la place, un obscur nuage se former de vapeurs dirigées avec art par des tuyaux. Ces vapeurs étoient celles des plus doux parfums, & n'en étoient pas moins épaisses. La place en parut ténébreuse ; & tout d'un coup un tombeau s'éleva de dessous terre. On vit Albayaldos, le coude appuyé sur la pierre noire, la tête sur son coude ; & l'on pouvoit lire cette devise sur la pierre :

O mon frère ! tu m'as laissé seul au monde.

De nouveaux tonnerres retentirent & répandirent l'épouvante : le nuage grossit & noircit davantage. Il en sortit des éclairs, & tandis que les salves des tours continuoient, un Amour tenu par un cordon, soie & or, invisible, parut au milieu de l'air souffler sur le nuage. Il descendit jusques sur le tombeau, secoua la tête du Chevalier si triste,

& lui présenta le portrait d'une Dame qu'il ne découvrit que bien légèrement. Mais on lisoit encore sur le voile noir en lettres d'argent :

C'est à l'Amour de consoler l'amitié.

Le tonnerre cessa, le nuage fut éclairci, le jour reparut, le tombeau rentra sous la terre ; & à la même place on vit sortir un cheval grand & beau par merveille, qu'Albayaldos monta, en même temps que le Malique Alabez fit battre sa chamade au milieu des applaudissemens de toute la foule.

Aussi-tôt qu'Albayaldos eut pris une lance, on n'entendit pas plus de bruit dans toute la place que s'il n'y avoit eu personne. C'étoit alors qu'il falloit voir Zédulam & Happenninim. Leurs yeux étoient attachés sur les Coureurs ; & l'une croyoit que l'autre n'avoit des yeux que pour celui qu'elle aimoit. Hapenninim pâlit lorsqu'elle vit son Alabez embrasser un rival avant que de commencer la course ; & là-dessus Zédulam lui dit enfin :

= Oh ! que l'amour a de mal-

adresse ! haine , richesse , misère , amour , ne peuvent se cacher . L'une se montre dans les regards , l'autre dans la dépense , l'autre dans les plaintes , & l'amour dans la couleur . Vous étiez ces jours passés , Hapenninim , toute pareille à la rose épanouie par l'aurore ; vous êtes aujourd'hui triste , silencieuse , pâle ; vous avez peur qu'Albayaldos ne soit forcé d'abandonner votre portrait . Devriez-vous le dissimuler avec moi qui suis votre amie ? que ne me parlez-vous ? je vous jure que , si je puis vous rendre un loyal service d'amitié , dès aujourd'hui je le ferai = .

Hapenninim lui répondit : = Je ne connois encore ni l'adresse ni la maladresse de l'amour . Ma couleur peut changer naturellement , quand je vois les Zégris & les Abencerrages , qui sont mes parens , toujours prêts à troubler les fêtes . Albayaldos n'est pas d'ailleurs si aimable , qu'un autre ne puisse le surpasser . J'en vois dont la valeur est au moins égale à la sienne ; & ce soir vous verrez , Zédulam , quelles sont ici les filles qu'on aime , & de qui elles sont aimées .

= Il n'est pas besoin d'attendre à ce soir, dit Zédulam; c'est votre portrait que porte Albayaldos.

= Chacun peut suivre sa fantaisie, Zédulam; qu'il le porte, c'est ce que j'ignore, ce que je veux ignorer, ce que je ne puis empêcher; & ce qui m'importe bien légèrement. Ce qui me feroit très-peu agréable, Zédulam, c'est que le vôtre fût porté par Alabez.

= Et pourquoi?

= Parce que je ne voudrois pas qu'après avoir été défendu avec tant de pompe, le portrait d'une si bonne amie vînt ce soir entre mes mains.

= Vous êtes donc bien sûre de la victoire d'Albayaldos?

= Je la desire, comme vous desirez celle d'Alabez. Au reste, dans toutes ces affaires de Chevaliers, la fin, belle Zédulam, est toujours bien incertaine. Ce qui fait la gloire de l'un, ne fait pas la honte de l'autre; & dans tous les cas, les Dames ont le privilège de demeurer neutres, si ce parti leur plaît =.

En ce moment Albayaldos enleva la dernière bague manquée par son ami;

les Juges firent venir Alabez , & lui dirent qu'il avoit perdu. = Il étoit clair , répondit-il , que l'un de nous deux devoit perdre ; puisque le divin Prophète a voulu que ce fût moi , je n'ai rien à répliquer. = Et moi rien à prétendre , dit Albayaldos. J'ai manqué volontairement aux conditions de la course. Je devois apporter le portrait d'une Dame ; voyez pour qui je viens d'employer ma lance =.

Il tira de son sein le portrait de son frère , enveloppé de soie noire. Il ne reçut qu'un prix d'ingénieuse entrée : c'étoit un ruisseau de fines perles , qu'il alla présenter à la jeune Hapenninim. L'aimable fille le reçut avec une grace & des beautés qui lui venoient de son dépit charmant. = Un Chevalier comme vous , lui dit - elle , auroit pu m'apporter un prix plus flatteur. = Que vous importe , lui répondit le bon Chevalier ? un portrait de femme a-t-il plus de mérite que le cœur d'un homme ? A qui fait bien aimer , qu'importent les amours d'autrui = ?

Zédulam qui écoutoit ne put entendre plus long-temps. = A la place

d'Hapenninim, dit-elle, on peut desirer de connoître le secret d'Alabez ; tout comme à la place d'une autre on peut être jalouse de savoir le vôtre , Albayaldos. = Madame , je le révèle ; avec de bonnes intentions on n'a pas de secret. = Tous ceux qui ont des secrets n'ont pas de mauvaises intentions , mais ils sont bien à plaindre =. Et sur ces mots une larme involontaire roula sur la joue de Zédulam.

Albayaldos auroit pu s'instruire ; mais en ce moment on vit arriver en grande hâte l'Alcade de la porte d'Elvire. Il venoit annoncer au Roi qu'un Chevalier Chrétien demandoit la permission de courir deux ou trois lances. Le Roi répondit que les fêtes étoient inventées pour réunir & réconcilier les ennemis. L'Alcade retourna , au très-léger galop de son cheval ; & bientôt après on vit le Chrétien parfaitement bien disposé , délibéré , ferme & noble , sur un puissant cheval noir. Sa livrée étoit d'un brocard d'argent , les plumets aussi fins que l'ouate , blancs comme neige ; & les houffes de son cheval brochées de même & de la même couleur. Il portoit

sur sa poitrine une croix de gueules qui le fit reconnoître. En salut d'hommage, il se pencha sur l'arçon : le Roi se découvrit ; toutes les Dames se levèrent , & la Reine lui mesura , la première , une révérence aussi remplie de grace que de décence & de majesté.

Le Maure Mouza , frère du Monarque , & l'un des bons & simples Guerriers de cet heureux temps , avoit eu maille à rompre plusieurs fois avec le Grand-Maître , & ils ne s'étoient jamais séparés d'un combat sans se vouer une cordiale amitié. En ce moment où il examinoit l'aventurier Chrétien , il ne put s'empêcher de dire au Malique Alabez : = Voici de fortes affaires pour vous ; c'est le Grand-Maître , si je ne me trompe. Il ne vient pas ici pour admirer de beaux yeux. Vous le trouverez verd & dur =.

C'étoit bien véritablement le Grand-Maître ; il ne tarda pas à s'approcher du tenant de la bague. = Chevalier , lui dit-il , une paire de lances loyalement , & sans gageure de portraits. = Deux & trois , lui dit Alabez , &

je les perdrais toutes, qu'avec un Chevalier tel que vous, je croirois toujours avoir gagné quelque chose =. En achevant ces paroles, le bon Malique se fit donner une lance, & la courut avec une légèreté & une adresse singulières; mais si bien qu'il pût faire, le Grand-Maître le passa comme un jeune élève. A la troisième course les Juges firent venir Alabez, & lui dirent qu'il avoit perdu. = Je le fais, dit-il; je fais aussi que ce qu'on perd avec une lance galante, on le peut recouvrer avec une lance à double fer bien émoulu =.

Cependant le Grand-Maître, qui n'avoit fait aucun pari de portrait, recevoit simplement une chaîne précieuse par la richesse & le travail. Il retourna passer dans la place; & le balcon de la Reine, qui n'étoit pas très-élevé, attira ses yeux. Il s'éleva sur ses étriers, &, en avançant la main, il dit à la Reine : = J'ai vaincu pour la beauté, Madame; le prix vous appartient. Daignez ne considérer ni mon audace ni ma Religion. Le respect pour la beauté & la vertu réunies est de toutes les

sectes ; & la vertu peut , sans scrupule , accorder une faveur au respect =. Le visage de la Reine se colora de pure modestie. Elle parut aussi belle qu'embarrassée ; & ne sachant que faire , elle attacha ses yeux sur le Roi , qui lui fit signe de recevoir la galanterie.

De-là le Grand - Maître repassa dans la rue du Zacatin , & témoigna qu'il s'en retournoit avec une entière satisfaction de la courtoisie des Maures. Il n'étoit pas encore bien loin , lorsqu'Albayaldos , qui s'étoit secrètement retiré du milieu des Dames , l'atteignit au grand pas de son cheval noir ; & quoiqu'il le vît environné de Mouza , d'Abindarraez & de quelques autres Chevaliers qui l'accompagnoient avec honneur , il l'arrêta , considéra bien toute la personne , & lui dit ensuite :

= Sur mon honneur de Guerrier , je vous jure , Chrétien , que c'est avec ravissement de mon ame que je vous revois. J'aurois mieux aimé vous retrouver en habits de bataille qu'en habits de fête ; & j'aimerois mieux être vis-à-vis de vous dans la plaine que dans

Grenade. Votre vaillance par-tout connue, & presque par-tout redoutée, est ma première raison. L'autre, je pourrai vous la dire comme à un digne Chevalier ; & comme je vous tiens pour tel, tenez-vous pour défié, de ce moment où j'ai l'honneur de vous adresser la parole. Demain sur la plaine, avec vos armes & votre cheval. Je n'aurai qu'un seul parrein.

Le Grand-Maître écouta bien attentivement, & répondit avec sérénité :

= Brave Albayaldos, ma satisfaction n'est pas moindre de vous revoir, après vous avoir souvent apperçu bien armé & terrible parmi nos Chrétiens. Je ne puis avoir que du plaisir à vous rencontrer par-tout. Mais si vous n'avez que ma vaillance pour raison de votre défi, mille Chevaliers de ma Religion sont plus vaillans que moi, & vous pourriez employer vos armes avec plus de gloire contre eux. Votre raison secrète, je l'entends. Votre frère est mort en bon & magnanime Chevalier....

= Il étoit inutile d'en parler. Mais, puisque le premier mot est sorti de vos

lèvres , je pensois qu'en considération d'une si belle victoire , vous auriez pu vous dispenser d'une fanfaronade =.

Le Grand - Maître offrit sa main à celle d'Albayaldos. = J'en rougis , dit-il , & ne m'en disculpe qu'autant qu'il est permis à un maître de se disculper des fautes de ses valets. A demain donc ; une lieue d'ici , à la fontaine du Pin. Mon parrein d'armes sera Ponce de Léon , franc Chevalier , qui peut répondre de tout l'univers , aussi bien que tout l'univers peut répondre de lui.

En achevant , le Grand-Maître tira son gant de la main droite , & le remit au Maure pour gage de la bataille. Albayaldos tira de son doigt une bague très-riche qui lui servoit de scel , & ce fut son gage qu'il remit au Grand-Maître. Les Chevaliers , témoins de ce défi , Mouza sur-tout , desiroient de toute leur ame d'en empêcher l'effet. Or , c'étoit une affaire de nature à ne pouvoir être autrement traitée : ni Dieu , ni les hommes n'y pouvoient rien , & la partie demeura liée pour le jour qui devoit terminer la nuit qui commençoit.

Au coucher du soleil , les juges de la bague descendirent de leur échafaud & promenèrent le Malique Alabez aux sons bruyans des timbales, clarinettes & autres instrumens de guerre ou de galanterie. Tous les portraits gagnés par le bon Chevalier furent déposés dans le giron de la belle Zédulam. Elle le reçut , puisqu'il le falloit : mais si le Malique , moins aveuglé par son amour , eût pu lire dans ses yeux , il auroit appris par la tristesse de ceux de Zédulam , par quelques larmes importunes qui venoient les humecter , que cette ame tendre & prévenue auroit été plus flattée d'avoir gagné le cœur d'Albayaldos que les vaines images de tant de Beautés.

La soirée de ce jour fut conforme à tout le reste. Le Roi tint table pour les Chevaliers ; la Reine , pour les Dames. Ici on parla beaucoup du Grand-Maître, de guerre, de Chevalerie ; & là des inventions spirituelles , des devises , des cortéges , des coups de lance les plus brillans. On se réunit ensuite ; on amusa les Dames par quelques jeux innocens , mais fins & familiers : la mu-

sique retira tous les esprits de ce calme , en faisant entendre un air de la Zambra. On se rangea pour la former , & l'on prolongea cette danse jusqu'au milieu de la nuit.

Albayaldos porta la joie la plus délicate dans le cœur de Zédulam ; il lui demanda sa main pour danser. Le Malique tenoit celle d'Hapenninim. Enfin Zédulam, heureuse & fatiguée, se fit reposer à l'écart. = Combien de graces je vous dois , dit - elle ! que vos coups de bague m'ont donné de plaisir ! Vous êtes heureux , vous autres Chevaliers : sans y penser , vous faites le bonheur d'autrui ; & nous , qui voudrions le faire , nous sommes privées d'un si cher privilège. Aimons-nous ? c'est pour importuner ceux qui ne nous aiment pas ; n'aimons - nous point ? c'est pour affliger ceux qui nous aiment : & vous , Albayaldos , que vous aimiez ou n'aimiez pas , un mot , un regard , votre vue dont on jouit , votre nom qu'on entend , vos actions qu'on admire , un rien de votre part est un bienfait : en dépit de vous - même , vous nous contentez ; & par exemple , s'il

étoit une fille malheureuse qui eût placé son plus tendre amour sur un Chevalier aussi beau que brave, digne en tous points, je suppose sur vous, Albayaldos, vous ne sauriez rien de cet amour secret; vous en auriez un autre au fond de votre cœur: vous feriez couler bien des larmes sans doute; mais vous danseriez, je suppose encore, avec l'infortunée, & l'aimable joie descendroit dans son ame: elle se feroit une illusion touchante, & penseroit qu'elle reçoit votre cœur avec la main que vous lui présentez ==.

Albayaldos ne détournoit point ses yeux d'Hapenninim, non plus qu'Alabez de Zédulam. Il fallut néanmoins répondre. Il remercia la trop sensible Maure de l'intérêt qu'elle avoit la bonté de nourrir pour un Chevalier si peu digne d'en inspirer; il ne désiroit qu'une occasion d'en témoigner sa reconnoissance.

== Vous en avez une, si vous êtes sincère, Chevalier. J'ai travaillé, non pas pour un Amant, mais pour l'homme le plus vaillant, le plus honnête & le plus humain, une écharpe que voici:

Je vous prie de la porter une seule fois, & à votre première bataille. = Albayaldos n'osa refuser une fille si charmante ; il ne fit quelques difficultés que sur la richesse de l'écharpe. Véritablement elle étoit sans prix : les belles mains de Zédulam l'avoient émaillée de fine graine de perles en forme de gouttes de rosée, canetillée d'or, brodée de lacs d'or, frangée de menus fils d'or, & partagée de deux couleurs, la verte & la brune ; ce qu'elle expliqua au Chevalier, en lui disant avec une voix tout-à-fait attendrie : « Espérance & tristesse, Albayaldos. = Je la porterai, Madame, lui dit-il, avec vivacité : elle ne peut convenir qu'à moi, qui n'ai plus rien au monde que l'espoir de venger mon frère & la douceur de le pleurer =.

Voici maintenant la chanson qui fut faite sur l'écharpe de Zédulam. Alors on n'étoit point étrangers dans une même ville, & le plus petit événement intéressoit tout le monde.

Au dongeon le plus solitaire
Des nobles tours de l'Alhambra,
Pour s'enfermer avec un grand mystère,
Tous les matins, une Damè s'en va.

Le clair matin reluit à peine
Au haut des tours , qu'elle s'en va ;
Qu'elle se tient si long-temps que la Reine ,
Paiblement près du Roi , dormira.

C'est Zédulam qu'elle s'appelle ,
Vous qui voulez savoir son nom ;
Une beauté , tendre , sage , fidelle ,
Une houris du beau Ciel de Mahom.

Quel est l'Amant qui , dès l'aurore ,
Peut réveiller cette beauté ?
Albayaldos que tout le monde honore ,
Dont le courage égale la bonté.

« Venez & charmez ma tristesse ;
» Coulez , aiguilles , sous mes doigts ;
» Obéissez à mon cœur qui vous presse
» De lui former un don digne des Rois.

» Tu brilleras sur sa poitrine :
» Tu toucheras à son grand cœur.
» Fais , cher tissu , que son cœur me devine ;
» Et que par toi finisse ma douleur ».

A sa plainte l'écharpe avance :
L'écharpe s'achève à son chant.
Qu'à ses beaux yeux elle a fait violence ,
Pour repousser le sommeil si charmant !

Zédulam , brisez votre ouvrage :

L'ingrat ignore votre amour. . . .

== Hélas ! il aime une beauté volage :

Mais cet ingrat peut m'aimer à mon tour ==.

Revenons un moment à la jeune Happenninim. Quoique joyeuse & ravie d'un contentement ingenu , pour avoir eu la main du Malique Alabez , elle ne lui avoit point encore pardonné d'avoir défendu un autre portrait que le sien. Avec un peu moins de tendresse que Zédulam , peut-être avoit-elle plus de réserve. Cependant elle s'étoit montrée d'une manière bien aimable au Guerrier. Plusieurs fois elle avoit joué de ses doigts autour des rubans d'Alabez : elle l'avoit presque intéressé par ses sourires aussi indiscrets qu'innocens ; par d'aimables querelles qu'elle lui faisoit dans les jeux , & par mille mutineries enfantines. Alabez lui prit un nœud de médiocre valeur , qu'il lui promit de porter : elle ne le défendit que pour lui donner la valeur que veut attacher l'amour aux plus légères bagatelles.

Alors le Roi donna le signal qu'il fit

rompre l'assemblée. Le brave Albayaldos accosta le Malique à la sortie du Palais, & lui dit : = Nous nous retirons un peu tard. = Nous nous reposerons demain, lui répondit Alabez. = Tout au contraire : vous avez paru joyeux & pomponné dans cette journée ; demain vous vous montrerez armé d'armes fortes, & si sûres qu'il vous sera possible. = Peut-être, dit le Malique. = Non, forcément. = Et pourquoi ? = Le voici : c'est que demain j'ai duel assigné avec le Grand-Maître de Calatrava, & que je vous ai choisi pour mon parrein. = Ho ! que dites-vous, Albayaldos ? Voici une bien grande affaire ; & plaise à Dieu que vous en sortiez ! Vous avez à savoir que le Grand-Maître est bon, parfaitement bon Chevalier ; qu'il a le courage au degré suprême, & l'expérience éminente dans les armes =. Albayaldos se mit à sourire.

= Et le Roi, reprit Alabez, a-t-il connoissance de la chose ? = Je crois que non ; à moins qu'il ne l'ait eue par Mouza, qui s'est trouvé présent à l'échange des gages. = Qu'il en soit ce qui en peut être : allons ; prenons la ma-

tinée , & voyons ce fameux Calatrava. Ne puis-je savoir s'il a aussi désigné son parrein ? = Oui , Ponce de Léon. = Par le Dieu vivant , s'il est ainsi , nous le tenons , dit Alabez. Ponce & moi , nous ne pouvons éviter d'agir : il a mon cheval ; j'ai le sien : le troc s'est fait en nous battant ; nous ne pouvons le rompre les bras croisés. Ma foi , nous aurons à tailler du sabre ; la journée sera bonne , & méritera d'être vue. = Point d'inquiétude là-dessus , dit Albayaldos ; nous sommes gens qui , s'il plaît à Dieu , saurons donner du passe - temps à notre monde. = Le rendez vous ? = La fontaine du Pin. = Tout va le mieux du monde. Nous y serons seuls & à notre aise. = Maintenant , dit Albayaldos , il n'est pas question de dormir , mais d'aller regarder à nos armes & jusqu'à une cheville =. Alabez fit un geste. = Ami , dit-il. = La voilà , dit Albayaldos. Croistu que cette main soit celle d'un enfant ? = tout est dans la main de Dieu , dit Alabez : bon soir. = Au point du jour =.

Ces deux excellens Guerriers se séparèrent ainsi , & préparèrent chez eux ce qui leur étoit nécessaire. Ils se retrouvè-

reut une heure avant le jour. La porte d'Elvire étoit ouverte pour le passage du Peuple, qui devoit aller à les travaux champêtres. Ils passèrent sans être connus, & prirent le chemin d'Alboulout, un Village à deux lieues de Grenade, pour passer de cet endroit à la fontaine du Pin. Ils y arrivèrent lorsque le soleil parut avec plus de magnificence que jamais. Ils ne s'y arrêterent point, & poussèrent vers la fontaine si belle, si fraîche, & aussi célèbre par le pin qui lui faisoit une ombre charmante, que par mille & mille batailles entre Guerriers de la première renommée. Il étoit constant dans les esprits, que les plus dignes se battoient à la fontaine, & que de deux qui s'y transportoient, un seul devoit en revenir.

Enfin les deux vaillans arrivèrent au lieu de la grande affaire. Ils n'y trouvèrent personne, que les oiseaux qui se réjouissoient à chanter & à sauter de branche en branche. Ils mirent pied à terre, attachèrent leurs boucliers aux arçons, appuyèrent leurs lances contre le tronc du pin, s'assirent l'un à côté de l'autre au bord de la fontaine, &
ne

ne songèrent qu'à se rafraîchir les mains & le visage. Ensuite ils tirèrent de leurs valises de quoi manger, & ne laissèrent pas que de se demander comment le Grand-Maître n'avoit pas encore paru. = Auroit-il eu, dit Albayaldos, le front de s'amuser dans cette affaire? = Ne parlez pas de la sorte, dit Alabez. L'homme est sûr, & vous le verrez. Il est encore de grand matin; déjeûnons en paix, & laissons au grand Dieu le soin de pourvoir à tout le reste =. Voilà comment les deux Chevaliers se mirent à déjeûner; & alors il vint une idée au Malique. = Je suis bien aise, dit-il, qu'une femme qui m'est assez chère ignore qu'en ce moment je suis ici. = Je pensois aussi à une femme, tout-à-l'heure, lui répondit Albayaldos.

= A propos de ceci, quelles femmes regardez-vous comme préférables pour un homme sensé? Les plus ignorantes, les moins sages, les plus jeunes, en un seul mot (1).

(1) Il est désagréable d'être obligé de faire une note sur ce mot *sage*, qui n'a plus qu'un

==Je vois que c'est une affaire de goût, dit Alabez.== De goût, sans doute. Mais il faut que vous conveniez d'une chose. Les goûts dépendent de l'énergie ou de la foiblesse de l'ame; de l'étendue ou de

sens très-arbitraire en François. Il n'exprime que science, intelligence, & c'est dommage qu'on ne puisse plus dire une femme *sapiente*. Ce vieux mot indiqueroit la différence de la sagesse de l'ame & de celle du corps. Le mot *sage* est aujourd'hui si détourné, qu'on appelle sage une femme qui n'a que l'intégrité physique. On dit à un enfant : soyez *sage*, comme s'il pouvoit avoir cinquante ans d'observations. Sagesse ne signifie-là qu'obéissance. On dit d'un jeune homme, c'est un garçon très-*sage*; & ceci équivaut à imbécille. On dit d'un homme très-fin qu'il se conduit *sagement*. Alors la sagesse donne l'idée de friponnerie ou d'hypocrisie. Telle femme est *sage* : c'est une chose qui ne consiste que dans l'intégrité physique, ou qui ne convient qu'à une femme qui n'est pas scandaleusement connue. Qu'on ne croie pas qu'Albayaldos aime les femmes libertines, mais les femmes les moins expérimentées : c'est l'objet de cette note.

la bassesse de l'esprit. Les goûts d'un homme médiocre ne sont pas les mêmes que ceux d'un homme transcendant. Je ne veux m'expliquer qu'à l'égard des femmes. Un homme sensé peut les aimer sensées; alors il n'est que sensé. Il n'a vu que le mal de la frivolité & le bien de la raison. S'il avoit fait un pas de plus, il auroit vu un mal naturel & moral dans la raison des femmes, & un bien indispensable, cohérent à leur jeunesse, à leur primeur de charmes, dans la frivolité.

Je ne serois point étonné, poursuit Albayaldos, qu'un ami comme vous, que j'estime assez pour lui dire que je lui suis supérieur à l'égard de ces objets, ait dirigé son inclination vers la femme la plus sérieuse, ou même, s'il le veut, du côté de la plus sensible. Il n'aura réfléchi que sur l'expérience qu'on obtient de l'usage de la vie, & point du tout sur l'expérience que présente la nature à qui fait en profiter.

= Au bout du compte, dit Alabez, la nature nous dit d'être heureux; & quand elle m'avertit que je ne le serai point avec la jeunesse, ne dois-je pas

rechercher la maturité? = Vous êtes engagé à la rechercher ; mais vous ne le devez pas , & c'est une chose bien évidente , que plus nous vieillissons , plus notre penchant en fait d'amour & d'autre chose nous porte du côté de la jeunesse. Notre raison nous retient : mais qu'est-ce que c'est que notre raison ? le résultat de combinaisons faites hors de la nature ; si bien qu'avec votre amie sérieuse , vous aurez mille chagrins pour un plaisir , mille tristes choses prévues pour une jouissance , mille délicatesses superflues , & par conséquent importunes , dans la jouissance même.

Pour un homme , poursuit-il encore , qui a passé le degré commun de la raison , une femme n'est qu'un instrument. Or , qui que ce soit ne peut nier qu'un instrument neuf ne vaille mieux qu'un vieux ; d'une part , je vois un pré nouveau qui germoille de toutes sortes de fleurs mêlées ; de l'autre , un champ paré par la culture , moissonné cent fois , & de moins en moins renouvelé.

Je desiré , Alabez , que vous m'entendiez , & que vous soyez un homme à

comprendre que la jeunesse est une fleur dont l'odeur n'a point été respirée ; que tout en elle est feu , force , baume & salubrité ; que son étourderie , ses jolis caprices , ses dédains , ses colères , jusqu'à ses ennuis , que tout est aimable & attrayant en elle , parce que la nature nous instruit mieux que la raison , & que nos instincts sont préférables à nos pensées. = Vous ne buvez pas , dit Alabez =. Albayaldos lui répondit avec gaieté , que la loi le défendoit.

Ils en étoient là de leur conversation ; & ni l'un ni l'autre ne songeoient à leur rendez-vous , pas plus que si ç'eût été un rendez-vous d'amour , lorsqu'ils virent accourir deux Chevaliers , les deux Chrétiens , habillés d'une même livrée , minime & rouge , plumets blancs.

= Ne vous ai-je pas dit qu'ils ne tarderoient guères , dit Alabez ? = Ils viennent du moins très-à-propos. Nous avons déjeûné , dit Albayaldos. = Si bien , dit Alabez , qu'on peut vous appliquer le proverbe : Meure Marthe , & qu'elle meure rassasiée. = Quoi , Chevalier ! Savez-vous si je dois mourir ?

— Dieu le fait , dit le Malique , & non pas moi. Je crois bien que nos Dames espèrent plus en notre vie que nous-mêmes —.

Sur cette entrefaite , les deux Chevaliers Chrétiens abordèrent. Les Payens se levèrent , & tous quatre se firent un salut plein de démonstrations sincères de l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre. — Jusqu'ici , dit le Grand-Maître , nous avons du pire ; c'est vous qui nous avez attendus. — Ce n'est qu'à la fin que se chante la victoire , dit Albayaldos , & votre retard n'est rien. S'il vous plaît de mettre pied à terre , vous le pouvez , comme vous rafraîchir & vous reposer de la chaleur & de la fatigue du chemin.

— La courtoisie , répondit le Grand-Maître , invite autant que la beauté du lieu. Un bel ombrage , de l'eau bien fraîche , des gazons tendres & deux bons Chevaliers font une compagnie délicieuse.

Les deux Chrétiens mirent pied à terre , & mêlèrent leurs armes à celles de leurs ennemis. Ponce remarqua qu'il

étoit tard. = Nous avons le temps, lui dit Albayaldos, de terminer l'objet qui nous rassemble =.

Dès que le Grand Maître fut assis sur l'herbe, il se mit à rire. = De par Dieu, dit-il, c'est une honte à moi d'avoir oublié, dans la compagnie, ces bons hanaps & ces festins. = Il vous seroit du moins peu généreux, lui dit Albayaldos, de nous laisser sur vous l'avantage d'avoir déjeûné. Vous nous estimeriez peu, si vous n'en faisiez pas autant; & votre loi vous défend moins que la nôtre l'usage de ce bon vin =.

On voulut parler de guerre, de vaillance, des Chevaliers des deux sectes. = Rien n'est si certain, dit le Grand-Maître, qu'au moins de ma part je serois ravi que deux hommes tels que vous puissiez venir à la connoissance de notre loi. Rien n'est aussi plus certain que c'est la meilleure de toutes. = Possible, dit Albayaldos; comme il l'est que la nôtre soit aussi la meilleure. = Bon & brave Chevalier, vous avez trop d'esprit pour penser ce que vous dites. = Il me semble, Maître, que cet examen seroit superflu dans la circonstance;

& je vous demande pardon si je l'évite. Peut-être est-ce par crainte de vos raisonnemens, & par conseil de la foiblesse que je me connois. Je fais, ajouta-t-il, en lui prenant la main, que vous n'avez pas moins de science que de bravoure. = Et moi, dit le Grand-Maître, qui fais, j'ose le dire, quelle est la sainteté de votre ame, il me reste à desirer que Dieu vous éclaire. = Je vous remercie, & je fais le même vœu pour vous, Maître. Dites-moi seulement une chose. Pensez-vous que ce Dieu, que nous reconnoissons tous deux juste, puisse nous traiter différemment? = Je le crois. = Je ne demande pas, Maître, si vous le croyez, mais si vous le pensez =.

Le Grand-Maître soupira d'attendrissement, ce qui attendrit aussi le bon Albayaldos; & les deux Nobles s'em brassèrent poitrine contre poitrine.

En ce moment de la conversation, le cheval du Maître se mit à hennir en tournant sa tête du côté du chemin qui conduisoit à Grenade. Les quatre Guerriers adressèrent leurs regards de ce côté: ils virent venir au plus grand train, un

Chevalier qui portoit le jupon, le manteau, les rubans, la principale couleur de son pavois, orangés. Un soleil étoit peint, obscurci par des nuages sur ce pavois, & la devise étoit :

Eclaire-moi ou cache-toi.

Ce qui fit reconnoître un brave & honnête Chevalier Maure, qui avoit lieu d'être inquiet dans ses amours; & ce Chevalier, c'étoit Mouza. Il avoit vu manquer Albayaldos & le Malique le lendemain de la fête. Il avoit compris qu'ils ne pouvoient être qu'au rendez-vous malheureux avec le Grand-Maître; & , sans rien dire à personne, il étoit sorti sur son cheval pour voir s'il pourroit arriver avant qu'on eût commencé : de sorte qu'il arriva dans le temps où les autres conversoient encore. Il en fut tout-à-coup joyeux, & il leur dit en ôtant son casque dégouttant de sueur : = Pensez - vous donc, mes braves & dignes, que vous vous battiez ici sans mon consentement ? Par ma foi, j'ai donné bien de la fatigue à

mon cheval , & je suis venu de Grenade au galop sans arrêter ; le tout pour voir des vaillans aussi fous que vous autres ==.

En disant ces mots , il sauta de son cheval , attacha son écu à une branche du pin , & mit sa lance où étoient celles des Chevaliers : ensuite il alla s'asseoir au milieu des quatre. O belle franchise de ces Guerriers qui , divisés de croyance , rivaux en valeur , ennemis prêts à se tuer , devoient entr'eux , comme s'ils eussent été les plus tendres amis du monde (1) ! Jamais on n'avoit

(1) Il est inutile d'avertir que l'Arioste , qui n'est réellement qu'un imitateur aimable de tous les vieux Romans , de tous les Contes , de toutes les Traditions , a pris ici ces vers de son premier Chant :

O gran bontà de Cavalieri antiqui !
Eran rivali ; eran di fè diversi , &c.

Outre les preuves que notre morceau est traduit de l'Arabe , il porte un caractère de primauté qui n'est pas à l'avantage du Poète Italien.

vu, & jamais on n'a vu depuis, cinq Chevaliers pareils à ces vaillans, dans un même endroit, comme on les y vit dans cette journée.

Cependant le Maure Mouza témoignoît par son attitude & par ses gestes qu'il avoit quelque chose à dire. Il s'étoit assis à côté du Grand-Maître, & il vint à dire enfin : = Mes dignes Chevaliers, ma joie feroit sans égale, s'il étoit possible que la bataille entre vous assignée n'eût pas lieu, dans ce jour ni dans aucun autre. Il n'en peut résulter que la perte de l'un ou de deux d'entre vous; & comme les motifs ne me paroissent pas bien suffisans, il me semble que la perte d'un de vous quatre feroit un grand dommage. Voilà la cause de mon empressement à vous joindre. Ainsi, mes bons & loyaux Guerriers, si vous me trouvez digne d'obtenir une grace, je vous demande & vous supplie de vous embrasser, vous Grand-Maître, & vous Albayaldos, vous Ponce, & toi Malique; vous tous mes amis, de vous embrasser & de perdre toute rancune.

—Nous l'avons fait, dit Albayaldos, & je suis particulièrement disposé à témoigner au Maître toute l'estime que j'ai pour lui. — Ce qu'il y a de sûr, dit le Grand-Maître, c'est que de ma part, brave & noble Mouza, je vous rendrai ce léger service de tout mon cœur. Qu'Albayaldos parle; quoiqu'on sache que je ne suis pas sorti pour un accommodement, pour Albayaldos & pour Mouza, je me laisserai volontiers reprocher quelque chose.

—Je n'attendois pas moins de votre politesse, dit Mouza; & de vous aussi, Albayaldos. N'êtes-vous pas content d'embrasser le Grand-Maître? — Oui, certes; & de le combattre en généreux homme que je suis. — Vous n'y pensez pas, Chevalier. — Vous ne voyez pas, vous autres; mais, moi, je vois le sang de mon frère qui fume ici, qui charge & fait incliner ces herbes en se figeant sur elles. Qui l'a répandu? Je n'ai point de rancune, j'ai une raison contre le Maître. S'il meurt, j'en serai fâché, comme je crois qu'il sera fâché de ma mort, s'il veut me la donner. Tout est su-

perflu d'ailleurs. Vous faites votre devoir d'amitié, Mouza ; Maître, faisons le nôtre,

= Albayaldos ! mon ami ! dit Mouza.

= Mon ami, Mouza, dit Albayaldos, ce que j'ai dit est ma résolution ferme pour tout jamais =.

Alors Ponce de Léon, qui ne goûtoit pas tous ces discours & ces retards, se mit à dire : = Chevalier, je ne fais pas pourquoi vous cherchez tant de moyens d'appaîser le Seigneur Albayaldos. Il a sa raison, qui est de venger son frère ; j'ai la mienne, qui est de ravoîr mon cheval : parreins & filleuls, nous devons tous combattre, & il me semble que c'est trop parler, en pareil cas.

= Parfaitement, dit Alabez. Voilà Ponce qui fait arranger les choses, comme de nécessité il faut qu'elles aillent. J'y ajoute que Mouza sera le parrein de tous les quatre. Je ne fais non plus pourquoi nous laissons refroidir la chose, & le temps couler en vain. Ce que je desîre, c'est que Ponce reprenne son cheval & me rende le mien : de-là, vite aux armes, & que le Ciel favorise

celui qu'il voudra. = C'est cela même, répliqua Ponce ; & les deux chevaux appartiendront bientôt à l'un de nous deux =.

Albayaldos se tourna en souriant du côté du Grand-Maître , & il lui dit : = Il est très-vrai que nous nous amusons à parler comme des femmes =. Ensuite il lui présenta sa main , & il ajouta gravement : = Adieu , Maître. = Adieu , dit le Grand-Maître , & tous quatre montèrent sur leurs chevaux ; Mouza se remit à cheval aussi , & s'attrista beaucoup de ce qu'il n'avoit rien gagné.

Rien n'étoit si beau que de les voir tous ainsi superbement montés. Le Grand-Maître avoit sur son bouclier sa Croix rouge , & cette devise :

Foi & honneur.

Ponce de Léon , la même Croix avec ces mots :

Tout pour elle.

Albayaldos & le Malique Alabez ; en livrées d'azur feuillagées d'or , mon-

troient sur leurs écus , le premier qui avoit changé sa devise , un tombeau solitaire avec ces paroles :

Tout mon sang.

Et Alabez, un Dragon furieux en champ de sinople , entouré de cette devise Arabe :

Nul ne me touche.

Albayaldos fit mouvoir son cheval sur la prairie , comme pour appeller son adversaire. Celui-ci fit un signe de croix , & lâcha son cheval à demi-rêne , avec le soin de bien examiner son ennemi. Le brave Malique fit sa course pareille , à laquelle Ponce répondit ; & les quatre Guerriers commencèrent à escarmoucher de la lance avec autant d'adresse que de légèreté. Albayaldos ne savoit que penser de la circonspection du Grand-Maître. Il le rôdoit de tous côtés ; il lui lança un coup si vif à la fin , que la banderolle , froissée d'un mouvement si prompt , se fit entendre bien loin. Le Grand-Maître ne dormoit pas : il piqua son cheval , &

déroba son corps à la lance en le faisant sauter ; de sorte que cette rencontre n'eut aucun effet , & que le Maure au contraire eut sa jazerine percée & moitié de la cuisse , d'un coup que le Grand-Maître rabattit avec le saut de son cheval.

Aspic ni serpent ne sont pas aussi prompts à la vengeance que le vaillant Albayaldos. Il fit une volte sur le Chrétien , mais avec une légéreté qui passe la pensée ; de sorte qu'il frappa de sa lance puissamment , & que l'arme qu'opposa le Grand-Maître fut ébrêchée sans avoir pu détourner l'arme de l'ennemi. La blessure lui pénétra dans le flanc : mais de ce coup la lance d'Albayaldos rompit ; il en jeta le tronçon sur la plaine , & d'un coup ferme de ses éperons il fit éloigner son cheval , pour se donner le temps de tirer son sabre. Il ne put retourner aussi vite qu'il pensoit , de sorte que le Grand-Maître vint donner son coup de lance devant le poitrail du cheval d'Albayaldos : la lance entra dans la terre ; mais de manière que le cheval s'y embarrassa , trébucha , & tomba la tête sur la terre.

Dès que le Maure vit son cheval & sa vie si fort en danger, il piqua, soutint de la bride pour relever l'animal. Or, le noble Maître, qui vouloit conserver l'avantage de sa lance, fit deux tours; & au troisième il l'arracha de la terre, en s'inclinant tout bas; ensuite il passa droit en avant comme un rayon de tonnerre.

Albayaldos avoit en attendant trois fois relevé son cheval, & trois fois il étoit retombé. La noble bête avoit eu un genou déboîté dans cette chute, de manière qu'au moment où son Cavalier s'en débarrassoit, le Grand-Maître revint assez à propos pour faire une large blessure (1) au Maure, avant

(1) On peut regarder aujourd'hui, comme une exagération, ces mots de large blessure. On se sert d'épées aussi fines que des aiguilles. Ce sont des armes de vrais poltrons, dont le premier coup porte la mort, parce qu'elles interceptent l'effusion du sang. On a mis son adversaire à bas, & l'on n'a plus rien à craindre. Tailladé de coups de sabre, un homme peut revivre : il faut à présent qu'il périsse

qu'il eût secoué son éperon qui lui demeurait encore à un pied.

Le Malique Alabez quitta Ponce en ce moment, pour venir au secours de son filleul & de son ami. On le vit arriver, comme un oiseau, sur le Grand-Maître qui relevoit le bras pour frapper; & il le blessa d'un coup si terrible, qu'il lui fit redescendre le bras, & qu'il l'auroit fait tomber de cheval, s'il ne se fût attaché aux crins. Alabez avoit

d'un seul coup de stylet italien. Ces fines lames pourroient être sévèrement défendues, sur-tout au Militaire subalterne, quoiqu'il y ait des nobles qui en abusent autant que lui. Mais comme il y a des réglemens qui concernent les Maîtrises, il ne seroit question que de les faire exécuter; & l'on feroit disparaître ces armes meurtrières & fourbes, en prononçant la défense à tous les Fourbisseurs. On peut reconnoître un homme brave & bon à la forme de son arme. Les épées de nos pères étoient larges: elles tuoient moins, elles laissoient une ressource au blessé. Mais aujourd'hui nous ne sommes plus braves, nous ne sommes que fins & méchans.

déjà la main levée pour redoubler, lorsque Ponce arriva courroucé comme un lion ; & sans lui, c'étoit fait du Grand-Maître. Ponce rabattit sa cruelle épée sur la tête d'Alabez, & le bon Malique en fut renversé sur le cou de son cheval, sans qu'il lui restât souvenir de rien au monde. Si l'épée n'eût pas frappé à moitié du plat, Alabez étoit mort : il ne fut qu'étourdi, & de grand cœur (comme il l'avoit) il se releva ; pas si-tôt pourtant que le Chrétien ne pût le blesser encore grièvement à l'épaule, ce qui acheva de le renverser, & ce qui fit tomber son ennemi sur lui avec l'intention manifeste de lui couper la tête.

Mais Alabez, qui se vit fort en péril, tira son poignard, & blessa Ponce deux fois l'une après l'autre. Son cheval, qui étoit le plus adroit du monde, le sépara de l'ennemi Chrétien. Or, si le service étoit évident par rapport à lui, c'étoit néanmoins laisser Albayaldos dans un danger plus évident entre deux ennemis montés. Il s'avisa d'élever la voix, & de réclamer la loi des Chevaliers.

Mouza pour lors s'approcha du lieu

tout sanglant de la bataille; & déclara qu'elles avoient été rigoureusement observées, & que personne ne devoit bouger de la place où il étoit interrompu. Alabez soutint que le Grand-Maître avoit malignement mal miré son coup de lance pour estropier le cheval d'Albayaldos; contre quoi le bon Albayaldos fut le premier à se récrier, disant qu'il aimeroit mieux en périr des millions de fois que d'être contraint à douter de la noblesse de ses ennemis. O le digne Guerrier ! Mouza fit remarquer une chose; c'est qu'en effet il auroit été plus utile au Grand Maître de percer l'animal que de le faire trébucher, & que dans tous les coups d'armes où l'intention seroit équivoque, le nom du Grand-Maître suffisoit pour la rendre pure & de bonne loi.

Ensuite, par une ingénieuse adresse de l'amitié, il ajouta que le Grand-Maître étoit même assez généreux pour égaliser une bataille, en cédant par exemple l'avantage du cheval dans certaines occasions. Mais contre ce discours, le brave Albayaldos se récria plus fort que tout-à-l'heure. = Ciel !

Ciel ! s'écria t-il , pour qui me prend-on donc ici ? Est-ce à mes amis de m'accorder une vile pitié ? O Maître ! nous sommes plus nobles que tous ces gens-là ; continuons notre affaire=.

Alors à pied comme il étoit , avec une incroyable prestesse de sauts & de mouvemens , il environna pour ainsi dire de son seul corps & l'ennemi & le cheval qu'il avoit contre lui. Son épée faisoit frémir à la voir dans sa main ; le cheval du Grand-Maître passoit moins légèrement , & de sorte qu'à chaque passade il recevoit dans les flancs ou le poitrail un coup de pointe de l'effroyable épée.

Cependant la lance du Maître génoit beaucoup Albayaldos : il se détermina pour lors à couper les jarrets de l'animal ; & tandis qu'il bondissoit d'une estocade , le Chevalier le menaça de terribles coups de revers ; ce qui fut aisément compris du Grand - Maître. Aussi dès que le vaillant Chrétien se fut vu dans une occasion où il n'avoit pu sauver le jarret de son animal , il sauta légèrement sur la plaine , embrassa son pavois , jeta sa lance , & les

deux premières fleurs de la terre en valeur comme en bonté, commencèrent à se tailler leurs armures, leurs membres, avec un indomptable cœur & l'adresse la plus merveilleuse. Ils se mirent tous deux très mal en point : où chacun mettoit le pied, il lui falloit glisser dans le sang qui avoit déjà coulé de leurs blessures.

Ponce & Alabez étoient alors demimorts. C'étoit un spectacle bien noble, & pourtant bien misérable, que de les voir jusqu'à la dernière extrémité garder leur vaillant cœur, & se porter d'une main très-foible des coups qui résonnoient & effleuroient à peine. Mouza, comme parrein, examinoit le moment où leurs bras cesseroient de remuer. Alors il les alla prendre au travers du corps, & les apporta sur le bord de la fontaine.

Le Grand-Maître apperçut cette action, & il lui prit une honte de ce que sa victoire tarδοit si long-temps. D'une furie qu'il est impossible de décrire, il vint sur Albayaldos, qui se trouva prêt, & dont le cimenterre étoit ferme en parade, si ferme que de la rapi-

dité dont arriva le Grand-Maître, les deux armes, forgées d'un très-bon acier, sautèrent. Alors personne ne fut paresseux à porter la main à sa ceinture. Armés de poignards, ces deux excellens Chevaliers ne paroissoient plus des hommes, mais des démons qui se rouloient sur l'herbe avec un courage & un acharnement d'enfer. Albayaldos donnoit dans la poitrine, le Grand-Maître dans la gorge. L'un étoit dessus, ensuite dessous; l'un se relevoit & l'autre aussi. Leurs armures étoient si délabrées, qu'on pouvoit compter une partie de leurs blessures à nud sur leurs membres. Le Grand-Maître parut immobile le premier : on vit encore Albayaldos faire un effort, un effort vain.

Le Maure Mouza vit que l'affaire étoit terminée, & il se trouva sur les bras quatre Chevaliers dans l'état le plus déplorable. Il distribua ses soins aux Chrétiens avec la même tendresse qu'à ses Maures; il regardoit aux yeux de chacun le degré de vie qu'ils avoient encore.

Il arriva que le Malique Alabez revint un peu à lui-même, & ne parut

pas mortellement blessé, comme il y avoit lieu de le croire. Il dit à Mouza :
= Voyez dans ma valise, vous y trouverez le nécessaire =. Mouza trouva véritablement plusieurs baumes très-sûrs, qu'il ne put employer sans pleurer de joie sur les quatre Guerriers : mais il ne les appliqua, au moyen d'une charpie commode & salutaire, qu'après avoir laissé le temps aux braves de s'épuiser de sang entièrement.

Il étoit tard de l'après-midi, lorsque le Grand-Maître, Ponce & Alabez se crurent en état d'être transportés au Village d'Albolout. Albayaldos se trouva par hasard plus profondément attaqué d'un coup de fer vers le cœur. Il parut impossible de le mettre sur un cheval aussi tôt que les autres, qui chargèrent Mouza de pourvoir au salut d'un si bon Chevalier, au cas que le Dieu puissant, dans sa bonté, le lui octroyât.

Et voilà comment le plus humain des hommes, ce tendre Payen Mouza demeura jusqu'au soir à la garde du meilleur des Chevaliers sur les bords de la triste fontaine du Pin. = Vous ne direz

direz pas, Albayaldos, vous ne direz pas que personne ne vous a conseillé de renoncer à cette bataille ? = Ne falloit il pas que le Maître mourût, ou bien moi ? C'est un brave homme qui demeure, comme il en seroit demeuré un si j'étois à sa place. Où est-il = ? Cette réponse fut faite d'une voix très-foible, de la voix du brave qui descendoit tout doucement à la mort.

= Mon ami Mouza, dit-il ensuite, vous connoissez les Filles de la Reine ; dénouez-moi les restes de mon écharpe : vous les remettrez à la belle Zédulam ; vous lui porterez les remerciemens d'Albayaldos : mais vous direz à la jeune, à l'aimable Hapenninim = La langue s'épaissit. = Chevalier, dit Mouza, pense au grand Dieu vivant. = Crois-tu, Mouza ? = Oui, mon ami. = Eh bien ! Mouza, donne-moi ta main. Tu as beau faire le sévère, ajouta-t-il en souriant (ah Dieu ! de quel sourire ! à tirer des larmes), ta main, Mouza, est celle d'un brave, d'un franc, d'un sensible Chevalier ; mais elle est moins douce à tenir au dernier

Mai 1784.

D

moment, que celle d'une jeune fille qu'on aime, & qui se fond en pleurs.

= Pense à Dieu, dit en pleurant Mouza.

= Pourquoi veux-tu que je déteste le monde en le quittant, que je meure avec le cœur sec ; & crois-tu que Dieu me punira de sa principale vertu, qui est l'amour pour nous tous.

= Oh ! que ne puis-je te rendre la vie ! = Je ne pensois plus qu'il me falloit mourir, dit Albayaldos. Dis-moi si nos Guerriers penseront bien de ma mémoire. = Tu peux en être sûr. = Pourquoi pleures-tu, Mouza ? Tu me fais un grand plaisir Les débris de mes armes, mon cœur, au tombeau de mon frère, me le promettez-vous, Chevalier ? Je voudrois voir le Malique Alabez. Le Grand-Maître est un noble homme Ne quitte ma main qu'au moment où tu verras que je ne sentirai plus la tienne ; il me semble qu'il ne me convient pas de mourir abandonné de mes amis =.

En achevant ces paroles, Albayaldos, le grand Chevalier Maure Grenadin tiroit à ses abois, & commençoit de se tourner & retourner dans son sang.

C'étoit une grande compassion que de le voir : & cependant c'étoit de quoi donner du cœur au plus lâche , que de voir Albayaldos ainsi couché sur l'herbe , agonisant pour la cause de son frère & pour celle de l'honneur.

Le bon Mouza ne pouvoit se posséder , en pensant à toutes les victoires d'Albayaldos , à sa force , à sa bonne mine , à ses richesses , à l'estime que tout le monde avoit pour lui , & en le voyant nager dans son sang sur la terre , sans pouvoir y donner remède. Il ne se posséda plus , dès qu'il eut vu le saint & grave Chevalier dont les yeux s'effaçoient , dont les dents se ferroient , dont la belle ame se retira dans un sanglot cruel. Il ne put retenir ses larmes , ni se consoler jusqu'à ce qu'il eût pensé que ni larmes ni douleur ne pouvoient rien à la chose , & qu'il falloit signaler par une honorable sépulture , & la vie & la mort de cet éminent Guerrier.

La sépulture qu'il lui dressa , tout le monde la connoît. La fontaine du Pin s'est appelée depuis du nom d'Albayaldos , parce que Mouza voulut

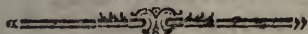
l'enterrer au pied du Pin ; & que très-peu de temps après il y fit élever une petite colonne de marbre noir , sur laquelle il fit encore graver dans les deux langues ces mots en lettres d'or , pour tous les Chevaliers qui viendroient ou par affaire ou par plaisir :

Albayaldos vous voit : pensez-y , Chevaliers.

Après cette œuvre d'amitié, Mouza remonta sur son cheval : alors il étoit nuit noire ; il prit par la bride le cheval d'Albayaldos. = Maudit fois - tu , lui dit-il , pour avoir trébuché devant la lance du Chrétien ; ton Maître peut-être ne seroit pas mort. Que vas-tu devenir , malheureux animal ? il te faudra passer entre les mains des étrangers , qui te reprocheront la mort du meilleur des Guerriers. Au reste , Dieu étoit le maître , & il se peut que tu ne sois coupable de rien = .

Ainsi s'en alla Mouza dans la nuit noire jusqu'au Village d'Albolout , où il coucha près de ses filleuls blessés. Le lendemain ce fut une désolation dans Grenade , lorsqu'il y parut si triste qu'on

ne peut dire, & obstiné dans un silence mortel : mais son silence parloit. Albayaldos, Alabez ne paroissent plus. Que deviendront l'honneur des armes & la joie des fêtes ? Qui fut inconsolable, furieuse de douleur, désespérée ? ô Zédulam !... Zédulam voulut se nourrir du sang d'Albayaldos, figé sur les restes de sa belle écharpe.



Voici maintenant la Chanson qui fut faite sur Zédulam & sur Albayaldos, qu'on croyoit unis par une même tendresse.

Nous avons cru devoir traduire avec un respect scrupuleux pour l'antiquité, la simplicité & la grace sensible. Nous employons les tournures presque toujours poétiques & touchantes des Romances Villageoises, mais incorrectes & comiques pour les oreilles des gens qui n'ont point un cœur.

La Dame, en grande attente,
Aux murailles s'en va ;
Pour son ami dolente,
Savoir s'il reviendra

Que dit la Bocagère,
Au vallon, dans ses champs ?
Ah ! que dit la Bergère,
La Bergère des champs ?

Son sein, sur la muraille,
Durement reposoit.
Hélas ! que la bataille
De son ami tardoit !
La nuit la désespère
Qui tombe à tous momens.
Ah ! que dit la Bergère,
La Bergère des champs ?

Voici, dit la Complainte ;
C'étoit avant le jour.
Un Chevalier sans crainte,
Mais non pas sans amour,
S'en va venger son frère,
Bien mort depuis long-temps.
Ah ! que dit la Bergère,
La Bergère des champs ?

Un ami l'accompagne
Dans cette triste nuit.
Voici dans la campagne,
Un beau soleil reluit,
Reluit sur la fougère
Et montre deux vaillans.

Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

Deux vaillans sous des arbres ;
Noblement étendus ;
Aux branches sont leurs sabres
Noblement suspendus.
Mon Dieu , que vont-ils faire ?
Prenez pitié des gens.

Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

Ici sur cette plaine ,
La fleur se réjouit :
Ici , l'eau se promène ,
Un Zéphyr la conduit.
Regardez bien la terre ,
Encor quelques momens.
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

L'orage qui murmure ,
L'azur touchant des Cieux ,
Ni neige , ni verdure ,
Ne reverront vos yeux.
Adieu , vous dis , ma mère ,
Adieu , mes bons parens.
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

Vous aussi , ma Maîtresse ,

Adieu : je vais périr ;

Pleurez votre tendresse ,

Gardez mon souvenir.

Au tombeau de mon frère ,

Allez-y tous les ans.

Ah ! que dit la Bergère ,

La Bergère des champs ?

O Zédulam ! la belle ,

La bonne & tendre aussi ,

Que ma peine est cruelle

De vous laisser ici !

Ici tout est contraire ,

Hormis pour les méchants.

Ah ! que dit la Bergère ,

La Bergère des champs ?

A la fontaine arrive

Ce fier & bon Payen ;

Regarde l'onde vive ,

Regarde & ne voit rien ;

Regarde une jonchère ,

Voit deux chevaux paissants.

Ah ! que dit le Bergère ,

La Bergère des champs

Sur des chevaux superbes

Voit monter les vaillans ;

Et flotter en deux gerbes
Leurs panaches tout blancs ;
Briller leur cimenterre ,
Leurs poignards menaçans.
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

D'un salut de noblesse
Ils vont se saluer ;
Et puis avec adresse ,
Hélas ! pour se tuer ,
Dresser leur lance claire ;
Chacun fendant les vens.
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

Le premier coup d'épée
Au matin commença :
Ce fut à la soirée
Que le dernier perça.
Sur ma beauté si chère ,
Jetez vos yeux dolens.
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

D'un courage effroyable
Le bon Payen combat ;
D'une force incroyable
Un Chrétien le rabat :

Lors chacun délibère.
De s'ôter des vivans.
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs i

L'un & l'autre Adversaire
Tantôt paroît plus fort.
Mais le Ciel est contraire ,
Albayaldos est mort.
Lune , que viens-tu faire ?
Pleurez , Guerriers aimans,
Ah ! que dit la Bergère ,
La Bergère des champs ?

« Dans ma douleur profonde
» Il me faudra mourir ,
» Et des-plaisirs du monde
» Perdre le souvenir.
» Le saint plaisir de mère
» Jamais je ne l'aurai ;
» Jamais qu'avec la terre
» Je ne me marierai ».



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

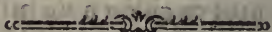
LE SYLPHÉ.

Traduction de l'Anglois , en deux parties.

*Chez Mérigot jeune , au coin de la
rue Pavée , 1784.*

C'EST ici un Roman de mœurs ; c'est-à-dire , un Roman peu intrigué , qui offre des caractères qui ne sont pas rares , dont les vices & les vertus rappellent plutôt ce qu'on a vu qu'ils n'apprennent ce qu'on ignore. Cependant tous ces Ouvrages d'imagination se distinguent par des *nuances* ; & puisque les *couleurs* sont devenues si rares , nous devons nous attacher à conserver dans cette Collection , ceux qui offrent le plus de ce mérite auquel les réduit le grand nombre de fictions du même genre qui paroissent tous les jours.

Le caractère du Héros est plus qu'annoncé dans une première lettre, où il se peint lui-même à un ami aussi mauvais sujet que lui, en lui racontant une aventure qui donne lieu à toute la suite du Roman. En rapportant cette lettre, qui est un peu longue, nous abrègerons beaucoup : elle nous autorisera à supprimer bien des détails répandus dans un grand nombre de lettres subséquentes, parce qu'elle fait connoître les caractères principaux, & que les personnages une fois connus, sur-tout quand ils raisonnent plus qu'ils n'agissent, on ne nuit point à l'intérêt, en rapprochant les faits essentiels ; c'est même une manière de l'augmenter.



LETTRE PREMIERE.

Sir William Stanley au Lord Bidulph.

C'est à coup sûr défendre une mauvaise cause, que d'être obligé de citer les folies des autres, pour excuser les siennes. Vous voyez, Milord, que je

n'hésite pas à me condamner moi-même. Je suis convaincu que j'ai fait une sottise ; mais je peux produire des milliers d'hommes , qui journellement font la même sottise , peut-être sans avoir d'aussi bonnes raisons que moi. Pour parler sans amphibologie , votre ami.... n'allez pas rire , votre ami est marié. Marié ! Eh ! pourquoi non ! ne faut-il pas que tout homme se marie ? les riches , pour avoir des héritiers ; ceux qui n'ont rien , pour avoir quelque chose. Mais quel air d'étonnement ! pourquoi ce regard de surprise ? oui , Lord incrédule , je suis époux ; époux d'une femme.... Ah ! d'une femme !.... Je suis pourtant inquiet ; malgré sa beauté & toutes ses perfections , je ne sais comment je pourrai la présenter dans le monde , car elle est d'un neuf..... Ce n'est point une femme , Milord ; c'est une divinité des bois.... Mais j'étois fou d'elle.... vous l'avez été de la moitié des femmes de la Ville , direz-vous. Il est vrai , Milord ; chaque femme me rendit fou , tant qu'elle ne fut pas en ma puissance ; voilà pourquoi , avec plus de desirs , moins d'espoir , & plus de

charmes , j'ai dû perdre la tête. Vous pourrez croire que j'ai été un peu trop vîte ; je conviendrai même qu'il étoit possible qu'à moins de frais, je parvinsse à subjuguier cette charmante fille : mais la seule idée de la perdre a fait évannouir tous mes projets d'indépendance. Ses regards..... Ah ! ils réchaufferoient les glaces de la vieillesse , & feroient succomber un Anachorete.

J'aurois pu aussi mettre plus d'ordre dans ma narration , & vous conduire au dénouement par un chemin de fleurs : mais toutes mes brillantes peintures , toutes mes laborieuses fictions devoient toujours amener cette triste vérité : *Je suis marié*. Comme un habile Prédicateur , je divise mon sermon en trois points , & voici le premier.

Un jour d'assez grand matin (vous pouvez vous le rappeler) je vous quittai à l'*Hermitage* pour aller jusques dans le pays de Galles visiter le Lord J***. Je ne trouvais pas à beaucoup près l'amusement que je m'étois promis dans les terres de ce Lord ; en conséquence , je prétextai des lettres de Londres qui demandoient ma présence ; je pris congé ,

& je partis. Dans ma route , comme je n'avois nulle part d'autre affaire que celle de m'amuser , je résolus de faire quelques excursions à droite & à gauche du grand chemin , & comme un Voyageur *sentimental* , de saisir tout ce que je pourrois trouver sur mon passage qui se rapporteroit à l'unique but de ma vie. Je m'arrêtai dans un joli Village , qui est à quelque distance d'Abergavenay ; j'y fis quelque séjour , varié par de petites courses dans les environs. Un matin que j'errois sur ces montagnes au *front casqué de nuages* (1) , du haut d'un précipice , j'aperçus le plus joli gibier pour moi qui soit dans le monde habitable ; une couple de femmes , seules & sans suite : leur habillement , quoique bien au-dessus de la classe commune , n'annonçoit cependant en rien les femmes de *notre* monde. Je pris ma lunette pour rapprocher de moi ces deux objets. Je vis sortir , de l'une sur-tout , tant de beautés , que le

(1) Expression de Skakespeare dans la *Tem-pête*.

feu saisit mon ame & se répandit dans mes veines. A l'instant même elles se détournèrent , & parurent diriger leurs pas fort loin de moi. Brûlant du desir de les voir de plus près , & craignant de les perdre de vue , je voulus descendre rapidement le rocher. Les yeux toujours fixés sur mon objet enchanteur , je ne faisois nulle attention à ma position ; & tandis que toutes mes facultés étoient absorbées dans cette ravissante idée , j'allois , franchissant rochers & précipices , sans songer au danger. Tout-à-coup une masse de terre se détache ; ma Seigneurie roule de haut en bas , & je me vois dans le fond de l'abyme. Une large blessure à la jambe est le prix de mon imprudence. La hauteur du lieu d'où j'étois tombé , & les rudes secousses que j'essuyai dans la chute , m'avoient étourdi pendant quelques instans. Lorsque j'eus repris mes sens , je fus enchanté de voir mes deux charmantes personnes accourir vers moi. Elles avoient vu ma chute , & me voyant étendu par terre , elles avoient jugé que j'étois mort. Elles témoignèrent une grande joie lorsqu'elles m'entendirent

parler; & de la manière la plus obligeante, elles s'efforcèrent de me relever; mais leurs efforts furent presque vains, ma jambe étoit dans un affreux état. Leur compassion ne fit qu'augmenter avec les expressions les plus touchantes, elles m'offrèrent tous les secours & toutes les consolations qui étoient en leur pouvoir. Pour un homme d'un caractère aussi entreprenant que moi, tout accident qui alloit à mes vues, & favorisoit mon desir de faire connoissance avec l'objet que je poursuivois, étoit peu de chose. Je fus donc presque ravi de ce qui m'arrivoit. J'étois impatient de savoir qui elles étoient, & je jugeois par leur extérieur qu'elles appartenoient à quelque famille de distinction. Leur habillement étoit exactement le même; jupes & corsets blancs, avec des rubans verts, &c. Je leur fis quelques questions; leurs réponses furent polies, mais ne m'apprirent rien, sans qu'elles parussent cependant ne vouloir pas m'instruire, car elles paroissoient naïves & sans artifices; & toute leur réserve n'étoit que l'effet d'une modestie naturelle. Une d'elles dit que j'avois besoin d'un

prompt secours , & qu'elle trouveroit le moyen de m'en procurer d'une maison qui n'étoit pas éloignée du lieu où nous étions ; & toutes deux s'appretoient à partir. Je suppliai la plus jeune de rester auprès de moi , me disant le plus malheureux des hommes si elle m'abandonnoit. « C'est , dit-elle , pour » soulager vos maux que nous vous quit- » tons ». Je fixai mes yeux sur elle avec la plus tendre langueur que je pus leur prêter , & je lui dis , « qu'il n'y avoit » qu'elles qui pussent me procurer quel- » que adoucissement , puisqu'elles seu- » les avoient été cause de ma peine. » C'étoit l'éclat de leurs charmes qui » avoit ébloui mes yeux , & qui en me » faisant faire un faux pas , m'avoit » précipité à leurs pieds , un peu plu- » tôt que je ne voulois ». Elle sourit , & répondit « que c'étoit pour elles une » double obligation de me procurer avec » empressement le secours qui m'étoit » nécessaire ». Alors elles apperçurent un Payfan : elles l'appellèrent à haute voix ; & après lui avoir parlé pendant quelques instans , elles s'éloignèrent courant à petits pas , comme deux Nymphes

legères, sans me dire un mot de plus. Je demandai au Payfan quelles étoient ces deux aimables jeunes filles ? Comme il ne me répondoit point, je crus qu'il étoit sourd, & lui répétai plus haut la même question : me fixant alors avec un étonnement stupide, il me grommela quelques mots d'une langue barbare, que je reconnus pout être du Welche. Je ne connois pas plus l'idiome Welche que celui des Hottentots. Je m'étois flatté d'être bientôt, par le secours de mon compagnon, à portée de savoir, au juste, l'état & la condition de mes deux aimables Nymphes : je m'étois flatté de pouvoir le mettre dans mes intérêts ; car j'étois dès ce moment aussi amoureux qu'un homme peut l'être avec une jambe fracassée, & tout le corps froissé : mais je ne pensois pas encore au mariage, je vous le jure. Frustré dans mon espérance, je me contentai comme je pus de mon sort, dans l'attente d'un meilleur.

Peu de temps après, un homme, qui me parut un Gentilhomme, s'approcha de moi avec trois domestiques, lesquels portoient une porte, sur laquelle on

avoit étendu un lit de plume. Il m'aborda avec la plus grande politesse, m'aida à me placer sur cette litière, & me demanda la permission de me conduire dans sa maison. Je lui rendis politesses pour politesses. Je fus transporté dans une maison de fort bonne apparence, située au bord d'un bois, & l'on me plaça sur un lit dans un appartement fort bien meublé. Un Chirurgien vint peu d'heures après; il m'ordonna de la tranquillité, & tout le monde m'abandonna la place, excepté mon Hôte généreux, qui resta silencieusement à me regarder auprès de mon lit. C'étoit bien le zèle pur de la bienfaisance & de l'humanité; car je lui étois totalement inconnu. Ma figure seule, qui peut-être annonçoit un homme de naissance, & l'état de souffrance où je me trouvois, furent d'assez fortes recommandations auprès de lui.

Après quelque temps de silence, je voulus lui témoigner la reconnoissance que m'inspiroit son traitement obligeant: mais M. Grenville m'interrompit, & ne voulut pas me permettre de proférer

un seul mot qui pût agiter mes esprits. Je lui dis qu'il étoit au moins indispensable de lui apprendre qui j'étois , puisque les suites de mon accident étoient encore incertaines. Je lui fis donc un précis de mon histoire. Il me demanda si je n'avois point quelque ami que je voulusse informer de ma situation ; je le priai d'envoyer chercher dans le Village d'où j'étois parti le matin , mon domestique , dont les soins pourroient m'être utiles. La plus grande utilité que j'en attendois , étoit de me servir de cet adroit vaurien , pour avoir quelque éclaircissement sur mes deux Déeses. Mais je me vis au moment de n'avoir jamais besoin de ses services : une fièvre violente me saisit , & pendant quelques jours me retint penché sur le bord du tombeau. La force de ma constitution prit enfin le dessus , & je n'eus plus à lutter que contre l'accident de ma jambe qui alloit fort bien. J'avois , pour me veiller une bonne nourrice , garde ordinaire de la famille : mon domestique veilloit aussi près de moi. M. Grenville passoit à mes côtés une partie de la journée ; & l'agrément de sa conver-

sation , quoiqu'un peu trop sérieuse pour un évaporé tel que moi , ne laissa pas d'adoucir la rigueur de ma prison. Il me manquoit pourtant quelque chose , & l'on sent bien ce que c'est.

Un matin j'entrepris de faire jaser ma vieille nourrice , qui me parut un peu réservée. Je lui fis nombre de questions relatives à mon généreux Hôte , dont elle fit une emphatique apologie. Je lui demandai si dans le voisinage il n'y avoit pas quelques jolies filles ; car je suis , lui dis - je , grand amateur de beauté. Elle se mit à rire , & m'invita à ne point laisser errer mes pensées de ce côté , que j'étois encore trop malade ; = pas si malade que je ne puisse en parler , ma Bonne. = Ah , ah , Milord , mais vos yeux disent que vous ne vous contenteriez pas d'en parler =. Je lui dis alors que j'avois vu au milieu des montagnes de Galles , non loin de la maison où j'étois , la plus aimable de toutes les jeunes filles , qui sans doute étoit connue dans cette maison , & que je saurois la récompenser très - généreusement , si elle pouvoit me procurer une entrevue avec elle , lorsqu'elle me ju-

geroit en état de faire parler à l'amour le langage qui lui est propre. Je lui fis le portrait des filles que j'avois vues, & j'avouai franchement l'impression qu'une d'elles avoit faite sur moi. = Aussi sûr qu'il est que vous êtes en vie, dit la vieille, c'est ma fille que vous avez vue. = Votre fille ! m'écriai-je ! est-il possible que ce bel ange soit votre fille ? = Voyez donc ! Eh, pourquoi pas ! parce que je suis une pauvre domestique, ma fille ne fera pas de chair & de sang comme les autres. = Eh, sans doute, répondis-je ; & elle est d'une si belle chair & d'un si beau sang, que je donnerois volontiers mille guinées pour l'emmener à la Ville avec moi. Qu'en dites-vous, bonne mère, voulez-vous me la faire voir ? = Je ne fais trop, dit-elle, en secouant la tête ; ce qu'il y a de certain, c'est que ma fille est jolie, & qu'elle pourroit figurer au milieu des plus belles de la Ville : mais beau Lord, il ne faut pas être si pressé ; chaque chose dans son temps. Je fus obligé de me contenter de cette espérance.

A mesure que je recourois mes forces, ma bavarde devenoit de plus en

plus abondante sur les louanges de sa fille , & par ses éloges enflammoit ma passion au dernier degré. Chaque jour me paroissoit durer un siècle dans l'impatience de la voir. Résolu de commencer mon attaque aussi-tôt qu'il me seroit possible , & me flattant de l'idée que , secondé par la mère , je viendrois facilement à bout de mon entreprise ; avec ces illusions , je trompois le temps lorsque j'étois seul , & livré à mes pensées. Cependant , quoique ma convalescence fût étonnamment rapide , après un événement aussi grave , je m'ennuyois mortellement dans ma prison , & je sentis un transport de joie lorsque mon Chirurgien me permit de passer dans une pièce voisine. Le second jour de ma sortie de la chambre à coucher , M. Grenville me dit qu'il vouloit me faire faire connoissance avec le reste de sa famille. J'étois au comble de mes vœux : mais bientôt je passai de l'excès de la joie au trouble le plus extrême ; car , l'instant d'après , M. Grenville , qui étoit sorti une minute , rentra dans l'appartement , tenant par la main les deux charmantes filles
que

que j'ai vues , & qui n'avoient plus cessé de m'occuper. Je tressaillis de plaisir à la vue de mon enchanteresse; mais cette enchanteresse étoit la fille de mon Hôte. Ce caractère respectable sous lequel elle se présentoit à moi , renversa tout-à-coup mes espérances. Serois-je assez lâche pour tenter de séduire la fille d'un homme auquel j'étois lié par tant de services ! Je fis aux deux sœurs mes premiers complimens avec un air d'embarras , peu ordinaire dans un homme du monde. Il ne fut pourtant pas apperçu de mes innocentes Campagnardes. Elles parlèrent de mon aventure, & me félicitèrent sur ma convalescence, avec les marques d'un si bon naturel , qu'elles me devinrent plus chères l'une & l'autre, au moment même où je maudissois intérieurement les charmes qui m'avoient asservi. Enfin , je ne pourrois dire si dans le cours de cette journée je sentis plus de plaisir que de peine, mais je sentoie que chaque instant me la faisoit aimer davantage. Incertain encore sur mes résolutions & sur mes projets , je pris congé d'elles , & rentrai dans mon

Mai 1784.

E

appartement avec une ample matière à réflexions. Elles me tinrent éveillé une grande partie de la nuit ; & cette fois , la conversation que j'eus avec ma vieille ne fut pas un soporifique pour moi.

= Eh bien ! Milord , me dit - elle , vous venez de voir ma chère fille , ma petite Julie ; comment la trouvez-vous ? ne vous disois - je pas que c'étoit elle que vous aviez vue ? = Comment , cette jeune personne est votre fille ? = Oui , Milord ; depuis la mort de ma chère Maîtresse , Madame de Grenville , c'est moi qui suis la mère de cette enfant , = Elle est charmante , ma bonne mère. Mais à quoi bon vos éternelles harangues sur sa beauté , si vous êtes convaincue que c'est une beauté inabordable ! = Pourquoi inabordable ! elle est libre de tout engagement ; elle est d'une famille & d'un rang dont tout homme peut se faire honneur ; & vous êtes amoureux d'elle. = Sans doute , mais je n'ai point d'inclination pour le mariage. = Quand vous auriez quelque espoir de réussir par d'autres voies , pourriez - vous former le projet de dés-

honorer la fille d'un homme de certaine importance dans le monde, & qui s'est montré si généreux envers vous? = J'admire la sagacité de votre esprit, ma Bonne, & combien vous êtes juste dans vos conjectures. = Mais de pareils desseins sur ma chère fille ne vous causent-ils pas quelques scrupules de conscience? = Pas beaucoup, je l'avoue : de l'argent répandu à propos fait taire le monde, & je me serois reposé sur votre prudence & sur la sienne pour faire le reste. = Je vous avoue, Milord, que je n'avois point connu jusqu'à présent toute la dépravation de votre cœur. J'avois entendu par hasard une partie de votre conversation entre vous & votre domestique : je croyois bien que votre morale n'étoit pas aussi rigide que je l'aurois désiré ; mais j'étois flattée que vos principes n'étoient pas corrompus, & j'attribuois la chaleur de vos expressions à la jeunesse & à la dissipation d'une vie que les chagrins n'ont point obscurcie. J'ai vu l'impression que ma Julie avoit faite sur vous, & je m'en réjouissois. Si je vous ai entretenu d'elle, ce n'a été que pour

pénétrer vos vues, & m'assurer de vos principes ; mais vous venez de dévoiler à mes yeux tout votre caractère. A présent, Milord, je suis trop instruite, pour souffrir que ma jeune Maîtresse entretienne aucune liaison avec vous.

= Sur mon ame, ma Bonne, m'écriai-je, en affectant un air de gaieté fort éloigné de la vérité, car j'avois dans le cœur un chagrin mortel, vous avez réellement un talent décidé pour la chaire. Quel délicieux sermon vous venez de réciter ! Mais allons, allons, ne soyons point ennemis. Je vous proteste dans toute la sincérité de mon cœur, que je ne suis point aussi méchant que vous le croyez. J'honore & révère la vertu par-tout où je la vois, & dans vous-même ; mais je suis jeune & sensible, & quelquefois on s'égare avec des sens de vingt-cinq ans. Allons, ma Bonne, point de courroux : je vous jure que mes intentions sont pures ; que je n'ai plus aucune idée de séduction ; vous m'avez fait rougir, & vous verrez ma conduite =. Avec ces protestations, accompagnées du ton le plus naturel, je parvins à la calmer.

Plus je raisonnois sur ma situation, moins je pouvois prévoir à quoi je me déterminerois. La réflexion n'a jamais été dans mon caractère, & je la hais à la mort. Je m'efforçai de perdre dans les bras du sommeil le souvenir de ma désagréable compagnie ; mais je ne fais quel diable me tourmentoit. L'idée des doux ravissemens que j'aurois pu goûter dans les bras de ma charmante Julie, chassoit de mes paupières le Dieu léthargique. Le prix énorme que devoit infailliblement me coûter un aussi délicieux privilège, ne laissoit pas d'amortir aussi mes sensations voluptueuses. Après avoir examiné l'affaire sous toutes les faces, je conclus, comme je fais ordinairement dans tout ce qui demande une mûre délibération, par la résolution de lui laisser prendre le chemin qu'elle voudroit suivre, & je remis au hasard la conduite de mon destin.

Tous les jours je voyois ma chère Julie, & chaque entrevue enflammoit ma passion. Malgré notre corruption, le charme de l'innocence est bien puissant. Cette réflexion peut excuser ma

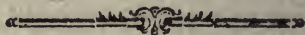
conduite. Par le Ciel, je n'ai jamais vu tant de graces , tant d'attraits réunis sous une même forme. Elle n'a pas une seule partie de son corps , un seul trait dans le visage , qui n'ait été, dans plusieurs femmes différentes , l'objet de mon adoration. Elle n'a pourtant aucun usage du monde ; mais c'est un je ne fais quoi , un tout charmant qui ne se trouve que très-divisé dans nos femmes à la mode. Comme elle est extrêmement docile , j'espère qu'elle se formera , & qu'elle ne fera point honte au nom de Stanley.

Je vais vous dire un secret à l'oreille ; mais n'allez pas le dire dans les rues d'*Ascalon* : j'ai presque formé le vœu de passer ma vie dans une paix innocente & tranquille , comme je viens de passer ici quelques semaines. Point de ces idées tumultueuses , qui trop souvent produites par le désordre d'une vie licentieuse , ne peuvent être chassées que par des flots de vin ; point de ces détestables tempêtes de conscience, dont les plus hardis d'entre nous se sentent effrayés quand la nature succombe à la fatigue d'une débauche. Tout est

ici paisible , parce l'innocence est partout. Eh ! quel Epicurien pourroit se former l'idée d'un plaisir plus vif que celui dont je jouis dans la possession de la plus aimable des femmes , qui ne connoît d'autre devoir que celui de contribuer à mon bonheur , & qui dans tous ses traits m'offre sans cesse l'expression naïve des plus secrets mouvemens de son ame ! Oh ! puissé-je la voir toujours des mêmes yeux dont je la vois maintenant , &c. , &c.

Ce vœu ne fera point rempli. L'habitude des plaisirs , dont on rougit dans un bonheur innocent , l'emporte toujours sur ce bonheur même. Mais la fantaisie , ou plutôt la foiblesse qu'eut un libertin d'épouser une fille dont l'ame pure & le caractère charmant ne pouvoient lui faire une ame nouvelle , nous vaudra le plaisir de nous intéresser , de nous associer à cet objet digne d'un plus heureux partage. Nous la verrons dans cet état de simplicité que ses idées naturelles & son humeur douce nous promettent. Le contraste qu'elle formera à Londres & à la Cour

avec ces femmes que la frivolité distingue , & que le vice n'étonne point , fera une jouissance pour nous ; nous sourirons à son ingénuité ; nous la remercierons de mériter les reproches de son mari , grand partisan des modes , de la parure , de l'audace & de l'éclat. Pour ne pas laisser desirer ce plaisir à nos Lecteurs , hâtons-nous d'ouvrir une de ces scènes où le caractère de son esprit se déploie plus sensiblement. C'est à sa sœur qu'elle écrit.



Ladi Stanley à Miss Grenville.

ENVIRONNÉE de Tailleurs , de Marchands , de Coiffeurs , j'ai honte de dire que j'ai à peine un instant à donner à ma chère Louise. Dans quel tumulte continuél mes journées se passent ; sans que j'aie , proprement parlant , rien à faire ! Tous ces merveilleux préparatifs sont faits pour ma présentation à la Cour , & pour me faire voir ensuite tous les lieux de divertissement public. Je crains que ce tourbillon de folies

ne me fasse tourner la tête. Je suis portée à nommer ainsi cette grande Ville, contre l'opinion générale. Si l'on peut reconnoître le Peuple parmi lequel je vis, à quelque caractère distinctif, on peut le réduire à ce peu de mots : il me semble qu'ils perdent tout le matin à courir de tous les côtés pour concerter les moyens de perdre aussi l'après-dîner. Quant à la parure, pour vous en faire une idée, il faut la prendre dans le sens de ce vers d'une vieille chanson :

Ce qui faisoit notre honte, fait à présent notre orgueil.

On m'a apporté à choisir un millier d'échantillons d'étoffes de soie, variées d'autant de couleurs qu'on en voit dans l'arc-en ciel. Comme d'après les circonstances je ne puis me croire habile à juger de ce qui me convient à moi-même, je laisserai le choix de mes habillemens à Ladi Betfort & à Ladi Anne Parker, deux Dames qui m'ont rendu visite, & qui doivent être mes protectrices dans la société.

Je fus extrêmement choquée , lorsque j'envoyai chercher des corps , de trouver que c'étoit un homme qui se présentoit pour prendre ma mesure. Je fis même pendant quelque temps difficulté de l'admettre près de moi : mais voyant que je ne pouvois m'en défendre , je fis appeller Sir William ; il rit de mes scrupules (comme il les appella) , & me dit que le monde justifioit tout , & que rien n'étoit indécent que ce qui n'étoit point du bon ton. Cette réponse ne me persuada ni ne me satisfit ; je me soumis cependant , mais d'assez mauvaise grace , je crois.

Ladi Betfort s'intéresse , avec la politesse la plus émpressée , à tout ce qui concerne mon entrée dans le monde. Elle m'a procuré un Coiffeur François tout récemment arrivé de Paris , qui frise dans le dernier goût , & qui fait , dit-on , des miracles avec son peigne. Sans un Dictionnaire des phrases polies , vous seriez aussi embarrassée que moi , quoique vous sachiez assez bien le françois. Je rougis vingt fois par jour de ma propre stupidité. Sir William me dit un jour : *C'est bien avoir la manie de*

rougir. Je n'entendis point ce que signifioit cette expression , & je rougis dix fois plus encore. Je crains toujours de déceler mon ignorance, & il n'a pas la patience de m'expliquer chaque mot ambigu dont il se sert : mais il s'écrie en haussant les épaules : *Quelle sauvage!* & calme ensuite ses esprits agités en fredonnant un air italien.

Ladi Betfort m'a proposé de m'envoyer sa Femme-de-chambre pour m'habiller. Je lui dis que j'avois une femme à laquelle j'étois accoutumée depuis long-temps. = Ah! de grace, ma chère amie, s'écria mon mari, ne me parlez point de votre triste Galloise elle pouvoit être tolérable au milieu de vos montagnes : mais un visage comme celui-là ne peut se montrer ici. Je vous prie d'accepter l'offre gracieuse de Ladi Betfort, jusqu'à ce que vous ayiez pu vous procurer une Femme-de-chambre qui sache de quel côté est sa main droite. = Hélas ! pauvre Betfi, ta Maîtresse, je crois, n'a guère d'avantage sur toi. Ladi Betfort ne tarit point sur le mérite de sa Femme-de-chambre, qui avoit eu l'honneur

d'habiller, plusieurs années, une Actrice de l'Opéra. Hier matin fut le jour destiné au grand ouvrage de ma décoration.

Sur les onze heures, du fond d'un cabriolet élégant, *Monsieur* (c'est le nom du Coiffeur) descendit, & me fut immédiatement annoncé par Griffith. Le pauvre garçon le regardoit avec de grands yeux, comme s'il eût cru voir le plus grand Seigneur du monde. Il étoit suivi d'un Domestique portant deux larges boîtes & nombre d'autres choses. *Monsieur* se prépara alors à commencer ses opérations. Sir William étoit dans mon cabinet de toilette : il demanda en grace à *Monsieur* d'avoir la bonté de mettre en œuvre toute son habileté, parce que tout dépendoit de la première impression que ma figure feroit à la Cour. *Monsieur* s'incline, se relève & se rengorge à la manière des singes. En un instant je fus perdue sous un nuage de poudre. = Que faites-vous, lui dis-je ? je ne prétends point être poudrée. = Point de poudre, s'écria Sir William ? pourriez-vous être assez barbare pour oser paroître

en public sans poudre ? cela seroit de la dernière indécence.

= Je vous croyois, lui dis-je, toujours dans l'habitude d'admirer la couleur de mes cheveux. Combien de fois vous avez loué leur lustre, & m'avez nommée votre chère brune !

= Fi, fi, s'écria-t-il en rougissant (peut-être par crainte qu'on pût le soupçonner de tendresse, ce qui seroit du plus mauvais ton), je peux supporter une femme sans poudre dans l'été ; mais aujourd'hui le cas est bien différent. *Monsieur* fait bien ce qui est à propos ; ne l'interrompez pas, & ne lui prescrivez rien. Je vais m'habiller. Adieu, *ma charmante*==.

Je me remis donc sous la main du Coiffeur avec la résolution d'être toute passive ; & , je l'avoue, m'émerveillant d'avance de la métamorphose que son art alloit opérer, mais plus impatiente encore de l'ennui de cette longue scène, sans compter les tourmens qu'il me fit souffrir en frisant, tiraillant & frottant ma tête de sa délicieuse pommade de Vénus. A la fin j'entendis ces mots sortir de sa bouche : *Tout est fini, Ma-*

dame, & vous êtes coiffée dans le dernier goût. Je me levai avec précaution, de peur de déranger ce galant & nouvel édifice. Mais comment & par quelles expressions pourrois je vous rendre mon étonnement, à l'aspect de ma propre figuré surchargée de boucles, de rubans, de plumes, de bandelettes, de joyaux, de fleurs & de fruits? Ma tête, d'un côté à l'autre, étoit large d'une demi-aune; & depuis la boucle la moins élevée jusqu'à la plus haute, je suis sûre qu'à la mesurer on eût trouvé la distance, au moins, de trois quarts d'aune; & de plus, six longues & énormes plumes noires, blanches & bigarrées, qui me rappellèrent le panché flottant sur le casque immense du Château d'Otrante. = Grand Dieu! m'écriai je, je ne porterai jamais tout cela. Oh! si mon père m'avoit vue dans cet état, il n'auroit jamais pu reconnoître sa Julie =. Le Monsieur m'assura que c'étoit la coiffure à la mode. = Laissez moi, lui dis-je, me coiffer à mon gré; je veux & je dois être autrement: je ne paroîtrois pas dans cet accoutrement pour l'univers en-

tier =. Et, tout en disant cela , je commençai à arracher quelques parties de cette étonnante & monstrueuse charpente. Comme Coiffeur des Actrices , il fit de grandes exclamations & des remontrances ; je fus inflexible. Mais , pour arrêter la volubilité de sa langue françoise , je lui demandai combien je lui devois pour avoir fait de moi un monstre ! = Une bagatelle , dit-il : pour la frisure une demi-guinée , & pour les plumes , épingles , coton , fausses-boucles , chignon , toque , pommade , fleurs , fruits de cire , rubans , &c , &c , je me contenterai de quatre guinées =. Je demeurai pétrifiée. Lorsque je fus revenue de ma surprise , je lui dis qu'il me sembloit qu'il eût dû m'informer de son prix avant de m'engager dans une telle dépense ; que les trois quarts de ces ornemens m'étoient inutiles , puisque pour rien au monde je ne voudrois les porter en public. = Cela devient égal pour moi , me dit-il ; ils vous appartiennent à présent =. Il avoit couru le risque de désobliger la Duchesse D*** , en me donnant sur elle la préférence des plus belles

plumes : c'étoit se dégrader que de coiffer des femmes d'une moindre volée ; il n'avoit pas voulu refuser cette faveur à Ladi Betfort , mais il pouvoit dire qu'il n'avoit pas encore essuyé un traitement pareil depuis son arrivée dans le Royaume. Il sortit enfin furieux de l'appartement , me laissant moi-même dans le plus grand désordre. Je priai Mistriss Freeman (c'est ainsi que se nomme la Femme-de-chambre de Ladi Betfort), de m'aider à démonter l'ouvrage que l'impertinent François avoit élevé avec tant de peines. J'avois déjà sacrifié un demi-boisseau de colifichets , quand Ladi entra dans mon cabinet de toilette. = Quoi , ma chère Ladi , dit-elle encore en déshabillé ! je croyois que vous étiez prête , & que vous n'attendiez que moi =. Je commençai , par forme d'apologie , à l'informer de l'insolence de *Monsieur*. Elle me regarda d'un air sérieux , & me dit : = J'ai bien du chagrin que vous l'ayiez offensé. Je crains qu'il ne vous dépeigne aux toilettes , & que vous ne deveniez l'objet des plaisanteries de toute la Cour. C'est , je vous avoue , une mau-

vaïse affaire pour vous ; il' est le premier homme de son état. = S'il en étoit le dernier , lui répondis-je , il n'en feroit que meilleur. Cependant je vous demande pardon de n'être pas prête : je ne vous retiendrai que quelques minutes =.

Vous rirez , ma chère Louise , lorsque je vous dirai que ma pauvre Betfi , qui maintenant n'est que la femme de mes femmes , a rompu deux lacets en voulant *m'enfermer* dans mon nouveau corps à la françoise. Vous savez que j'ai naturellement la taille assez mince ; mais aujourd'hui vous pourriez , à la lettre , l'enfermer dans la main : vous n'avez jamais vu une semblable poupée. Ces sortes de corps sont si larges vers la poitrine , que mes bras sont absolument à la torture , & mes côtés si pincés ! si pincés ! . . . Mais c'est le ton ; & la vanité ne sent point la gêne.

Sir William avoit rencontré le François , & , comme Ladi Betfort , il étoit rempli de crainte qu'il ne me dévoilât au grand jour. De mon côté , j'étois enchantée d'être sortie de ses mains , à

quelque prix que ce fût, & je ne craignis plus rien lorsqu'il fut parti. Mon mari condamna hautement ma conduite comme absurde. Mon habillement laissoit ma poitrine découverte ; je crus à propos de la couvrir , ou , au moins , de la voiler ; il me sembloit indécent d'avoir ainsi le sein nu , tandis que ma tête étoit surchargée d'ornemens superflus. Se tournant du côté de Ladi , il s'écria en frappant dans ses mains : = Cette ridicule fille sera donc pour moi un éternel objet de confusion = ! Ces expressions me parurent choquantes , & je ne pus m'empêcher de lui répondre en pleurant : = Je ne l'espère pas , Sir William ; mais pour vous délivrer de pareilles alarmes , je resterai à la maison jusqu'à ce que j'aie appris à soutenir sans émotion le reproche d'absurdité =. Le ton dont je prononçai ces mots le rendit honteux ; il prit ma main , la baïsa en me demandant pardon. = Ma chère amie , me dit-il , je veux que tout le monde vous admire ; & par condescendance pour le goût général , nous devons nous prêter à certaines formes qui

peuvent vous paroître absurdes à cause de leur nouveauté ; mais croyez que l'usage vous réconciliera avec elles ==. Ladi Betfort m'encouragea , & m'engagea enfin à sortir , quoique je fusse hors de moi-même.

Mes craintes redoublèrent à mesure que j'approchai de Saint-James : mais j'avois bien tort de craindre ; je fis tous mes efforts pour rendre le calme à mon esprit & la sérénité à mon visage , & j'y réussis. Il est vrai que l'affabilité aimable de Leurs Majestés contribua plus que toute autre chose à rassurer mes esprits ; ou , ce qui me paroît plus près de la vérité , mon respect pour elles avoit absorbé toutes mes autres facultés , & me faisoit perdre le souvenir de moi-même. Elles furent assez obligeantes pour faire à Sir William quelques complimens. Le Roi dit que si toutes les femmes de mon Pays me ressembloient , il ne voudroit pas y envoyer son fils. J'observai Sir William avec la plus grande attention ; je vis ses yeux fixés sur moi pendant tout le temps : mais , ma chère Louise , je ne puis me flatter assez , pour dire qu'ils

exprimoient l'amour. Ces regards étoient moins ceux d'un époux tendre que l'œil d'un observateur inquiet , qui craint d'appercevoir quelque chose qui lui déplaît. Je brûlois d'impatience d'être de retour à la maison , pour savoir de lui comment je m'étois acquittée de ma tâche. Il répondit à ma question en me pressant contre son sein ; & criant à haute voix : = *Comme un Ange* , ma chère Julie , *comme un Ange. Sur mon ame , jamais je ne fus si charmé de vous.* = Et sur mon honneur , lui répondis-je , je n'ai point remarqué le plus léger symptôme de tendresse dans vos regards : j'ai toujours craint que vous ne me crussiez un objet de honte pour vous.

= Vous ne vous êtes jamais plus trompée , reprit-il ; je n'ai personne dans ma famille dont je doive avec plus de raison m'enorgueillir. Toutela salle a retenti de vos éloges ; mais vous ne devez point attendre de moi de tendresse en public , ma bien-aimée. Si vous la retrouvez toujours dans le particulier , vous n'aurez point de reproche à me faire =.

Cela ne peut , ma chère Louise , que me donner une étrange idée du monde dans lequel je me vois transplantée. Je ne l'aime guère non plus ; & je crois qu'une promenade , bras sous bras , sur nos montagnes , vaut bien tous ces vains plaisirs. Cependant le fort en est jetté ; & peut-être encore, d'après les mœurs de ce siècle & celles des maris, n'ai-je pas trop sujet de me plaindre.

Elle perdra cette confiance consolante , & elle aura beaucoup à souffrir. Stanley lui fera tous les outrages , méprisera sa douleur , rira de ses larmes , la ruinera , la dépouillera de tout , sans y employer cette séduction qui entraîne & console une femme sensible. Il la *vendra* enfin à un homme plus méprisable que lui peut-être. La cession sera formelle & fera frémir. Il y a loin de la sécurité d'une femme qui épouse l'objet qu'elle aime & s'en croit aimée , à cet état de dégradation où la réduit l'atrocité qui déshonore son choix & déchire son cœur : c'est ce qui fait l'intérêt des scènes que l'imagination offre

à notre curiosité. La dépravation des mœurs nous fait tout soupçonner ; & nous nous plaifons à voir ce soupçon général se justifier par des noirceurs éclatantes. Le Lecteur , ainsi disposé , éprouvera la vérité de cette maxime en lisant la lettre qui suit.



Le Lord Bidulphe au Colonel Montaignu.

JE vous ai informé , il y a quelque temps , que les affaires de Stanley étoient totalement dérangées , & qu'il avoit pratiqué , vis-à-vis de Brudenel , une manœuvre qui n'avoit pas réussi (1). Tout cela est devenu une jolie petite affaire criminelle ; & se trouvant hors d'état de remettre l'argent , sa Seigneurie pourra bien avoir l'honneur d'être fessée comme faussaire , à moins que je ne lui prête mon secours pour le tirer de ce mauvais pas. Chercher à se défendre par les moyens ordinaires , cela

(1) Il avoit commis le crime de Stellionnar.

n'est pas en son pouvoir , puisque tous ses biens sont substitués au vieux Stanley , qui est inexorable par caractère & par réflexion.

En conséquence d'une lettre pressante du Baronnet , par laquelle il me prioit d'employer auprès de Brudenel tout mon crédit , je crus qu'il valoit mieux l'y accompagner moi-même , & traiter cette affaire en sa présence. Comme il m'avoit promis de souscrire à tout ce que voudrois proposer pour ma sûreté , j'étois bien-aîsé de faire ces conditions le plus à mon avantage que faire se pourroit. D'ailleurs , je vous avoue qu'il me répugnoit de me rencontrer avec Sir Georges pour une affaire aussi pitoyable , & de m'exposer aux censures de ce mortel puritain , pour avoir entraîné Stanley dans la passion du jeu. Je trouvai Sir William dans le plus grand désordre d'esprit ; Brooksbank étoit avec lui. Ce coquin porte bien sa conscience sur sa figure ; il est le portrait frappant de la bassesse & de la turpitude. = Pour Dieu , Milord , s'écria William (vous savez que c'est son exclamation ordinaire) , que

faut-il donc que je fasse dans cette maudite affaire ? toutes mes espérances ne sont fondées que sur le secours que vous m'avez promis.

= Mais en vérité , Sir William , lui répondis-je , c'est , comme vous le dites , une malheureuse , une maudite affaire ; je crois que Brooksbank ne s'est pas conduit avec la prudence ordinaire. Quant au secours que je puis vous procurer , vous pouvez y compter ; mais j'ai joué d'un malheur inoui la nuit dernière , après que nous nous sommes quittés. Vous fûtes , parbleu , bien malheureux d'être absent : on y joua un jeu d'enfer. Je perdis près de dix-sept mille guinées avec le jeune Cub en moins d'une heure , & neuf mille avec le Comte , de manière que dans cette circonstance critique je me trouve les bras un peu courts.

= Je suis donc perdu sans ressource ?

= Non , non , ni si malade non plus que vous le croyez. Que dites - vous des diamans de Ladi Stanley ? ils sont d'un assez grand prix.

= O Dieu ! ils sont fondus il y a long-temps.

long-temps. Je lui ai dit qu'ils avoient besoin d'être remontés à neuf ; & j'y ai substitué des diamans de composition : elle n'en a rien su que ce matin qu'elle est venue me les offrir.

(Notez que je savois tout cela du Joaillier D*** : mais je n'avois pas jugé à propos d'informer la Seigneurie que j'en étois instruit ?) = Vous avez une grande quantité de vaisselle.

= Plus rien , Milord , qu'un seul service , encore est-il hypothéqué par un emprunt. = Eh bien , j'ai quelque chose encore à vous proposer : mais si vous le trouvez bon , nous prendront congé de M. Brooksbank. J'ose croire qu'il a d'autres affaires pressantes qui l'appellent =. Il comprit ce que je voulois dire , & s'en alla.

Lorsque nous fûmes seuls , j'approchai ma chaise de la sienne. Il étoit appuyé sur une table , la tête soutenue sur une de ses mains , dans une posture fort mélancolique. = Stanley , lui dis-je , ce que j'ai à vous dire est une affaire absolument entre nous. Vous n'ignorez pas la passion que j'ai depuis long-temps conçue pour votre femme ;

Mai 1784.

F

& comme vous ne m'avez point témoigné de repentiment pour la petite gaieté que je me suis permise la nuit du bal , j'ai lieu de croire que vous ne serez nullement offensé de l'aveu sincère que je vous fais de mon attachement pour elle. Ecoutez moi (car il changea de position , & sembloit vouloir parler) , j'adore Ladi Stanley ; je l'ai mille fois assurée de l'ardeur de ma flamme , mais je n'ai trouvé de son côté qu'une extrême froideur. Malgré cela , donnez - moi votre permission , & je me tiendrai sûr du succès.

= Quoi , Bidulphe , consentir à mon propre déshonneur ! pour qui me prenez - vous ? = Pour qui je vous prends ! m'écriai - je avec un souris mêlé d'une nuance de dédain , Sir George vous dira pour qui l'on doit vous prendre. Vous m'entendez ? = Malédiction ! qu'une éternelle malédiction m'anéantisse pour mon infernale passion du jeu ! c'est elle qui a fait ma perte. = Stanley , je vous propose un remède. = Un remède mille fois pire que le mal. = Souffrez donc votre mal , & soumettez-vous à

vosre ruine. = Sir William , vosre très-humble serviteur , ajoutai-je en me levant comme pour sortir.

= Bidulphe , mon cher Bidulphe , s'écria-t-il en saisissant ma main & en la serrant avec l'énergie du désespoir , que voulez-vous faire ? auriez-vous la cruauté de me laisser dans cette extrémité terrible ? Songez à ma situation. Je suis privé de tous moyens de faire les fonds dont j'ai besoin. Si le maudit subterfuge dont j'ai fait usage vient à éclater , une infamie éternelle en fera la suite. O ciel ! à quel abaissement suis - je descendu ? & vous ne tendrez pas à vosre ami une main secourable ?

= Je vous ait fait mes propositions , repris-je avec une froideur affectée ; vous ne vous croyez pas fait pour y accéder. = Voudriez-vous me dévouer à une honte éternelle ? = Ne voulez-vous faire aucun sacrifice pour vous y soustraire ? = Oui , celui de ma vie. = Sur la place de Tyburn ! = Malédiction sur cette horrible idée ! ... O Bidulphe ! ne connoissez-vous point d'autres moyens ? réfléchissez. . . .

Faire à l'honneur de ma femme cette mortelle injure ! = Aimez-vous mieux subir une mort ignominieuse ? = Ah ! pourquoi déchirez-vous ainsi mon cœur. Julie est vertueuse , & méritoit un meilleur sort que celui qu'elle a trouvé avec moi. Quel misérable il faudroit que je fusse , pour dévouer ma femme à l'infamie ! Non , tout perdu , tout ruiné que je suis , je ne consentirai point à une telle bassesse. = Vous ne connoissez pas votre propre conscience , & tout ce qu'elle est en état de supporter. Je ne vous avois jamais cru si scrupuleux. Ce que je vous offre est autant pour votre avantage que pour le mien. Que dis-je ? mais en vérité , c'est tout pour votre avantage : car je puis avoir le hasard de réussir auprès d'elle , & même en peu de temps , alors vous n'en retirerez aucun fruit. Tout ce que je vous demande , c'est votre permission pour vous fournir l'occasion de demander un divorce. Faites monter les dommages-intérêts aussi haut qu'il vous plaira ; je ferai honneur à tout ; & pour arrhes , je vous ferai toucher la somme qui vous tourmente

tant. Qu'en dites-vous ? voulez - vous signer un papier dressé dans toutes les formes , & vous démettre de votre femme en ma faveur ? Il n'y a pas de temps à perdre , je puis vous en assurer. L'Avocat de votre oncle Stanley s'est concerté avec Brudenel. Vous savez ce que vous avez à espérer de ce côté. Le plutôt qu'on vous aura expédié sera le mieux pour le nouvel héritier=.

Vous n'avez jamais vu un pauvre diable aussi tourmenté, aussi agité que l'étoit Stanley. Il trembloit comme une personne dans un accès de fièvre-tierce. Je fis usage de tous les argumens que je pus accumuler , & je rassemblai toutes les idées les plus horribles & les plus capables d'épouvanter un homme de sa trempe. Enfin , à force de menaces, de caresses , de moqueries , il me signa l'écrit qui suit :

« J'abandonne au Lord Bidulphe
» tous mes droits & titres sur ma
» femme Julie Stanley , à condition
» qu'il remettra en mes mains la somme
» de quatorze mille six cents livres qu'il
» s'engage à me payer : en foi de quoi

» j'ai signé de ma main ». *William Stanley.*

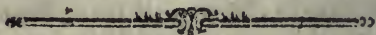
Une pareille scène fait horreur. Nous disons plus , elle dégoûte , elle irrite , elle retrace la conduite toute lâche de certains maris. . . . Epargnons les ames honnêtes & les esprits délicats. Le scandale blesse assez les mœurs ; le silence peut-être est plus sage que la réflexion qui rappelle le mépris des devoirs les plus sacrés , & des conventions les plus naturelles.

Ladi Stanley devient du moins plus intéressante par les outrages qu'elle reçoit. On s'attache à cette victime de l'amour & de l'hymen ; on abhorre avec elle un monstre dégoûtant qui la poursuit , la tourmente par des soins que ses défauts rendent odieux , jusqu'à ce que ses prétentions se fondent sur l'horrible écrit que le mystère lui cache encore. Ce moment fatal n'est pas loin ; mais nous avons anticipé sur l'ordre des choses , & nous avons à remonter à des incidens moins tristes , pour suivre avec fidélité l'action du Roman , & pour ménager au Lecteur le plaisir de

s'intéresser à Ladi Stanley dans des situations plus douces que celle dont elle est menacée.

La conduite mal-honnête de son mari, dès qu'il eut rejoint ses amis à Londres, sans altérer sa douceur ni ses principes, affoiblit du moins insensiblement son amour pour lui. Elle commença, sans murmurer indiscrettement contre sa destinée, à penser qu'il étoit des destinées plus heureuses, & à s'appercevoir qu'il existoit des êtres plus aimables que Stanley. Un Baron de Tonhausen, surtout, fit sur elle une impression qu'une femme mécontente de son mari doit toujours redouter : elle s'en défia dès qu'elle s'aperçut qu'elle se plaisoit à s'en occuper, & le Baron n'obtint que l'avantage d'être aimé en secret. Sa discrétion infinie, son silence constant, rendoient moins pénibles les sacrifices de la vertu ; il eût peut-être été dangereux qu'il eût parlé. Mais on n'est pas heureuse quand on fait qu'on ne doit pas penser à augmenter son bonheur : on éprouve quelquefois un ennui cruel quand on fait cette réflexion ; & dans cet état un doux, sujet de distrac-

tion peut être d'un prix infini. Ladi Stanley éprouve cette vérité ; & nous allons partager l'innocence de ses plaisirs.



Lettre d'un Sylphe à Ladi Stanley.

JE ne puis , Madame , prévenir la surprise que vous allez éprouver en recevant une lettre d'une main inconnue , & dont la signature ne dissipera pas le nuage dans lequel j'ai préféré de me cacher à vos yeux.

J'espère que mes motifs feront excuser ma hardiesse , & je compte aussi sur l'aimable douceur qui fait le fonds de votre caractère , pour me pardonner la témérité d'oser prétendre censurer la conduite d'une des plus aimables créatures qui soient sorties des mains de Dieu.

Je sens pour vous tout ce qu'un homme, tout ce qu'un ami , enfin tout ce qu'un génie céleste peut sentir. Je vous vois sur le bord d'un précipice. Je frissonne du danger qui vous envi-

ronne fans que vous le connoissiez. Vous serez étonnée de mes motifs & de l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Mon zèle n'est produit que par la connoissance que j'ai de la bonté de votre cœur. Si vous aviez moins de vertus , vous seriez au-dessous de mes soins. Je pourrois aimer en vous une belle femme , mais je ne vous respecterois pas. Les sentimens dont je fais profession pour vous sont tendres comme ceux d'un père , même ceux du vôtre , le plus excellent des pères ; mais ces sentimens sont accompagnés d'une vive ardeur que rien n'égale que leur pureté. Tels seront mes sentimens pour vous tant que vous continuerez de les mériter. Il y a long-temps que je desire de trouver l'occasion de vous prouver le tendre intérêt que je prends à votre conduite. Aujourd'hui je sens tellement la nécessité de vous informer des dangers qui vous environnent , que j'abrége toute formalité , & me présente ainsi à vous pour vous tendre la main , inconnu pour vous , à la vérité , mais vous connoissant bien , lisant dans vos pensées , & voyant jus-

qu'aux plus secrets motifs de toutes vos actions. Oui, Julie, j'ai observé votre marche à travers le monde : rassurez-vous ; je n'ai pas vu une seule de vos actions qui n'eût la vertu pour guide. Mais pour s'y maintenir pure & irréprochable, dans ce monde corrompu, il faut de la constance. Pour éviter le vice, il est nécessaire d'en connoître les couleurs & la nature ; & dans ce siècle, sous combien de formes ne fait-il pas se présenter ? Ma tâche sera de vous les indiquer, de vous montrer les pièges dans lesquels de jeunes imprudentes ne tombent que trop souvent ; de diriger vos yeux sur les objets que vous pourrez contempler avec sûreté, & de vous engager à les fermer sur tous ceux qui pourroient les fasciner par un charme funeste ; de vous conduire ainsi vers ce bonheur éternel qui doit, après la vie, être la récompense de la vertu, & de partager moi-même avec vous cette félicité inexprimable, dans des lieux où nul rival ne pourra en interrompre le cours.

Je suis Rose-croix par principes. Je

dois vous confier que c'est une secte de Philosophes , qui , par une vie vertueuse , & un renoncement parfait à leurs passions , ont mérité d'avoir un commerce céleste avec les esprits aériens. Je m'élève dans une sphère plus vaste que celle des autres humains ; mon art m'a déjà informé de tout ce qui vous est arrivé depuis votre naissance. Je ne vous dirai point quel doit être votre sort à venir , ma vue est bornée de ce côté ; mais je puis vous apprendre quelles sont les suites de tel ou tel parti que vous prendrez. Je découvrirai en un moment comment vous recevrez mes conseils ; & si vous vous écarterez des règles que je vous prescrirai , ce sera pour moi un avertissement de n'en plus donner en vain. Alors il ne me restera qu'à déplorer votre malheur d'avoir été trop tôt jetée dans un monde pervers.

Je vous vois tous les jours. Je ne suis pas absent de vous un seul moment en idée , & je vous vois à chaque instant avec les yeux de l'esprit. Si je me cache aux vôtres , ce n'est que pour vous rendre service. Ne

cherchez donc point à savoir qui je suis ; mais laissez-vous convaincre que je suis le plus sincère & le plus désintéressé de vos amis. Je suis un ami de votre ame , ma Julie ; & je me flatte que la mienne a beaucoup d'affinité avec la vôtre.

Je vous ai dit que vous étiez entourée de dangers. Le plus grand peut-être vient du côté que vous soupçonnez le moins. Je ne vous prémunis pas contre un Lord Bidulphe : vous êtes en sûreté de ce côté. Je suis moralement sûr qu'un homme de cette espèce ne peut vous intéresser ; & cependant c'est sur lui que semblent tomber toutes vos craintes. Interrogez - vous vous-même ; n'est - ce pas parce qu'il a le caractère d'un homme à intrigues ; Ah ! Julie , il peut y avoir des caractères plus dangereux pour vous ; & vous en connoissez un. Interrogez votre cœur ; c'est sur sa voix que vous devez vous juger. Demandez - lui lequel mérite le plus votre haine , de l'homme qui vous attaque à force ouverte , & s'annonce à vous , dans ses menaces , pour un brigand , ou celui qui , sous l'apparence

du besoin modeste , implore votre charité. Le doute ici ne sauroit avoir lieu ; & l'application sera bientôt faite. Ah ! Julie , encore une fois , prenez garde en qui vous placez votre confiance. Je ne m'expliquerai pas mieux aujourd'hui , & je finirai par quelques mots nécessaires. N'examinez point si ce que j'ai dit de ma science occulte est vérité ou fiction ; mais laissez-vous conduire par mes avis , & du moment que vous découvrirez que je vous excite à quelque démarche suspecte , abandonnez-moi au mépris dont je serai digne. Mais tant que la vertu inspirera ma plume , prêtez-moi quelque attention.

Elle reçoit une seconde lettre du Sylphe , dans laquelle il l'a gronde de s'être laissée entraîner au jeu , & d'avoir risqué de perdre beaucoup d'argent. Elle prend la résolution de ne plus se prêter qu'aux simples jeux de société ; elle se promet aussi de suivre exactement tous les avis que son cher Sylphe lui donnera ; car elle goûte infiniment la correspondance qui s'établit entre elle & lui ; mais elle n'y trouve encore que

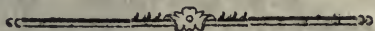
le plaisir de la docilité & de la reconnaissance. La communication n'est point entière, puisqu'elle ne fait comment lui faire parvenir les aveux dont elle voudroit payer les bienfaits de son esprit. Dans cet embarras , que chaque idée augmente , elle adresse le billet qui suit à l'Auteur de la Feuille de Saint-James , en le priant de l'insérer dans son Journal , & ses vœux sont exaucés.



Au Sylphe.

Celle que le Sylphe daigné favoriser de ses précieux avis , desireroit trouver moyen de lui exprimer sa reconnaissance plus spécialement qu'elle ne peut le faire par cette voie. Si elle a toujours des droits à sa protection , elle le prie de l'informer comment elle pourroit lui faire parvenir une lettre particulière.



*Réponse du Sylphe.*

Un cœur bienfaisant trouvera toujours en lui-même sa propre récompense ; mais ses vœux seront aussi couronnés par le succès , comme vous m'en avez si agréablement convaincu par la scène dont je fus témoin la soirée dernière. J'ai vu avec joie que mes conseils n'avoient point été infructueux. J'aurois été bien cruellement trompé , & j'aurois cru n'avoir qu'une connoissance bien imparfaite du cœur humain , si je vous avois trouvé rebelle à mes avis ; mais je vous ait déjà dit que je connoissois bien votre mérite : la manière dont vous avez renoncé à votre jeu favori (1) , & même à tout autre jeu , justifie tous mes sentimens à votre égard. Je me suis formé de vous la plus haute idée ; & vous seule pouvez détruire l'autel que je vous ai élevé. Toute la faveur que je réclame

(1) Le dez.

de vous , & que j'ose espérer , c'est l'accomplissement exact de mes leçons , tant qu'elles seront dictées par la vertu , & vous pouvez seule en juger , puisqu'elles ne sont adressées qu'à vous. J'imagine bien qu'il peut s'élever quelquefois dans votre esprit des doutes sur cette invisible correspondance. Je leverai ces doutes autant qu'il est nécessaire : mais combien il est indispensable que je reste pour jamais caché à vos regards ; votre propre raison vous le fera voir assez clairement ; sans que ma plume ait besoin de l'exposer à vos yeux. Si je vous admirai ci-devant , combien cette admiration s'est accrue par l'aimable déference que vous avez montrée pour mes préceptes. Courage donc , ma charmante pupille , suivez le chemin de la vertu ; & soyez assurée que , malgré la rudesse du sentier , & la longueur fatigante de la route , vous arriverez au terme , & verrez enfin la vertu sous la forme qui lui est propre ; j'ai pensé dire aussi aimable que vous-même.

Cette dernière expression vous semblera peut-être trop passionnée , & tenir de l'homme plutôt que du philo-

sophe Rose-croix : mais ne soyez point alarmée ; c'est par la pratique la plus scrupuleuse de la vertu , que nous pouvons atteindre à cette supériorité qui nous élève au-dessus du reste du genre humain , & ce n'est que par ce moyen que nous pouvons la conserver. Cependant nous ne pouvons nous dépouiller de nos passions ; je crois même que n'ayant été dépravées par aucun vice étranger, elles sont plus vives en nous que dans le reste des mortels. Sous le caractère d'un homme , je ne puis vous être utile ; sous celui de Sylphe , je puis vous rendre d'importans services : ne me regardez donc que comme un être surnaturel ; & si mes sentimens coulent quelquefois de ma plume avec la tendresse de l'homme , ne prenez mes paroles que pour celles d'un Sylphe ; elles ne tendront jamais à corrompre votre cœur. Le sauver de la corruption est le seul but des lettres que je vous ai écrites , & de toutes celles que je vous écrirai dans la suite.

J'ai vu & j'ai admiré le motif louable qui vous a portée à céder une par-

tie de votre douaire (1). Plût au ciel que votre générosité eût été suivie des effets satisfaisans dont vous vous étiez flattée ! hélas ! la somme que cette vente a produite est déjà dissipée comme les autres. Gardez-vous de vous laisser engager à de nouveaux sacrifices. Bientôt je n'en doute pas, on aura recours à vous pour le reste, ou du moins pour une autre portion. Recevez cet avis de votre ami sincère & désintéressé : il viendra un temps, & d'après les malheureux penchans de Sir William, je crains bien que ce temps ne soit pas éloigné, où vous & lui n'aurez plus d'autre ressource que le produit de votre douaire. N'allez pas, par une générosité déplacée, vous priver de tous les moyens de soutenir votre mari, lorsque tout autre moyen lui aura manqué. Que cette réflexion soit pour vous un prétexte pour résister à ses importunités.

Lorsque vous serez disposée à me faire le dépositaire de vos secretes pensées,

(1) Elle avoit fait ce sacrifice à son mari.

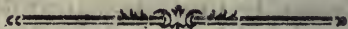
vous pouvez adresser ainsi vos lettres *AB*, au café d'Anderton. Je compte sur votre prudence pour ne pas chercher à me découvrir. Puissiez - vous être aussi heureuse que vous le méritez, & que je le desire !

Votre fidèle *Sylphe*.

La réponse de Lady, & quelques nouvelles lettres du Sylphe, amenèrent un commerce plus intime, mais purement épistolaire, & toujours fondé sur la vertu. Lady Stanley y trouvoit la consolation de répandre ses peines secrètes, & elle en avoit beaucoup, car son mari se ruinoit, la dépouilloit successivement de tout par des violences inouïes, & étoit menacé du sort que mérite tout homme qui se permet tout, & ne rougit plus. Mais elle ne confioit point les sentimens qu'elle nourrissoit pour le Baron, dont les vertus se manifestoient tous les jours d'une manière plus sensible. De son côté, le Sylphe ne lui parloit point de ce penchant contre lequel il avoit d'abord essayé de la prémunir. Il avoit ses raisons pour se taire à cet égard. Il étoit le Sylphe lui-

même. Il jouissoit du silence d'une femme qui confie avec plaisir ses pensées , & reçoit des conseils auxquels elle se soumet , mais qui craint d'en recevoir auxquels elle ne voudroit pas se soumettre.

Les événemens qui se succédèrent , amenèrent enfin le fatal moment où Bidulphe put se croire autorisé à faire usage de l'odieux écrit qu'il avoit arraché à Stanley. Cette circonstance est décrite dans une lettre qui fait passer dans l'ame du Lecteur toute l'horreur qu'éprouva Lady elle-même en l'écrivant.



Ladi Stanley à Miss Grenville.

O ma Louise ! que va devenir votre malheureuse sœur ? Non , le monde entier ne contient pas un pareil scélérat chargé d'autant de crimes. Mais je ne veux pas vous tenir plus long - temps en suspens. Dans l'après - midi du jour où je vous écrivis ma dernière lettre , je me déterminai à sortir & à aller voir

une amie malade, pendant une heure ou deux. Je commandai la voiture : au moment que j'étois prête d'y monter, un homme de fort mauvaise mine m'arrêta le bras, en me disant : « Madame, » vous ne pouvez monter dans cette » voiture ».

« Que prétendez-vous, lui dis-je, » d'une voix effrayée, le prenant pour » un fou ».

« Rien, me répondit-il, qu'une sentence obtenue contre Sir William ».

« Une sentence ! O ciel ! quelle sentence ! ... J'étois foible, & je me sentis prête à m'évanouir ».

Myladi, dit un de nos domestiques, ce sont des Huissiers ; mon Maître est arrêté pour dettes, & ces hommes vont tout saisir dans la maison. Mais ne soyez point effrayée ; vous êtes en sûreté, ils ne peuvent toucher à votre personne.

Je rentrai chez moi avec précipitation. Je trouvai tous les domestiques en alarme. J'aperçus Preston qui couloit le long de l'escalier, tenant un paquet dans ses bras. « Preston, lui dis je, » que faites-vous ? = Oh, Myladi, les » Huissiers. = Les Huissiers ! ils ne vous

» feront aucun tort ; j'ai besoin de vous
» ici. = Je ne puis vous servir, Myladi,
» que je n'aie mis ces nippes en sûreté.
» Il faut que je les jette toutes par la
» fenêtre , ou les Huissiers vont les
» saisir ».

Je ne pus retenir un seul domestique , excepté ma fidelle Betty , qui s'attachoit en moi en pleurant. J'étois trop agitée pour repandre une seule larme , ou pour paroître sensible à mon infortune.

Deux de ces affreux Huissiers vinrent dans l'appartement. Je leur demandai ce qu'ils vouloient. « Veiller, me dirent-ils , à ce que rien ne soit enlevé de cette Maison. = Savez-vous, » dis-je , où est Sir William Stanley ? — Oh , répondit un d'eux, sa personne est fauve ; nous ne pouvons y toucher ; c'est un privilège dont il jouit , comme un membre du Parlement ; nous pouvons seulement prendre soin de ses meubles.

« Et le même privilège ne m'est-il » pas accordé ? Si j'en jouis , pourquoi » avez-vous osé me retenir » ?

Vous retenir ! mais j'espère que Myladi ne peut pas dire que nous ayons

entrepris de la retenir. Vous pouvez aller où il vous plaira , pourvu que vous n'emportiez rien avec vous.

Myladi alloit sortir , dit en sanglotant Betty , & vous n'avez pas voulu souffrir qu'elle sortît.

Dans cette voiture ! Mistriss ; non sans doute , mais ne vous avisez pas de dire que nous ayons voulu retenir votre Lady. Elle peut fortir tant qu'il lui plaira.

Un de vous voudra-t-il me faire approcher une chaise , ou un carrosse de place ? je n'ai plus à faire ici.

Ces derniers mots firent résoudre ma douleur en flots de larmes : je me précipitai dans un fauteuil en pleurant : au même instant , ce détestable Bidulphe entra dans l'appartement. Je frissonnai à sa vue. = Qui vous a permis d'entrer ici , Milord , lui dis-je d'un ton hautain ? Venez-vous ajouter vos insultes aux infortunes dont vous êtes en grande partie l'artisan ?

= Je prends le Ciel , dit-il , à témoin de mon étonnement. Je suis confondu de trouver une saisie dans votre maison. Je n'ai point eu la moindre

idée qu'un tel événement dût arriver. En vérité , je savois seulement que Sir William étoit gêné pour de l'argent.

= Maudits , repris-je en l'interrompant , maudits à jamais ceux dont les pernicioeux conseils & les exemples funestes l'ont conduit à ces tristes extrémités ! Je vous regarde, Milord , comme une des principales causes de la ruine de notre maison.

= Ah ! plutôt, Ladi Stanley , nommez - moi l'appui de votre maison chancelante. Voyez en moi un homme qui voudroit mourir pour vous rendre service.

= Plût au ciel que ce desir fût accompli depuis long-temps, long-temps avant que je vous eusse vu.

= Vous formez un vœu bien cruel. Je suis venu , Madame , avec l'intention de vous être utile : ne donnez donc pas à mes paroles des interprétations aussi sinistres. J'ai désiré consulter avec vous sur les moyens les plus efficaces de tirer Sir William d'embarras. Vous ne connoissez pas tout le pouvoir que vous avez.

= Du

= Du pouvoir ! hélas ! quel est donc ce pouvoir ?

= Il n'a point de bornes , reprit-il en fixant ses odieux regards sur mon visage , que je détournai en lui lançant un coup-d'œil du plus profond mépris. O ! Ladi Stanley ! cessez , cessez , je vous en conjure , de me traiter avec cette rigueur. Voulez-vous me permettre de vous parler un instant en particulier ?

= Non en vérité.

= Pour Dieu ne me refusez pas. Votre Femme-de-chambre pourra demeurer dans l'appartement voisin , d'où elle sortira au premier signal que vous lui ferez. Souffrez que je vous supplie de m'accorder quelque confiance. J'ai à vous rapporter , relativement à Sir William , des choses que vous ne voudriez pas qu'un Domestique eût entendues. Très-chère Ladi , ne soyez pas inexorable.

= Vous pouvez rester dans cet appartement , Betfi , dis-je sans daigner répondre à son importunité. Milord , vous ne pouvez rien me dire que je ne sache. Je sais que William est tota-

Mai 1784.

G

lement ruiné , & tous les Domestiques de la maison le savent comme moi.

= Croyez-moi , dit-il , cette faisie n'est que la moindre partie du mal ; c'est un événement presque journalier parmi les gens du grand monde : mais il y a une affaire d'une autre nature , dont la tache ne peut jamais s'effacer. Sir William , pressé par le besoin , s'est plongé dans le plus grand embarras ; & pour en sortir , il a fait usage de moyens illégitimes. En un mot , il a fait un faux acte.

= Cela est impossible ! m'écriai-je douloureusement.

= Cela n'est que trop vrai. Sir George Brudenel tient entre ses mains le titre fabriqué ; & Stanley ne peut échapper à une mort ignominieuse , qu'en recueillant une somme considérable , qu'il n'est nullement en son pouvoir de trouver. En vérité , pour moi , il ne m'est guère possible de le sauver.

= Et ne ferez-vous point un pas pour le secourir , lui demandai-je avec précipitation ?

= Quoi ! vous voudriez le sauver,

me dit-il en essayant de prendre ma main?

== Pouvez-vous me faire une semblable question ! pour sauver sa vie ; que ne ferois-je pas ?

== Vous avez les moyens en votre puissance.

== Oh ! nommez - les promptement & soulagez mon cœur de ce poids de douleur. Il est plus grand , beaucoup plus grand que je ne puis le supporter.

== O céleste créature , s'écria le misérable , daignez seulement me montrer quelque tendresse , seulement écouter , autant qu'il sera en votre pouvoir , le plus fidele & le plus amoureux des hommes ; vous m'enchaîneriez pour jamais à vos intérêts , si je pouvois seulement me flatter d'avoir quelque part dans votre affection , si vous daigniez m'en donner les plus légères marques. O ciel ! quel seroit mon bonheur ? parlez , mon adorable Julie , puis-je encore espérer de vous toucher ?

== Malheureux , m'écriai-je , éloignez-vous de moi. Comment pouvez-vous avoir l'insolence de m'outrager encore par le récit de votre odieuse passion ?

Je crois que tout ce que vous avez avancé est un vil mensonge contre Sir William. Vous avez pris occasion d'insulter sa femme dans un instant où vous le savez trop embarrassé pour en prendre vengeance : autrement votre lâche cœur eût tremblé de crainte, du juste ressentiment que vous devez en attendre.

= Jene suis point un lâche, Madame, mais un homme qui craint d'offenser la seule femme que son cœur adore, & la seule dont le mépris pourroit le blesser. Je ne redoute rien du courroux de Sir William, je n'agis que par son aveu.

= Par son aveu !

= Oui, ma chère Dame, par son aveu. Tenez, je fais que vous êtes une femme sensée, je présume que vous connoissez l'écriture de votre mari : je ne suis point *faussaire*, moi, Madame, soyez-en sûre : jettez un coup-d'œil sur ce papier, & vous verrez si j'ai à appréhender le courroux d'un mari offensé, quand j'ai son mandat formel pour prendre possession de l'aimable femme qu'il abandonne.

= Alors il me présente un papier...
O Louise, puis-je, sans mourir de dou-

leur , vous dire ce qu'il contenoit..... la colère , le chagrin , l'étonnement me rendirent muette. = Que dites-vous à cela , Ladi Stanley ? Pourriez-vous ne pas vous piquer d'une fidélité à toute épreuve pour un mari aussi généreux , & qui prend de vous un soin si particulier ? Vous voyez à quel prix il estime sa vie ?

= Taisez-vous , monstre , taisez-vous : vous vous êtes indignement prévalu de la détresse du malheureux que vous avez perdu.

= La faute en est à vous seule , Madame. La cruauté avec laquelle vous m'avez traité , m'a contraint de suivre la seule voie qui me restoit encore pour vous obtenir. Vous avez le choix de sauver , ou de condamner votre mari.

= Je ne m'avilirai point pour le sauver ; mais il nous reste d'autres ressources , & nous pouvons encore triompher de toi , de toi , cruel , de toi le plus affreux des hommes.

= Peut être fondez-vous vos espérances sur le vieux Stanley ? mais n'en attendez rien , puisque c'est lui-même qui poursuit son neveu , & qui a ob-

tenu contre lui cette sentence. Vous ruineriez le reste de votre famille avant d'en pouvoir obtenir cette somme, puisqu'ils sont accablés de dettes. Pourquoi donc voulez-vous m'ôter le pouvoir de le délivrer moi-même. Daignez m'accorder quelque empire sur votre esprit. Je vous conjure à genoux de m'entendre. Je jure par le Dieu puissant qui m'a créé, que je vous épouserai aussitôt qu'il sera possible d'obtenir un divorce. J'ai fait le même serment à Sir William.

= Figurez-vous, ma Louise, quelle étoit ma situation ! je fus contrainte d'étouffer ma colère, dans la crainte de porter ce misérable à quelque acte de violence, car je n'avois que trop de raisons de croire que j'étois en son pouvoir : j'eus cependant assez de sang-froid, & j'en bénis le Ciel, pour faire d'un coup d'œil une prompte revue sur les dangers de ma position. Dans la maison, huit ou dix hommes, d'un extérieur effrayant, qui, par la nature de leur profession, devoient être endurcis contre le sentiment du malheur des autres, & peut-être prêts à unir leurs mains

à celles de l'oppression , pour outrager les infortunés. Mes domestiques , dont il n'y avoit pas un seul à qui je pusse me fier , étoient employés , la plupart , à mettre à couvert ce qu'ils appelloient leur propre bien ; & tous , sans égard pour moi , pouvoient se joindre à mon ennemi pour hâter ma perte. Pour l'imputation de faux , le simple soupçon qu'elle pouvoit être fondée me mettoit au supplice ; cependant je n'imaginois point qu'elle fût vraie , & je la regardois plutôt comme un trait de l'imagination de ce vil Bidulphe , une preuve de ce qu'il étoit capable d'inventer pour m'effrayer ; mais ce fatal papier signé par Sir William..... Cela étoit trop évident pour être contesté. Ce choc intérieur de mes pensées absorboit toutes mes facultés , & m'ôtoit celle de parler. Bidulphe étoit resté à mes genoux. « Par le Ciel , s'écria-t-il , ne me traitez pas avec un tel dédain , ne me réduisez pas au désespoir. Ardente comme est ma passion , je crains de perdre de vue le respect que j'ai pour vous.

= C'est ce que vous avez déjà fait en osant me parler d'une passion qui

m'est si désagréable. Prouvez-moi votre respect , Mylord , en quittant cette indécente posture , & laissant la plus infortunée des femmes à sa destinée.

= Prenez-garde , prenez-garde , Madame , de me désespérer. Il y a long-tems , trop long-tems que je vous adore : ma persévérance , malgré vos dédains , demande quelque récompense ; & à moins que vous ne m'assuriez qu'un jour vous cesserez d'être aussi intraitable , je ne laisserai pas aisément passer l'occasion qui se présente à moi.

= Oh , par pitié , m'écriai-je toute tremblante , que prétendez-vous faire ? Quoi , vous osez..... Je vous le répète , Lord Bidulphe , laissez-moi.... Je fondois en larmes ; & me jettant une seconde fois sur ma chaise , je donnai un libre cours à mon chagrin. Il parut ému ; il se mit encore à mes genoux implorant son pardon. « Pardonnez-moi , oh ! pardonnez-moi , la plus vertueuse , & la plus accomplie des femmes : désormais je ne vous offenserai plus , si ce n'est pas un effort plus qu'humain d'étouffer l'extrême violence de mon amour : vous ne savez pas jusqu'où s'étend votre

empire sur mon ame ; en vérité , vous ne le savez pas.

= Laissez-moi dès ce moment même , lui dis-je ; à ce prix , je tâcherai de vous pardonner , & d'oublier ce qui s'est passé... Je ne parlois que par sanglots ; mon cœur étoit trop plein pour pouvoir articuler d'une manière intelligible.

= Ne me pressez point de vous quitter , aimable Lady. Ah ! ne cherchez point à chasser de votre présence l'homme qui vous chérit , qui vous aime jusqu'à la folie. Songez combien vous avez un mari indigne de vous ; songez dans quel abyme de malheur il vous a plongée ; voyez en moi un libérateur qui veut vous sauver de toutes vos peines , qui veut vous donner un rang , un titre , des honneurs ; un homme que vous pouvez pour toujours convertir à la vertu. Oh , que ne vous a-je rencontrée avant ce fatal engagement ! j'eusse été le plus fortuné des hommes ! nulle autre passion n'eut pû séparer un instant mon cœur de ma jeune & belle épouse ; dans ses bras , j'eusse appris à mépriser tous les plaisirs du vice.

= Cette éloquente harangue ne pro-

duisit pas un grand effet sur moi. Je crus pourtant à propos d'en paroître touchée. Hélas ! Milord , il est maintenant trop tard pour se livrer à ces idées : je suis condamnée à être malheureuse ; & mon malheur est plus grand encore , si je suis la cause du malheur de quelqu'un. Cependant si vous sentez pour moi la tendresse que vous m'exprimez , vous devez prendre part à ma profonde affliction. Demandez - vous à vous-mêmes , si un cœur aussi déchiré que le mien , peut dans ce moment recevoir une autre impression que celle du chagrin qui le dévore. Ayez pitié d'une femme que vous faites profession d'aimer , & laissez-moi pour le présent. J'ai dit que j'oublierois , que je pardonnerois tout ; votre condescendance fera plus , elle excitera certainement ma reconnoissance.

Trop chère Julie , s'écria-t-il , en faissant ma main , & la pressant contre son sein avec transport , femme adorable , la meilleure des femmes , est-il rien que je puisse vous refuser ! rien , oh , rien ; mon ame est à vous toute entière ; mais pourquoi , si votre cœur cède enfin à ma tendresse , pourquoi ne puis-je pas

recevoir dès - à présent le prix de ma victoire.

= Ah , Milord , m'écriai - je , quel langage ? est - il digne de tous deux ? Méritez des droits à ma considération , avant de demander des récompenses.

= Je ne demande plus rien , dit - il , mais je me flattois du moins de trouver un aveu plus tendre dans vos regards. (Détestable monstre) Mais dites - moi , ma chère ame , si je m'arrache d'auprès de vous dans ce moment , quand serai - je assez heureux pour vous revoir ?

= Demain , lui dis - je : mes esprits seront plus calmes demain : vous me retrouverez ici ; mais ne différez pas plus long - tems à me quitter. Laissez - moi , j'en ai plus dit que je n'aurois dû.

= J'obéis , ma chère Julie , j'obéis... Il sortit enfin de l'appartement.

= On se doute qu'elle ne le verra plus , qu'elle mettra entre elle & lui une barrière insurmontable , en le fuyant , en s'éloignant , en se cachant dans une profonde nuit. L'ordre de son départ est donné à l'instant , une amie la reçoit dans son sein , & va la dérober à tous

les yeux. : en quittant sa maison, elle verse encore des larmes. Elle a tant de sujets d'en répandre ! elle écrit les lignes qui suivent, & les laisse sur une table.

» Répudiée, abandonnée par celui
» qui devoit même être mon soutien,
» & sur la protection duquel j'avois
» droit de compter, je suis obligée,
» malgré ma foiblesse, d'être moi-même
» la gardienne de mon honneur. J'ai
» quitté votre maison ; heureuse si elle
» n'eût jamais été la mienne ! si jamais
» je n'y fusse entrée ! je cherche chez des
» étrangers un asyle que je ne trouve
» plus auprès de mon époux. Je n'ai
» que trop souffert de ma fatale union
» avec vous ; & je ne me sens pas dis-
» posée à me dévouer à une honte inef-
» façable, quoique vous-même ayez
» signé ma condamnation, pour vous
» délivrer d'un embarras assez ordinaire.
» Ressouvenez-vous, Sir William, que
» c'est la première désobéissance à votre
» volonté que je me sois permise. Puis-
» siez-vous voir votre erreur, vous cor-
» riger & être heureux. C'est le vœu de
» votre malheureuse, mais toujours fidèle ;

Julie Stanley.

= Ce billet décida de la destinée du monstrueux objet à qui il étoit adressé. Le reproche de la vertu produit souvent plus d'effet sur le vice, que les menaces de la Loi & l'aspect même des châtimens. Stanley, qui avoit pu survivre à son honneur, & désirer de vivre par les ressources de l'infamie, ne put supporter le fardeau de la vie quand il se vit accablé du mépris d'un objet estimable. Il se donna la mort qu'il méritoit; & les êtres vicieux apprirent par cet acte de désespoir, que les remords même d'un criminel endurci ne peuvent plus rien, ni pour la gloire, ni pour son bonheur, & n'ont souvent d'autre pouvoir que de le conduire à son dernier crime.

= Ladi Stanley vécut pendant longtemps dans la douleur dont elle a prouvé qu'elle étoit capable. Le Sylphe avoit cessé d'écrire, & le Baron avoit obtenu de faire agréer les soins de l'amitié. Ce sentiment la trompoit, mais il lui falloit cette erreur pour supporter la vie. Le caractère de ses malheurs & la dignité de son ame sembloient lui interdire l'amour : les plaisirs de l'amitié

ne sont défendus à personne ni dans aucune circonstance. D'ailleurs, elle tenoit à son Sylphe, qui pendant long-tems avoit balancé le Baron dans son cœur, & qu'elle n'avoit pas oublié, quoiqu'il n'écrivît plus. Elle lui avoit fait un présent, & ce souvenir l'attachoit encore à lui. Le Baron, par sa présence, remportoit sans doute tous les jours quelque avantage sur le rival absent & toujours invisible ; mais sa victoire n'étoit pas tout-à-fait avouée, & les progrès en étoient lents. Un moment fixa toutes les idées de Lady. On aime à voir le Baron & le Sylphe réunis dans le même objet, tomber à ses genoux, l'adorer, le lui dire, & recevoir enfin le prix le plus juste de l'amour le plus tendre.



QUATRIÈME CLASSE.

LES PETITES-MAISONS

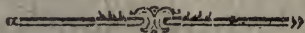
DU PARNASSE.

OUVRAGE COMICO-LITTÉRAIRE.

Par le Cousin Jacques, à Bouillon,

1783.

CE n'est point ici un Roman , mais c'est une fiction des plus caractérisées. Si l'imagination est notre domaine , à coup sûr nous avons quelque droit sur cet Ouvrage.



Apollon ennuyé dans les cieux, voyage sur la terre, & trouve par-tout l'établissement des Hôpitaux digne de la protection des Princes & de l'estime des Sages. Il approuve particulièrement les

asyles destinés à recevoir les foux; mais tous les foux n'y sont pas renfermés, parce qu'il y a des folies qui ne frappent pas autant, & qu'on ne croit pas aussi à craindre pour le repos public, que celles qui se manifestent communément par des fureurs. Le Dieu des Vers, des Arts, de l'Eloquence, fait bien qu'il y a des talens dangereux, & de grands génies très bons à renfermer. Il fait part de ses réflexions à ses confidens; & le conseil décide qu'on ne sauroit trop tôt construire des Petites-Maisons pour y loger grand nombre d'habitans du Parnasse. L'ordre est donné. Les courtisans sont pleins d'ardeur lorsqu'il y a du bien à faire, & des gens à faire enfermer. L'hôpital est élevé & fini en peu de jours. Trois Commissaires sont nommés pour aller faire la recherche des foux qui éclairent le monde de leurs lumières trop vives ou mal dirigées; & ils en ont bientôt trouvé un si grand nombre, que l'Hospice tarde peu à être rempli.

Il peut être intéressant de s'y promener. Dans aucun lieu du monde, on ne sauroit trouver autant de gens de

connoissance , & des gens aussi surpris d'y être rencontrés. Mais pour éviter la cohue , suivons plutôt la marche des Commissaires ; & voyons , pour ainsi dire , défiler le troupeau sous les yeux du berger.

Le premier Citoyen qui s'offrit à leurs yeux
Fut un Philosophe fameux ,
Dont la figure hétéroclite ,
Et l'extravagante conduite ,
Chez les Anciens passoit pour du mérite.

Le gaillard Philosophe savoit très-bien que ces Messieurs étoient députés pour rechercher les foux ; mais il se croyoit à l'abri de leur examen. Pauvre Diogène ! la vanité t'avoit tourné la tête. Tu ne te doutois pas qu'on en voulût à ton merveilleux personnage. Tu regardois sur-tout comme un sujet de triomphe ce trait fameux que les Historiens t'attribuent , où ils te peignent cherchant un homme en plein midi , une lanterne à la main. Mais ce n'est-là que l'action ou le trait d'un homme d'esprit , qu'une faillie originale , qu'un bon mot pur & simple ; & ton tonneau , tes sarcasmes

insolens , tes indécences scandaleuses? ...
mon ami aux Petites-Maisons.

Non loin de-là paroissoit Démocrite ,
le voisin & l'antipode d'Héraclite. Quand
il vit condamner son antagoniste, il faut
de joie : quel bonheur , dit-il en lui-
même ! me voilà sûr d'être à l'abri des
poursuites des Juges. *Erreur n'est pas*
compte. Aux Petites-Maisons, M. le sieur ;
& le doux compliment qui suit assaisonn-
noit l'arrêt.

Mauvais plaisant , quitte ce ton railleur.

Il te sied bien , de critiquer les autres !

Tes yeux sont-ils plus perçans que les nôtres !

Le monde voit en toi plus de défauts cent
fois

Que chez lui tu n'en apperçois.

Regardant en pitié l'humanité coupable ,

Avec dédain du haut de ta grandeur ,

Tu considères ton semblable ;

Et ce rire insultant , dont tu te fais honneur ,

Qui n'a pour cause véritable

Qu'une fade causticité ,

Prouve ton arrogance & ta fatuité.

Combien de Philosophes anciens su-
birent le même sort ! Platon fut traité

de visionnaire avec son système républicain ; Socrate fut regardé comme un hypocrite avec son cher Alcibiade ; Epictète fut seul excepté. Et les Sept Sages ? Eh bien , les Sept Sages occupèrent sept loges aux Petites-Maisons. Messieurs les Juges étoient des hommes éclairés qui ne prenoient pas la vertu apparente pour la vertu réelle, l'orgueil, l'affectation, l'adresse de l'esprit, la saillie, pour le mérite. M. Pythagore fut mis dans un cul de basse-fosse, où il eut tout le loisir de revoir sa Métempsychose.

Au coin d'un bois, un poignard à la main ;
Se promenoit cet illustre Romain ,
Connu par sa fierté stoïque ,
Qui par goût pour la République,
Se perça le ventre , dit-on ;
Autrement dit Monsieur Caton.
Il conservoit sur son visage
L'air rebarbatif & sauvage ,
Et la farouche dureté ,
Qui chez la belle antiquité
Lui valut le titre de sage.

Le Compliment que lui firent ces

Messieurs n'étoit pas propre à chatouiller ses oreilles : « Quand ton excessive » sévérité ne caractériseroit pas un fou » barbare , ta mort , dont les détails » font horreur , justifieroit trop notre » arrêt. Tu ne fus qu'un orgueilleux , » qu'un envieux , qu'un être féroce ; » aux Petites-Maisons , mon ami , aux » Petites-Maisons.

Où fuyez-vous ? ô mortel vertueux !

Ne craignez- point de paroître à nos yeux ;

Des gens de bien vous méritez l'estime.

Rassurez-vous , toute erreur n'est pas crime.

Dans les écrits que traça votre main ,

On reconnoît l'ami du genre humain.

C'est ainsi que nos Juges apostrophoient Jean-Jacques Rousseau , qui , les ayant apperçus de loin , gagnoit au large. La présence des Juges , dit-on , l'intimidoit. Il se sentoit coupable de tant d'inconséquences , qu'il n'auroit osé subir un examen judiciaire. Il se reprochoit les contradictions fréquentes , les systèmes outrés , les principes faux , les propositions spécieuses ; enfin les maximes admirables dans la spéculation , mais

absurdes dans la pratique , qui ternissoient la beauté de ses Ouvrages. Il s'approcha des Commissaires en tremblant , mais ils lui firent un accueil qu'il n'avoit pas espéré. On lui passa tous ses défauts , on ne les regarda pas même comme des extravagances ; il dût ce privilège à son bon cœur , à quelques-uns de ses motifs , & aux charmes de son style. On lui donna une pension, avec un hermitage situé sur un des cotteaux du sacré vallon , en face des Petites-Maisons , à condition qu'il ne s'approcheroit pas trop de ce fameux édifice , dont l'air contagieux auroit pu influer sur son esprit , plus susceptible qu'un autre de recevoir des impressions.

O Ciel ! combien de Philosophes modernes furent passés en revue ! combien furent déclarés foux ? les uns pour avoir imaginé les systèmes les plus absurdes ; les autres pour avoir caché sous les fleurs d'un style agréable & brillant le poison dangereux d'une morale contraire à l'honnêteté ; tous , pour avoir cru follement éclairer leur patrie par des sophismes captieux , dont le résultat est

presque toujours le doute & les ténèbres de l'esprit. Quelques-uns sortirent avec honneur de cet examen terrible.

En poursuivant leur route, les Commissaires rencontrèrent des Historiens célèbres qui ne s'attendoient pas à ce qui alloit leur arriver.

Théopompe, & Tite-Live étoient assis au pied d'un chêne, ils conversoient ensemble sur le caractère de leurs Ouvrages. Pour moi, disoit Tite-Live, je dois savoir bon gré à mon style du service qu'il m'a rendu en éblouissant mes Lecteurs; on me passe toutes les fornettes dont j'ai farci mon histoire, en faveur de l'élégance avec laquelle je m'efforce de raconter: & moi, repliquoit Théopompe, je vous avoue que je dois le succès de mon histoire encore moins à mon style qu'au hasard, ou à la prévention des hommes. Convenons de bonne foi, reprenoit Tite-Live en souriant, que nous sommes tous deux de grands menteurs. C'est précisément leur dirent les trois Juges, qui les entendoient, ce qui sera cause de votre condamnation. Vos impostures ne sont pas excusables: recevez le prix que mérite

votre travail ; allez faire des contes aux habitans des Petits - Maisons. = Mais, Messieurs, vous ne songez donc point à notre style fleuri, à notre diction pure & simple, à nos pensées délicates, à la tournure agréable de nos phrases ? = Nous songeons à tout ; nous rendons justice à vos talens ; aussi vous plaçons-nous dans la première classe des foux. =

Quel est cet autre ? ah ! c'est Monsieur Tacite.
 Quoique chargé du poids de son mérite,
 A perdre haleine il court après l'esprit ;
 Et le clinquant dont il nous éblouit,
 Ote du prix à tout ce qu'il nous dit.
 Peu discoureur, ennemi de l'emphase,
 Loin de chercher la moindre périphrase ;
 Il met par-tout trop de brièveté ;
 Et cet excès devient obscurité.

Ce défaut, très-dominant chez lui, le fit condamner. Vous êtes obscur très-généralement, lui dit-on. Pourquoi prendre plaisir à se faire deviner. C'est-là de la singularité ; & elle est toujours vicieuse, quand d'ailleurs on peut servir de modèle : il faudroit un Sphinx pour bien rendre le sens de certains passages

de vos annales. Nous avons pitié de ceux qui prennent la peine de vous expliquer. Il n'en est aucun qui puisse se flatter de n'avoir fait à chaque page qu'un contre-sens.

Monsieur Plutarque & Monsieur Thucydide

Vinrent s'offrir au Sénat ambulant,

Avec audace ; & d'un air intrépide

Lui demander le prix de leur talent.

On s'écria : que veut ce postulant

Et son ami ? qu'ils ont l'air insolent !

.

. ; .

Votre récit contient des vérités ;

Mais vos portraits ne sont-ils pas flattés ?

De temps en temps ne pourroit-on pas même ;

Sans se piquer d'une rigueur extrême ,

Y découvrir quelques absurdités ?

Vous peignez bien ; vous narrez avec grace ;

Votre pinceau quelquefois se surpasse ;

Mais votre ton , si rempli d'agrément ,

Se soutient-il toujours également ?

Peut-il toujours être pris pour modèle ?

Ah ! croyez-moi , retirez-vous en paix ,

Plus réservés , plus sages désormais ;

Et convenez que vous l'échappez belle.

Pour

Pour ne pas nous arrêter trop longtemps à la même espèce de foux ou d'écrivains célèbres , nous allons passer aux Orateurs, qui valent bien les Historiens pour obtenir une place aux Petites-Maisons. Quelques-uns cependant peuvent mériter quelque indulgence.

Cicéron se présenta avec confiance : quel Orateur auroit osé paroître à ce tribunal, si celui ci avoit craint de s'y présenter? On examina scrupuleusement ses Ouvrages, qui parurent tous autant de chefs-d'œuvre. Cependant il ne fut pas tout-à-fait exempt de reproches. Un peu, & même beaucoup de partialité regne dans tous ses plaidoyers; mais la circonstance l'excusoit. Il avoit paru à quelques judicieux Censeurs un peu verbeux; mais il prouva que s'il l'avoit été moins, ses discours auroient manqué de grace ou de pathétique, & il se justifia si bien à cet égard, qu'il fit donner des éloges même à ses défauts. Les Juges demeurèrent quelque temps immobiles & comme suspendus par l'enthousiasme. Voilà ce que c'est que d'être bon Avocat. Une vanité

Mai 1784.

H

excessive fut le principal défaut que Cicéron eut à justifier. Il le fit, & le fit encore bien. Ses ouvrages étoient souvent entrecoupés de morceaux qui annonçoient de la modestie : si cette humilité n'étoit pas sincère, elle n'en produisoit pas moins l'effet qu'on devoit en attendre. D'ailleurs, quel homme à grands talens n'a pas une haute opinion de lui même ?

Démosthène parut, & put juger ; par l'accueil qu'on lui fit, de l'arrêt qu'on alloit prononcer. Il étoit peut-être un peu rigoureux ; les meilleurs juges ne sont pas exempts de prévention. On lui dit :

Votre style est mâle & nerveux :

De vos raisonnemens on aime la justesse ;

De vos comparaisons la grâce & la noblesse ;

Mais ces termes injurieux ,

Et ces réprimandes grossières

Dont vous chargez vos Adversaires ,

Tous vos lourds sobriquets peuvent-ils à nos
yeux

Etre des fautes pardonnables ?

Allez, homme vindicatif,

Grossir le nombre des coupables ;
Les discours dont l'Auteur est sincère & naïf,
N'en font souvent que plus inexcusables.

Démosthène fut plus offensé que surpris de cette sentence. L'orgueil , qui prévoyoit si bien , l'avoit instruit d'abord de ce qu'il alloit entendre. Son antagoniste Eschine eut le même sort ; & l'on envoya, par la même occasion , aux Petites - Maisons une colonie entière d'Orateurs célèbres , qui satisfaisoient dans leurs discours leur animosité particulière par des termes offensans qui n'avoient aucun rapport à leur objet principal , & par des sarcasmes lancés hors de propos. Combien de Parlemens perdirent leurs plus fameux Avocats ! combien de Prédicateurs furent enregistrés dans le nombre des foux !

Messieurs du Sénat apperçurent ; dans une vaste plaine , une foule innombrable d'Auteurs bons , médiocres , & mauvais , qui prétendoient tous avoir le même droit aux prérogatives dont jouissent les Citoyens du Parnasse. Il y avoit des Poètes , des Versificateurs , des Rimailleurs , des Faiseurs de Contes

& de Romans ; il y avoit aussi des Ecrivains épistolaires , des Moralistes , des Commentateurs , &c, &c.

Un peu surpris d'abord de cette multitude prodigieuse , ils s'arrêtent un instant , comme interdits ; puis ils s'avancent d'un air imposant , comme doivent s'avancer des Magistrats qui disposent à leur gré du sort des humains :

Du célèbre Homère
La Muse subit
L'examen sévère
De nos gens d'esprit.
Tous trois le jugèrent
Sans prévention ;
Tous trois lui trouverent
De l'invention.
Son style , avec grace ,
Coule par instans ,
Et fait qu'on lui passe
Les lieux rebutans
Dont l'accuse Horace.
Notez que chez lui
Souvent on admire
Ce qui chez autrui
Au Lecteur n'inspire

Qu'un mortel ennui.

Il a le mérite

D'être bon Chanteur :

Bref, il en fut quitte

Pour un peu de peur.

Virgile vint après : il s'avançoit d'un air timide , comme s'il eût dû redouter le jugement des Commissaires , & sembloit dire en lui-même : = Pourquoi n'ai-je pas brûlé de mes propres mains cette *Énéide* , où j'ai toujours trouvé tant d'imperfections ? = Rassurez-vous , lui dit-on , personne n'est plus que vous dans le cas d'espérer. Jouissez de votre liberté ; jouissez du plaisir de servir de modèle à tous ceux qui voudront parcourir avec honneur la carrière de l'*Epopée*. Vous avez suivi le Poëte Grec : Homère est votre modèle, mais combien vous le surpassez !

Viens à ton tour , Auteur présomptueux ,

Qui , te berçant d'un espoir chimérique ,

Ne rougis pas de t'égalér aux Dieux.

Mortel heureux ! dont la plume bachique ,

Flattant les grands , déprimant les petits ,

Fit moins de bons que de mauvais écrits !

Un style aisé , d'agréables faillies ,
Moins de raisons que de plaisanteries ,
Beaucoup d'audace & de méchanceté ,
Voilà l'appui de ta célébrité.
Va chez les foux préconiser ta lyre ,
Et contre nous faire quelque satire.

Tout le monde fut interdit de cette condamnation ; quelques-uns en furent outrés. Mettre Horace aux Petites-Maisons ! quelle infamie ! que dira-t-on dans les Colléges d'un arrêt aussi foudroyant ? Horace ! ah ! le pauvre cher Horace qui a fait de si belles Odes ! Horace qui rit avec tant d'esprit ! = Horace , reprenoient les Juges , qui se croit supérieur à tout le genre humain ! Horace qui croit intéresser ses Lecteurs par un tas de minuties extrêmement triviales ! Ah ! quel dommage = !

Milton , soutenu par une de ses filles , s'amusoit à se consoler de son aveuglement , en déclamant les plus beaux endroits de son *Paradis perdu*. Il reçut des Juges quelques complimens sur ses idées sublimes , sur son style noble & brillant ; mais il fut

envoyé aux Petites-Maisons pour s'être perdu trop souvent dans les espaces imaginaires.

Addisson fut jugé encore plus coupable , pour avoir donné libre carrière à son génie méchant & vindicatif. Il croyoit mal-à-propos avoir vengé sa Nation de la supériorité Françoise , en invectivant nos goûts & nos usages, de la manière la plus tranchante & la plus malhonnête. *Aux Petites-Maisons...*

Quoique nés au Parnasse ,

L'Arioste & le Tasse

Marchèrent sur leurs pas :

Les brillantes images

Qui parent leurs ouvrages ,

Ne les sauvèrent pas.

On trouva qu'il n'est pas sensé de laisser prendre trop d'effort à son imagination , & qu'un Auteur qui ne fait pas resserrer son génie impétueux dans de justes bornes , ne mérite pas d'être mis au nombre des sages.

Boileau se promenoit avec Regnier : ils furent tous deux pris au dépourvu. Celui-ci fut envoyé de plein saut aux

Petites-Maisons pour avoir médit sans réserve & sans ménagement. On jugea Boileau avec plus d'attention. L'un vouloit qu'en faveur de sa versification irréprochable on lui laissât la liberté; l'autre prétendoit que son acharnement contre Quinault & tant d'autres fût puni selon la rigueur des loix Appollinaires. Comment, représentoit un troisième, vous enverriez Boileau à l'Hôpital des foux? Ah? rendez plus de justice à son sens. Lisez *le Lutrin*, & voyez s'il est un Poëme épique qui soit mieux soutenu que celui-là; lisez *l'Art Poétique*, & voyez si ce n'est pas un chef-d'œuvre de Littérature. Parcourez tous ses Ouvrages, & voyez s'il n'a pas surpassé de beaucoup tous les modèles; voyez si pour les composer il n'a pas fallu autant de jugement que d'esprit. On céda à ces représentations, & Boileau fut renvoyé absous.

Dubartas parut ensuite, fort incertain de son tort. Le siècle où il vécut excusa son style gauche & vicieux; mais il n'excusa point ses idées gigantesques, confuses & extravagantes: Dubartas fut déclaré fou.

Tous ces Messieurs , comme gens d'esprit , occupèrent la première classe de l'Hôpital. C'étoit bien la moindre chose.

Et toi , plaisant cul-de-jatte ,
Trop indépendant Scarron ,
Dont la main peu délicate
Traça d'un style bouffon ,
Mainte histoire hasardée ,
Et mainte lubrique idée !
Intrépide polisson !
Tes grossières facéties
Passèrent pour du jargon ;
On les traita de folies.

Piron ne fut pas plus épargné que lui. Il eut beau citer la Métromanie : on convint que cette Pièce étoit charmante ; mais elle n'excusa point les obscénités répandues sur le reste de ses Ouvrages : tout ce qu'il put gagner , ce fut d'être traité avec distinction parmi les foux de sa classe.

Assez loin d'eux paroissoit un grand homme,
Jadis l'honneur du Théâtre François ;
Q'avec raison Melpomène renomme ;

Elle lui doit ses plus brillans succès.
Racine , enfin , cet Ecrivain sublime,
Qui de son Roi fut meriter l'estime ,
Par des talens que l'on admirera
Tant que le goût chez nous subsistera. . . .
A ses côtés marchoit d'un air sévère
L'Auteur Chrétien , qui par de nobles traits ,
Peignit d'un Dieu la gloire & les bienfaits ;
Modeste fils du plus modeste père.

Ils furent l'un & l'autre comblés
d'éloges. On trouva qu'il y avoit peu
d'Auteurs aussi purs dans leur diction ,
aussi nobles dans leurs idées , aussi sensés
dans leurs moyens.

Les deux Corneilles , sur-tout l'Au-
teur du *Cid* ; Crébillon , & quelques au-
tres , obtinrent des éloges proportion-
nés à leur mérite & à leur talent ,
mais ils n'en furent pas moins envoyés
aux Petites-Maisons. Gresset fut traité
avec distinction ; Térence avec estime ;
Anacréon , malgré son style gracieux ,
délicat & tendre , ne put obtenir grace.
Echile , Simonide , Aristophane , Eu-
ripide , & plusieurs autres Grecs , re-
gardés par leurs contemporains comme
des Divinités terrestres , furent agrégés

au nombre des hommes à qui la vanité a tourné la tête. L'orgueil est la première folie.

Quelques Jésuites à la tête exaltée se faisoient alternativement des complimens à perte de vue : assis sur le gazon fleuri, ils se regardoient mutuellement avec des yeux d'admiration. Buffier , orgueilleux de ses distiques géographiques , se regardoit comme un Poète distingué : cette vanité fut punie d'une prompte condamnation. Rapin , malgré ses descriptions pompeuses ; Porée , malgré ses antithèses & ses jolies pensées ; la Rue , malgré l'harmonie de ses vers , & les in-folio de Commentaires par lesquels il a obscurci ses originaux en voulant les rendre plus clairs ; Hardouin , si extraordinaire & si dangereux ; Griffet , Berruyer , & plusieurs autres du même Ordre , malgré leurs demi-beautés , furent envoyés aux Petites-Maisons.

Tu n'étois pas avec eux,
Humble & modeste Vanière ;
Dont la Muse printannière
En style digne des Dieux ,

H vj

A célébré la Nature !
Plus d'une riche peinture ,
Chez toi présente à nos yeux
Mille objets délicieux.
Les champêtres héritages
Que tu nous peints traits pour traits ,
Par eux-mêmes n'ont jamais
Tant de graces & d'attraits ,
Que dans tes charmans ouvrages.
Quel Auteur de notre temps
Sur unir plus de talens
Avec plus de modestie ?
Des Chantres de l'Aufonnie
Tu surpasses les travaux ,
Sans retracer leurs défauts :
Ta séduisante harmonie ,
Ta noble vivacité ,
Ta douce légèreté ,
Eut de l'antique Italie ,
Jadis excité l'envie.

Sannazar , Coffin , Desbillon & Vida ,
quoique célèbres par un genre de tra-
vail différent , parurent néanmoins en-
semble sur les rangs. Ils avoient exercé
leur plume sur des sujets amusans ,
autant qu'intéressans & curieux ; tous
les quatre avoient atteint le but qu'ils

se propofoient : il eft permis de s'occuper à des études agréables , quoiqu'elles ne foient pas toujours effentielles ; & ce n'eft jamais un mal de tirer parti du talent qu'on a reçu de la Nature , quand on fait borner ce talent & le régler , pour ainfi dire , par les confeils de la raifon. Le grand défaut de prudence , en fait d'étude , c'eft de ne favoir pas modérer la vivacité de fon génie ; c'eft de laiffer prendre trop d'effor à une imagination fougueufe ; c'eft fur-tout de ne pas diftinguer affez l'efpèce de capacité qu'on a reçue du Ciel : tel qui n'eft propre qu'à la Poéfie héroïque , embrasse mal-à-propos le genre badin ; & tel qui n'a qu'une forte de talent , croit les pofféder tous. Sannazar l'échappa belle : on pensa lui faire fon procès , pour avoir mêlé le facré & le profane avec trop de hardiffe. Ce défaut n'eft excufable que quand on s'en rend coupable avec beaucoup de réferve. Coffin eut l'avantage fur eux tous.

Où va ce Moine à l'œil fombre & hagard ,
Qui par les champs court , ce femble , au
hazard ?

Quel noir chagrin on lit sur son visage ?
Cet air abstrait est de mauvais présage.
S'est-il sauvé d'une maison de foux,
Où songe t'il à quelques mauvais coups ?
Comme il se frappe & comme il se démène !
C'est un forçât, sous l'habit d'un réclus :
Oui, c'en est un ; il a brisé sa chaîne. . .
Courrez, Archers ; que les plus résolus
Suivent les pas de cet Energumène.
Voyez quel air ! quels yeux ! assurément
Cet homme-là n'est autre qu'un brigand.
Allons, Messieurs, vite, qu'on s'en saisisse,
Et qu'on le rende au bras de la Justice.
Or ce Brigand, qu'on dénigroit ainsi,
C'étoit Santeuil, cet Ecrivain comique,
Qui, dans l'accès d'une fureur lyrique,
Alloit, venoit, trépignoit, Dieu merci,
Gesticuloit ainsi qu'un empirique,
Ou comme un Diable échappé des Enfers ;
Et tout cela pour attraper un vers.
Il se trouva tout près des Commissaires ;
Sans seulement les avoir apperçus,
Distractions, comme on fait, ordinaires
A ce plaisant Ecolier de Phœbus.
Il fut bientôt convaincu de folie ;
Tout en rendant justice à son talent,
On envoya ce burlesque Savant
A l'Hôpital exercer son génie.

Plusieurs faiseurs d'Odes furent logés à la dernière classe des foux. On convint que ce genre de Poësie étoit digne par lui-même de l'admiration des connoisseurs & du travail d'un génie sublime; mais on convint aussi qu'il falloit, pour s'en mêler, pouvoir se flatter d'y réussir, & pour y réussir, posséder un talent supérieur, talent qui n'est pas commun.

Viens à ton tour, trop célèbre Rousseau,

Et sois témoins d'un spectacle nouveau.

Dis-nous quelle fut ta surprise,

Lorsque d'un air plein de courroux

On te rélegua chez les foux ?

On dit qu'en cet instant de crise,

Cet Arrêt te sembla l'effet d'une méprise :

Mais il ne nous paroît, à nous,

Qu'un acte juste dont personne

Ne s'afflige ni ne s'étonne.

Pour quelques Odes tout au plus,

Auxquelles l'esprit rend hommage,

Combien d'insipides rebûs

Tiennent place dans ton Ouvrage !

Eh ! comment te laveras-tu

De ton criminel artifice,

Le matin louant la vertu,

Le soir préconifant le vice ?
Oses-tu croire , en vérité ,
Que tu dois ta célébrité
A ce style gauche & rustique ,
A ce langage marotique
Avec raison décrédité ;
Dont la burlesque antiquité
Et la grossière obscurité ,
Sans te rendre plus énergique ,
Prouvent ta singularité !

Rousseau fut consterné de cette sentence. Il s'attendoit à un déluge de félicitations. Dans le premier accès de son dépit ; il accusa la fortune de son malheur : tu te venges , dit-il , aveugle Déesse , tu te venges de mes sarcasmes ! mais ton courroux ne diminuera point le prix des invectives énergiques & brillantes que je t'ai justement adressées dans un temps plus heureux. On admirera mon Ode tant que le goût du beau sera encore en vigueur. Il avoit raison ; mais en revanche admire-t-on ces obscénités , qui font rougir le libertin le plus déterminé ! Admire-t-on ces calomnies atroces qui furent la juste cause de son infortune ?

Phœdre , Faërne , & quelques autres faiseurs de fables se promenoient sous une allée de noyers. Le premier , homme délicat & agreable , fut traité de fou à cause de sa vanité ; le second , plus modeste , mais sans talent , suivit les pas. Elope fut couronné par les Juges , non pas précisément comme inventeur de la Fable , non pas même comme homme d'esprit , mais comme homme de bon sens , dont toutes les actions prouvent une prudence consommée , & une connoissance infinie du cœur humain.

Parois donc enfin sur la scène ,
Joyeux , inimitable Auteur ,
Dont l'Univers devient l'admirateur !
C'est à toi , divin La Fontaine ,
C'est à toi qu'il faut rendre honneur :
Apollon t'a fait Gouverneur
Du département d'Hippocrène.

Charme puissant du loisir des humains ,
Qui sut donner une ame aux objets insensibles ,
Si mille obstacles invincibles
Découragent les Ecrivains
Qui veulent marcher sur ta trace ;
Si plein d'une naïve grace ,
Tu prêtes par ton art charmant ,

Même à l'insecte qui croasse
De l'esprit & de l'enjouement ;
Si plus on s'attache à te lire ,
Plus chez toi l'on trouve d'appas ,
Combien d'Auteurs, dans notre Empire ,
Sont faits pour te céder le pas !

Notre projet n'est point de parcourir exactement la longue galerie que l'Auteur a tracée dans son long Ouvrage. Nous nous dispensons de ce travail avec d'autant moins de peine, que dans ce qui suit, comme dans ce qui précède, nous trouvons des jugemens arbitraires, & des intentions malignes que la gaité générale de l'Ouvrage peut faire excuser peut-être, mais qui dans un extrait n'obtiendroient pas la même indulgence. Nous allons finir par rapporter un *entretien* dont la singularité ne permet guères qu'on le passe sous silence.

Comme Messieurs les Commissaires alloient reprendre le chemin du Pinde, on les invita à venir écouter *incognito* une conversation curieuse. *Orligababus*, amateur, alloit consulter les lumières de *Phantasmata*, philosophe solitaire, dont la vaste & profonde érudition étoit

en renommée dans toute l'étendue du pays. Ils suivirent le modeste connoisseur , qui, se défiant de ses lumières , vouloit profiter de celles des grands Maîtres , des grands Docteurs. Voici l'entretien qu'ils eurent ensemble.

O R L I G A B A B U S.

Monfieur , je fuis enchanté de l'occafion qui me procure une connoiffance comme la vôtre. Vous ne fauriez croire avec quel plaifir je l'ai faifie.

P H A N T A S M A T A *très-gravement.*

Bon jour , Monfieur.

O R L I G A B A B U S.

Je fuis très-perfuadé , Monfieur , que loin de démentir votre réputation , la réalité furpaffe encore ce que l'on en dit.

P H A N T A S M A T A.

Bon jour , Monfieur.

O R L I G A B A B U S.

Vous paffez , Monfieur , pour un très-habile homme dans tous les genres.

P H A N T A S M A T A .

Bon jour, Monsieur.

O R L I G A B A B U S .

Eh bien, Monsieur, bon jour: on dit que vous savez la musique mieux que Piccini?

P H A N T A S M A T A .

Cela est vrai, Monsieur.

O R L I G A B A B U S .

Les Mathématiques mieux que *Bossu*?

P H A N T A S M A T A .

Oui, Monsieur.

O R L I G A B A B U S .

Le latin mieux que Cicéron, le Grec mieux que Démosthène, l'Anglois mieux que Pope, le François mieux que Mennage, l'Allemand.

P H A N T A S M A T A .

Oui, Monsieur; oui, Monsieur; oui, Monsieur; oui, Monsieur; oui, oui, oui, oui, Monsieur.

ORLIGABABUS.

On dit encore que Voltaire n'est qu'un rimailleur auprès de vous ?

PHANTASMATA.

Cela est encore vrai , Monsieur.

ORLIGABABUS.

Monsieur , je suis amateur ; & je cherche avec empressement tout ce qui peut me rapprocher des grands Maîtres.

PHANTASMATA.

Vous faites bien , Monsieur.

ORLIGABABUS.

La musique me plaît sur-tout ; elle offre , ce me semble , des ressources plus diversifiées que celles des autres Arts.

PHANTASMATA.

Et comment cela , Monsieur ?

ORLIGABABUS.

C'est , Monsieur , qu'elle embrasse tant de genres , qu'elle peut occuper plusieurs personnes sous différens points de vue Mais vous me paroissez dis-

trait, rêveur; peut-on vous demander la cause de cette situation gênée?

P H A N T A S M A T A.

Je ... cher ... che....

O R L I G A B A B U S.

Quoi donc! avez-vous perdu quelque chose?

P H A N T A S M A T A.

Non, Monsieur.

O R L I G A B A B U S.

Votre tabatière? votre montre? vos gants?

P H A N T A S M A T A.

Non, Monsieur; non, Monsieur; non Monsieur.

O R L I G A B A B U S.

Parlez: disposez de ma personne; si je puis vous être utile....

P H A N T A S M A T A.

Je cher... che ce que je n'ai pas perdu.

O R L I G A B A B U S.

Ce que vous n'avez pas perdu? com-

ment cela ? expliquez-vous clairement.

P H A N T A S M A T A .

Je cher...che , hélas ! je cherche ce que je ne trouverai jamais.

O R L I G A B A B U S .

Bon ! & quel avantage entrevoyez-vous à cela ?

P H A N T A S M A T A *avec emphase.*

Quel avantage, Monsieur ? juste Ciel ! quel avantage ! sentez-vous bien la force de ce que vous me dites ?

O R L I G A B A B U S .

Mais , sans doute ; à quelle fin chercher ce qu'on est sûr de ne jamais trouver ?

P H A N T A S M A T A .

Sûr ? sûr ?, je n'en suis pas aussi sûr que de mon existence ; mais il est très-probable que le reste de ma vie ne suffira pas pour me faire trouver ce qu'un long espace de temps , ce que des voyages multipliés ne m'ont point encore fait trouver. J'ai parcouru l'Asie , j'ai séjourné à Rome , à Peking , à Ispaham , à Paris , à Séville , à Londres , à Peterf-

bourg , & même à Philadelphie , mais en vain. Je n'ai fait par-tout que des recherches infructueuses. Au reste , cela est égal ; dans mon incertitude , je ne dois rien négliger de mes poursuites ; & dussé-je vivre des siècles entiers , je les emploierai à chercher.

O R L I G A B A B U S.

Et quel est donc enfin le but de ces poursuites si constantes ? que cherchez-vous avec tant d'ardeur ?

P H A N T A S M A T A.

Je cherche... ah ! Monsieur , puisqu'il faut vous le dire , je cherche & je chercherai toujours ce suprême degré de la perfection dans tous les arts , auquel il n'est peut être pas accordé à l'homme d'atteindre ; du moins ne s'est-il encore trouvé personne qui y ait atteint.

O R L I G A B A B U S.

Mais cela posé , vous devriez un peu ralentir votre activité dans toutes ces recherches.... Dites moi , Monsieur , quel art ont-elles principalement en vue ?

PHANTASMATA.

P H A N T A S M A T A.

La musique sur-tout , Monsieur , est l'objet de mes profondes réflexions : c'est un abyme immense où je me perds jour & nuit.

O R L I G A B A B U S.

Eh bien , Monsieur , vous devez être satisfait des grands Auteurs qui vous ont passé sous les yeux : Lulli , Rameau , Philidor , &c , &c.

P H A N T A S M A T A.

Lulli radote avec ses cadences sempiternelles ; Rameau ne fait ce qu'il veut dire avec sa basse fondamentale ; Philidor n'est qu'un ignorant avec ses ariètes mutilées , imitées , manquées.

O R L I G A B A B U S.

Vous m'effrayez , Monsieur : & s'il vous plaît , aimez - vous la musique françoise ?

P H A N T A S M A T A.

Non , Monsieur , elle est trop monotone.

O R L I G A B A B U S.

La musique allemande ?

Mai 1784.

I

P H A N T A S M A T A.

Non, Monsieur, elle est trop cadencée.

O R L I G A B A B U S

La musique italienne?

P H A N T A S M A T A.

Non, Monsieur, elle est trop efféminée.

O R L I G A B A B U S.

La musique-Espagnole, Hongroise, Polonoise, Turque, Angloise, Danoise, Suédoise, Prussienne, Laponienne, Chinoise?

P H A N T A S M A T A.

Non, Monsieur; non, Monsieur; non, Monsieur; non, non, non, non, Monsieur; eh! non, vous dis-je.

O R L I G A B A B U S.

Mais, Monsieur, dans ce cas-là, quelle musique aimez-vous donc?

P H A N T A S M A T A *avec emphase.*

Quelle musique, grand Dieu! quelle musique!... & c'est à moi que l'on fait cette question!... En vérité, j'aime la bonne

musique en général, mais aucune musique particulière.

O R L I G A B A B U S.

Il me semble pourtant que la musique italienne perfectionnée, telle qu'elle est aujourd'hui, doit avoir des charmes pour un vrai connoisseur. L'Italie nous a fourni de grands Maîtres; & je crois, avec beaucoup d'autres, que leur Ecole est celle du bon goût.

P H A N T A S M A T A.

Croyance vulgaire, Monsieur, croyance triviale, qui dénote un jugement borné & une étude superficielle. Il s'agit d'approfondir; & ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, puisque j'approfondis depuis près de quarante ans sans avoir fait encore la grande, la sublime découverte à laquelle j'aspire. Les François, les Allemands, & plusieurs autres Peuples, n'ont point encore la première notion de la musique; les Italiens l'ont à peine effleurée: jugez du reste.

O R L I G A B A B U S.

Il me semble que c'est prononcer bien sévèrement. Le fameux Piccini. . . . ?

P H A N T A S M A T A.

C'est un sot.

O R L I G A B A B U S.

L'enchanteur Metastasio...?

P H A N T A S M A T A.

C'est une bête.

O R L I G A B A B U S.

L'harmonieux Gluck...?

P H A N T A S M A T A.

C'est un ignare.

O R L I G A B A B U S.

Le tendre & sensible Gretri...?

P H A N T A S M A T A.

C'est un idiot.

O R L I G A B A B U S.

L'expressif Sacchini...?

P H A N T A S M A T A.

C'est une cruche.

O R L I G A B A B U S.

Le naïf, le simple & délicat Rousseau...?

P H A N T A S M A T A .

C'est une pécure.

O R L I G A B A B U S .

Quoi ! tous ces gens-là ne sont pas... ?

P H A N T A S M A T A .

Tous ces gens là n'ont pas seulement la première teinture de la bonne musique.

O R L I G A B A B U S .

Et s'il vous plaît , Monsieur , qu'appellez-vous bonne musique ?

P H A N T A S M A T A .

J'appelle bonne musique , ce genre d'harmonie si délicat , si recherché , qu'on le sent mieux qu'on ne l'exprime ; j'appelle bonne musique , cet art de perfectionner les sons & les accords , de manière à toucher de près le grand , le sublime , auquel personne n'a encore atteint ; enfin , j'appelle bonne musique..... La bonne musique..... Cela est clair ; c'est-à-dire que..... J'appelle..... bonne musique.... hum.... là oui.... bonne musique..... ce que je cherche depuis quarante ans.

O R L I G A B A B U S.

Et jugez vous de même, du chant ?
tant de bons Chanteurs charment tous
les jours nos nombreux & illustres au-
ditoires.

P H A N T A S M A T A.

Ces Chanteurs-là sont des ânes, Mon-
sieur; & leurs auditoires des écuries.

O R L I G A B A B U S *les mains jointes.*

Mais...., Mon-sieur, -faites-grace-à
l'hu-ma-ni-té!

P H A N T A S M A T A.

Il n'y a, Monsieur, ni *mais*, ni *grace*
qui tienne. Cela est comme je vous le
dis.

O R L I G A B A B U S.

Quoi! ce Clerval si digne de nos ap-
plaudissemens....?

P H A N T A S M A T A.

Ce Clerval, Monsieur, n'a ni goût,
ni principe.

O R L I G A B A B U S.

Justz ciel! qu'entends-je!... ce le-
Groz, dont le gosier.. ?

P H A N T A S M A T A.

Il a une jolie voix ; & puis c'est tout ; encore , encore ;... je m'entends.

O R L I G A B A B U S.

A la bonne heure. Mais ce Narbonne , dont la voix légère... ?

P H A N T A S M A T A.

Il croasse.

O R L I G A B A B U S.

Ce Larrivée , dont les accens mâles... ?

P H A N T A S M A T A.

Il beugle.

O R L I G A B A B U S.

Ce Michu , dont les sons doux & tendres... ?

P H A N T A S M A T A.

Il miaule.

O R L I G A B A B U S.

Ce Dorsonville , dont le chant si mélodieux , si bien ménagé... ?

P H A N T A S M A T A.

Il piaille.

O R L I G A B A B U S.

Eh, mon Dieu, que de rigueur! Mais ce Farinelli, si renommé dans toute l'Europe....?

P H A N T A S M A T A.

Il écorche les oreilles.

O R L I G A B A B U S.

Et Rosalie & Colombe....?

P H A N T A S M A T A.

Rosalie braille, & Colombe braît.

O R L I G A B A B U S.

Quoi donc, tant de Chanteuses publiques & particulières qui brillent dans tous nos concerts, dont les sons si rouchans, si bien modulés, si bien filés, nous enchantent, nous ravissent.....? Oh, pour le coup je gage....

P L A N T A S M A T A.

Ne gagez rien, Monsieur, vous perdriez. Toutes ces Chanteuses dont vous parlez n'ont que des voix de corbeaux, peu de musique, & point de goût : leur art n'est encore qu'ébauché.

O R L I G A B A B U S.

Et pourquoi donc tous ces gens là vous paroissent-ils si médiocres ?

P H A N T A S M A T A.

Parce qu'ils le sont en effet ; & ils le sont , Monsieur , parce qu'ils restent encore bien-loin de ce haut dé ré de sublimité que l'esprit humain ne conçoit pas , & que je cherche avec tant d'activité depuis quarante ans.

O R L I G A B A B U S.

Il y a pourtant , selon moi , bien des talens dignes d'admiration.

P H A N T A S M A T A.

Ces talens là sont chimériques , & ceux qui les admirent sont des fots.

O R L I G A B A B U S.

Des fots ! eh bien , soit ; mais vous , Monsieur , qu'est-ce que vous êtes ?

P H A N T A S M A T A.

Moi , parbleu ! je suis..... je suis un grand homme.

O R L I G A B A B U S.

Qu'entendez-vous par un grand homme ?

P H A N T A S M A T A.

J'entends un homme qui....

O R L I G A B A B U S.

Qui fait parfaitement la musique ?

P H A N T A S M A T A.

Non pas cela , précisément , mais....

O R L I G A B A B U S.

Qui est de quelque Académie ?

P H A N T A S M A T A.

Non pas , Monsieur , mais un grand homme.....

O R L I G A B A B U S.

Qui danse comme un Dieu , fait des vers comme un Ange , a de l'esprit comme un Démon ?

P H A N T A S M A T A.

Eh non , Monsieur , eh non. Je vous dis qu'un grand homme est un.... grand homme , c'est-à-dire , un homme qui....

O R L I G A B A B U S.

Qui possède tous les trésors de la belle Littérature ? qui raisonne Mathématiques , Agriculture , Tactique , Médecine , Chymie , Botanique , qui gagne des

batailles ? qui est bienfaisant , humain , modeste , doux , généreux.... ?

P H A N T A S M A T A .

Non , morbleu , non ; rien de tout cela : un grand homme , tel qu'on l'entend , & tel qu'on doit l'entendre dans le siècle où nous sommes , n'est autre chose que..... oui.... que.....

O R L I G A B A B U S .

Expliquez-vous , s'il vous plaît ; car je meurs d'envie de voir un grand homme. Il y en a si peu.

P H A N T A S M A T A .

Eh bien , Monsieur , puisqu'il faut vous le dire en raccourci , le voici : un grand homme est un homme comme moi.

Ces deux Interlocuteurs furent surpris par les Commissaires. Phantasmata fut condamné à aller chercher la pierre philosophale aux Petites-Maisons ; j'entends la pierre philosophale en fait de sciences. Personne ne s'opposa à sa condamnation. C'étoit une dette qu'on acquittoit envers lui. Autant il montra de

gravité en obéissant aux Juges, autant les Spectateurs eurent de peine à modérer leurs éclats de rire. Pour Orligababus, il jouit d'une entière liberté. Sa modestie & son ardeur pour apprendre, obtinrent même des éloges.

Fin du Volume de Mai.

T A B L E

DU VOLUME DE MAI.

L E Duel d'Albayaldos.	Page 3
Le Sylphe.	83
Les Petites-Maisons du Parnasse.	159

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume de la *Bibliothèque des Romans* pour le mois de Mai. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris le 15 Mai 1784.

RAULIN, fils.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

J U I N 1784.



A P A R I S,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

J U I N 1784.

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE & Chronique de Gui
d'Hantone , Chevalier du Sacre &
del'Herbolotte, nouvellement refaïcte
de rimes en prose Françoisse ;

*Par Pierre Defrey , Champenois. Lyon
1579 , in-8°.*

C E Roman est du nombre de ceux
qui composent la classe des Romans de
Aij

France, préparatoire à celle de Charlemagne. Il n'est encore ici question d'aucuns de nos Paladins bien connus. On y voit seulement l'origine & les descendances de nos premières maisons Romanesques. Il y en a six de principales :

La Maison de France qui commence au Grand Constantin au commencement du quatrieme siècle ; & dont les Romanciers ne parlent plus après le grand Duc & le Roi Lottier , ou Clothaire , deux fils de Charles Martel.

La maison de Clermont , qui dérive de celle d'Hantone , un des rejettons de France après Dardenne. Clermont compte dans ses branches celle de Montauban , si honorée par les quatre Fils Aymon ; celles de la Roche-Saint-Simon, d'Aigremont ; de Roussillon , de Mombel , d'Angers , &c. de cette dernière étoit Roland , par le bâton.

La Maison de Mongraine qui donnoit à ses Héros les Fiefs & surnoms de Fratte , changé depuis en Euphrate , de Dromendes , de Vienne , de Pouille , de Tarente , de Gironde , Bourgogne & Savoie.

La Maison de Bretagne , qui est cé-

lebre depuis Artus de Bretagne jusqu'au Roi Salomon , l'un des douze Pairs. Elle a été feconde en Héros ; mais les Chroniqueurs ont été moins empressés à célébrer ses exploits. Elle fournit peu de Romans.

La Maison de Conturbie , qui en fournit encore moins , & dont furent Berthe au grand pied , le brave Morand de Riviere , avec Bernard de Montpellier.

La Maison de Mayence qui eut d'abord de très-excellens Chevaliers , entre autres Doolin. Mais depuis les perfidies de Ganelon , on la voit tomber dans la haine des Romanciers : ils lui ôtent jusqu'à son origine commune avec les autres , & ils la font sortir d'un méchant homme , gendre de Constantin , nommé Licinius.

Blaves, Montglaives & Bordeaux vinrent après. Lusignan , Normandie , Mailly , Montbrun, Nevers, Flandres & Bouillon , ne fournirent aussi des Romans qu'ensuite : & la vérité y devient moins suspecte en raison de la proximité.

Y - a - t - il de la vérité dans les Romans ? Qu'importent des Géalogies Romancieres. Il y a de la vérité dans les Romans ! ces Généalogies importent ,

ne fissent-elles naître dans l'esprit des Lecteurs que cette réflexion. Chaque famille en tenant registre des actions honnêtes de ses individus, formoit un catéchisme de Noblesse, & des matériaux pour l'Histoire des Hommes & des Mœurs. On rassemble aujourd'hui des parchemins qui consistent en Lettres de faveur, brevets de service, titres d'ascendance & de possession. Si l'on croit n'avoir plus rien à écrire parce que tout le monde ne peut pas être employé aux grandes choses, il faut regretter peut-être les siècles où tout le monde étoit maître d'aspirer ou d'agir. Mais on se trompe encore. Quand l'esprit humain a fait succéder chimères à chimères dans ses révolutions, il laisse toujours différentes sortes de gloire réelle, que les Nobles peuvent se proposer pour but. Que chaque famille écrive l'Histoire d'un de ses membres recommandable par la probité, l'humanité envers les vassaux, des mœurs pures, un caractère franc & ferme, un esprit utile aux hommes : cette chronique vaudra, selon le tems, celle du tems passé, où il n'est qu'estion que des deux mérites d'amour & de Chevalerie.

Ce que nos Ancêtres ont appelé Roman , leurs devanciers le regardoient comme Histoire, parce que véritablement c'étoit l'Histoire des familles qui avoient eu la digne ambition de se distinguer. Il pouvoit y avoir d'abord , un peu d'exagération : ce fut quand l'esprit vint qu'on y fit entrer le fabuleux ridicule. L'esprit est une mouche sur un visage charmant ; il donne à la nature , simple quelquefois, une grace coquette ; quelquefois un ornement superflu ; son plaisir est de dénaturer. Nos premiers Romans sont plus beaux , parce qu'ils sont plus simples : les manuscrits valent mieux & sont moins chargés de fatras que les imprimés , quoiqu'ils aient plus de longueurs ; & la Chevalerie est certainement préférable aux fées & amourettes triviales des Ouvrages modernes.

Nous ne connoissons plus que deux Romans sur la Maison d'Hantone , celui de Beuves , ou Bœufres , ou Boves d'Antone & de belle Josienne, avec celui-ci. Nous avons lieu de croire (sans assurer pourtant) que ce Roman de Gui est la paraphrase du Manuscrit cité par Lenglet Dufrenoi , p. 246 , avec le titre de Guyon

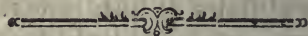
d'Aistone en vers , *in folio*. Il y eut à la fin du quinzième siècle beaucoup d'Auteurs qui s'amuserent à refaire ainsi les manuscrits : de manière qu'un même Ouvrage diffère trois ou quatre fois dans la forme , la manière & le ton.

Ce Pierre Desfrey qui arrangea le Roman de Gui d'Hantone , est déjà connu par un autre plus célèbre , intitulé : *les Faits & Gestes du preux Godefroy de Bouillon , & de ses valeureux Freres Baudouin & Eustache , issus du Chevalier des Cygnes* , & dont il y a deux Editions gothiques sans date ; une de Lyon en 1580. Nous ne savons rien autre chose de lui , sinon qu'en sa qualité de Champenois , il étoit très - naïf dans ses écrits , apparemment comme dans ses mœurs. On va voir que ses Héroïnes vont beaucoup trop loin ; & nous nous croyons obligés de prévenir nos Lecteurs , que tous les hommes chastes aiment les femmes faciles , par un contraste naturel. S'ils sont Auteurs , ils les peignent comme ils les aiment.

Dans nos Provinces chastes , (& la Champagne en est une dans plusieurs

cantons), les libertés ne sont nullement dangereuses. Les garçons vont jusqu'au lit de leurs Maîtresses, & causent à leur aise assis sur le bord. On s'aime sept ou huit ans avant le mariage. Les hommes & les femmes ne sont point froids sur l'article du sentiment, & leur complexion ne les rend tels que sur l'article qu'on appelle Amour. Il y a beaucoup d'Histoire de filles mortes de leur constance, ce qui ne seroit pas, si elles avoient été d'une complexion bien amoureuse. Elles aiment mieux brûler toute leur vie que d'abandonner un pere & une mere dans leur vieillesse ou que de leur désobéir. Mais aussi, comme elles se proposent sincèrement d'être constantes & fidèles, elles savent d'assez bonne heure surprendre le caractère d'un homme, & se l'attacher par mille petites choses où il n'y a rien à gagner que pour le cœur d'un homme vraiment constant & fidele aussi. On n'a pas besoin de faire remarquer que ce n'est pas dans les Villes qu'il faut chercher l'exemple & la preuve de ce que nous disons. Il est aisé de croire qu'il y a plus des anciennes mœurs de la Pucelle d'Orléans

dans les Villages de Champagne & de Lorraine qu'à Paris; & de-là, il arrive naturellement que les hommes, les Auteurs Champenois surtout, un peu fâchés de la sévérité des femmes, les peignent selon leur desir, & montrent en général un esprit très peu sévère jusques dans la Philosophie.



Il y avoit nombre d'années que Hantone étoit bâtie sur le rivage d'Angleterre, qui fait face au rivage de France. Le Duc Boves d'Hantone avoit épousé la fille du Roi Otton de Bordeaux. Dès la première année, il l'a fit enceinte d'un enfant qui fut mâle, beau & fort, merveilleusement.

Si le Roi Otton n'eût pas été un des honorables Chevaliers de son tems, & sincèrement ami des bons, on pourroit le soupçonner d'avoir placé cette fille dans la Maison d'Hantone, avec les intentiones les plus noires ou du moins, de ne l'avoir donnée que pour s'en défaire. Otton ne savoit pas lui-même quel présent funeste il faisoit au

Duc Boves , ni combien le cœur de sa fille , si belle d'ailleurs , étoit rempli de méchanceté. Si la Duchesse , épouse de Boves , nous afflige un moment , nous serons consolés par des Princesses bien plus honnêtes & plus aimables. Elle accoucha donc au bout d'un an de l'héritier d'Hantone. Grandes fêtes. Après quoi le Duc Boves remit l'enfant à son meilleur Chevalier , de peur qu'il ne demeurât trop long-tems entre les mains des femmes.

Ce Chevalier s'appelloit Sennebaud de Joieuse. Il emporta l'enfant à la Roche St.-Simon , & l'y éleva pour en faire un homme vaillant & bien amoureux : il n'y avoit pas d'homme plus brave & plus doux que le vieux Sennebaud de Joyeuse.

L'enfant , qui fut nommé Gui , tetta sept mois & pas davantage. Après quoi le vieux Sennebaud le fit manger à sa table sur les genoux de ses nourrices. Lorsque Gui marcha , il lui fit donner des armes dont il se blessa bien souvent : lorsque Gui eut dix années complètes , il avoit toute l'adresse & la force de la belle écrime. Lorsque Gui eut douze

ans, Sennebaud commença à lui apprendre à lire sur de très-grand parchemins qui racontaient des histoires de guerre & d'amour. Lorsque le jeune fils eut quatorze ans, le vieux Chevalier lui fit entrer dans la mémoire & dans le cœur de bons préceptes, qu'il réduisoit presque à ceux-ci.

Ne manque jamais d'honorer Dieu & la beauté.

Ne manque jamais de démasquer les traîtres & de punir les insolens.

Ne manque jamais à te faire ennemi des méchans, & à faire grace au repentir des foibles.

Ne manque jamais à bien aimer qui t'aimera, ni à la parole que tu auras donnée.

Si tu suis ces principes, les uns après les autres, tu ne seras aimé que de ceux qui mériteront ton amitié, & tu ne donneras ta parole que pour le bien?

Gui d'Hantone avoit ainsi quatorze ans lorsque Sennebaud le fit revêtir d'une belle armure: il le ramena au Duc Boves, qui fit honneur à son fils, & de grande caresses au Chevalier Sennebaud de la Roche - St. - Simon.

Maintenant il faut revenir à la fille d'Otton de Bordeaux, la mère du pauvre Gui. Elle étoit très-jeune & très-belle, & son époux très-vaillant & très-vieux. Elle se dit à elle-même : = Mon père n'auroit-il pas dû penser que le Duc Boves, après avoir passé tant d'années sans femme, n'avoit point d'amour pour les femmes, pas plus qu'aujourd'hui ? j'ai beau être joyeuse naturellement, quand je le vois je ne fais quel chagrin me vient tout-à-coup de sa vieillesse : qu'il ait été le meilleur Chevalier du monde ; qu'il en soit encore le plus sage & le plus riche ; que m'importent sa renommée & ses richesses ? ne fais-je pas qu'il aime son joli Gui beaucoup plus que moi qui l'ai mis au monde : c'est peut-être parce qu'il sent qu'il n'en aura jamais d'autres : mais je ferai bien en sorte que tous ces chagrins me passent, & que ma vie se passe un peu plus joyeusement. =

Voilà comment l'épouse du Duc Boves, si jeune & si belle, se laissa tenter par le Diable, & résolut de transporter la Seigneurie de sa personne à un autre plus jeune. Elle savoit comment

le Duc Boves avoit tué dans son tems le Comte Reynier de Mayence, dont il restoit deux fils. Albert étoit l'aîné de ces fils, & il avoit une réputation de beauté par-dessus tous les Chevaliers de l'Univers.

Ainsi la mère de Gui fit venir un fou de sa Cour, & lui fit jurer de garder un éternel silence =. Il te faut, lui dit-elle ensuite, prendre la route de Mayence, & porter cette lettre au Comte Albert. = Comment, Madame, dit le fou, n'est-ce pas l'ennemi du Duc notre Maître? = Je le fais comme toi : pars & sois discret.

Le fou entendit parfaitement l'objet de sa commission, & il fit ce qu'on est obligé de faire avec le respect des Dames. Il s'achemina du côté de Mayence, & la lettre disoit :

« Le Comte Albert doit-il avoir espérance d'enfans qui le vengent, quand
» il ne venge pas son père doit-il se
» proposer d'autres Seigneuries à conquérir que celle du Duc Boves d'Hantone, le meurtrier de son pere ! ni
» espérer des amours avant que d'avoir
» montré sa vaillance & sa piété » ?

Hélas ! que le vice est adroit à se donner une ombre de raison !

Sur cette lettre, le Comte Albert partit de Mayence accompagné d'une suite suffisante. Il vint se cacher dans un bois près d'Hantone, après avoir secrètement débarqué. Le fou rendit compte de sa commission. Alors la Duchesse pensa, & puis elle alla se présenter au Duc Boves d'une manière qui lui fit demander ce qu'elle avoit. = Quelque chose, répondit-elle, qui vous fera peu de plaisir, puisque vous aimez tant votre fils Gui = A quoi le Duc sourit, & il embrassa la belle épouse de tout son cœur. = S'il est vrai, lui dit-il, nous en ferons une joyeuse fête. = Rien n'est si vrai, Mon seigneur, & toute fête me déplaira, s'il y manque de la vénaison royale. =

Voici le Duc Boves qui fait assembler son équipage de chasse; plus de deux cents chiens, soixante chevaux, Gentilshommes, Ecuyers, Piqueurs & valets. Il se rendit au bois près d'Hantonne : un cerf débûcha ; tandis que toute la chasse appuyoit & sonnoit du cor dans la plaine, le Duc étoit encore au bois. A qui se présenta le Comte

Albert de Mayence bien fièrement :
Duc , lui dit-il , tu as tué mon père. =
Loyalement , dit le Duc. = Et moi aussi
loyalement , je te tue. = Là-dessus , le
Comte enfonça un très-gros fer de lance
dans les reins du Duc Boves , qui tomba
de son cheval , ramassa un peu de terre ,
se communia , & mourut en digne Che-
valier Chrétien qu'il étoit.

Albert avec ses gens vint s'emparer
de la Cité d'Hantone. Comme le vieux
Seigneur étoit aimé , il n'y avoit pas de
garde régulière. Mais l'ennemi qu'on
n'attend pas du dehors est souvent dans
la maison. Voici qui le prouve bien.

Or , dans ce moment le jeune Gui
disoit au vieux Chevalier Sennebaud
dans l'étable : = Vous m'avez recom-
mandé d'honorer les femmes. = Quoi ,
dit Sennebaud , veux-tu manquer de res-
pect à ta mère ? = Cette raison quoi-
que pas trop concluante étoit pleine de
prudence & d'esprit. Gui lui dit encore :
= Faudra-t-il nous laisser tuer , Senne-
baud ? = Le vieux répondit : = Si nous
pouvions nous sauver , ce seroit le meil-
leur. = Pourquoi ce si , mon bon Maî-
tre ? = Parce que je pense que les gens
de Mayence peuvent nous rencontrer.

— Tu as donc manqué de prudence & d'esprit ? — Cui , dit Sennebaud , sans quoi ton père ne feroit pas mort. Mais je vois que tu pourras un jour le venger. Voici son sacre. Souvent il porta ce bel oiseau sur son poing. Je te le donne , & te fais Chevalier du Sacre par le pouvoir que Dieu m'a donné avec les années de ma Chevalerie (1). Je te bénis

(1) Naturellement parlant , c'est un tort que d'avoir séduit des animaux pour les opposer à d'autres. Mais la chasse du vol n'est-elle pas plus belle , plus noble , plus amusante que celle du *tirer* ? L'homme humain ne doit-il pas rougir de tuer à soixante pas une pauvre bête , au moyen de sa poudre poltronne ? La chasse au vol n'est plus que de cérémonie ; la chasse à la course ou aux chiens est absolument dégénérée ; celle du *tirer* devient la plus commune , parce qu'elle est la plus sûre & la plus aisée. Nobles , ne sont-ce pas des plaisirs , que des difficultés ? A qui oseriez - vous encore aujourd'hui , où vous aimez tant vos aises , donner la palme , ou à celui qui , comme autrefois , suivroit un cerf avec ardeur , & ne

au nom de ton père, mon jeune Gui, & je te recommande encore le soin de l'honneur des Dames jusques de préférence au tien. Un galant homme peut avoir raison contre elles; mais il cesse d'en être aimé; & quiconque n'en est pas aimé, cesse d'être galant homme. Pardonne à la plus méchante; & toutes les bonnes te glorifieront. Fais comme je te le dis, mon jeune Chevalier. L'amour des belles est une couronne de roses sur la tête de la jeunesse.

Le vieux & le jeune ami s'embrassèrent avec bien de la tendresse : & ils en étoient à seller des chevaux pour essayer

sonneroit les abois qu'après avoir coupé , à ses risques & périls, le jarret de l'animal ; ou à celui qui , sur un cheval très-doucement dressé , suit la bête de route en route , sans intelligence , & lui lâche un coup de fusil quand elle accule à un arbre ou qu'elle passe un étang ! il est de la dignité de l'homme d'égaliser les risques avec tous ses ennemis : l'inventeur de la poudre mérita d'en être la première victime.

un moyen de fuite , lorsque les Mayençois arrivèrent. Le Comte Albert n'avoit pas envie de laisser au monde un fils déjà très-fort & vaillant , qui employât contre lui-même l'exemple qu'il venoit de donner. Il y eut un combat très-opiniâtre dans les écuries. Le jeune Gui fit parfaitement sa preuve de Chevalier ; mais le bon Sennebaud fut accablé par le nombre , lié & transporté. Gui , qui voulut le défendre , donna dans une trop épaisse foule. Alors parut le Comte Albert qui saisit & arrêta l'enfant par sa chevelure , & qui leva sa grande épée pour la plonger dans cette belle poitrine innocente.

Alors parut la mère de Gui. Si cruelle qu'elle put être , elle retint par un grand cri le bras de son nouvel amant. = Il est , lui dit-elle , de plus honorables moyens. Un peu de patience nous épargnera le blâme qui retomberoit sur nos maisons. Faites-moi cette grace , Comte Albert. = Le Comte jeta l'enfant sur la terre , & commanda de l'enfermer bien étroitement. La Duchesse fit mener son fils dans une autre chambre grillée de forts barreaux : elle en garda les clefs elle-

même; & le jeune Chevalier Gui demeura trois mois dans cette prison.

Après les trois mois, le Comte Albert épousa solennellement la Duchesse. Il profita de ce qui étoit devenu dans le cœur de la belle veuve, amour pour un amant, après n'avoir été que haine pour un époux. Il fit comprendre que la main du Gui menaceroit toujours de renverser le bonheur d'un tel mariage. Et voici la foible mère qui consent encore à perdre son fils par le poison.

Cependant une femme dans sa plus grande méchanceté ne peut avoir des entrailles de tygresse. Il faut qu'elle soit jettée hors d'elle-même, emportée, aveuglée par des fureurs, lorsqu'elle fait le mal sans en frémir intérieurement. Elle le commande plutôt que de le faire. Car elle se défie de la tendresse de son cœur, de la miséricorde de son ame jusques dans ses vengeances.

La mère de Gui avoit l'habitude de porter à manger à son fils. Le jour où elle lui portoit un tourteau de pain très-blanc & très-frais, un flacon d'hydromel très-doux, & des fruits cuits au miel, son cœur n'y put tenir absolu-

ment quand elle pensa que toutes ces choses étoient empoisonnées. Elle répandit quelques larmes que vit une Chambrière dont elle se faisoit accompagner. Elle lui remit les clefs & la provision malheureuse, en lui disant : = Portes , au pauvre Gui.

La Chambrière étoit avisée merveilleusement , & bonne de même. Elle entra dans la prison du beau Chevalier Gui ; & lorsqu'elle fut en sa présence, elle lui dit : = O bel enfant , mange , c'est la dernière fois que tu vas manger. = Gui se fit expliquer le sens de ces cruelles paroles : & la Chambrière ne put lui faire part que de ses conjectures.

= O ma bonne, très-bonne fille , dit le jeune fils de Boves , puisque ma mère ne peut avoir pitié de moi , je je te demande pitié. = La Chambrière se mit à pleurer , & à dire qu'elle ne savoit comment faire , excepté , ajouta-t-elle , que je puis laisser vos portes ouvertes , & que vous soyez prompt à vous sauver : Gui lui baïsa la main , comme si c'eut été une grande Dame. = O vieux Sennebaud , tu m'as bien

dit, s'écria t-il, qu'il falloit honorer les femmes !

La Chambrière, qui se sentit baiser la main par son jeune Maître, se mit à genoux devant lui, elle tira quelque petit argent de sa poche, & le remit à Gui, en lui disant : ne mangez point que vous ne soyez en sûreté pour manger : alors vous aurez besoin pour acheter. Gui lui prit son argent & l'embrassa de tout son cœur. = Je n'ai rien que le Sacre de mon père, lui dit - il, je te recommande, Benoline, d'en avoir soin : s'il plaît à Dieu, je reviendrai : & sur ma très-bonne foi de Chevalier du Sacre, bonne Benoline, je te promets que je te marierai au meilleur Ecuyer qu'il se pourra, ou à celui qui gagnera ta chère amitié. =

Voilà comment le jeune Gui fut délivré du piège & de la tyrannie de son beau-père, issu de Mayence la trompeuse. Dès qu'il fut un peu loin du Palais, il acheta deux ou trois pains dans la Ville d'Hantone, son patrimoine légitime, & il prit la route pour aller à la Roche-St.-Simon. Il ne savoit pas que le Chateau étoit assiégé, & que

les Mayençois , non-contens d'avoir le Châtelain , vouloient encore la forteresse. Il se détourna , lorsqu'il eut appris ces nouvelles : il se mit à marcher à travers champs , à travers bois , comme un jeune cerf qui a perdu ses parens. Encore trouvoit-il assez d'eau pour se désaltérer : mais il souffrit bientôt de la faim ; & il pensoit à tout ce qu'il avoit vu consommer dans le Palais d'Hantone : richesses , habillemens , serviteurs , & tant de mets sur la table ! aujourd'hui seul dans les forêts , & pas un morceau de pain.

Cependant la mère de Gui voulut aller voir si le jeune fils étoit mort. Elle trouva les portes fermées : la Chambrière avoit pris cette précaution. Dès qu'elle n'eut vu ni homme vivant , ni cadavre dans la chambre , elle dit à la Chambrière : tu l'as fait échapper. = celle-ci lui répondit qu'elle ne savoit comment la chose s'étoit faite , parce qu'elle avoit très - bien fermé les portes selon les ordres qu'on lui avoit donnés. = Sais - tu bien que tu ments à ta Maîtresse. = Je sais que je suis humble servante de la mère du Che-

valier Gui d'Hantone. = A ces mots la mère soupira. = Qu'il soit mort ou vivant, dit-elle, ce qui est essentiel, est de faire croire qu'il est mort. Et l'on s'accorda, par la crainte qu'on avoit du Comte, pour lui persuader que le jeune Gui étoit bien mort & couché pour jamais sous la terre. Ainsi le Comte Albert de Mayence va regner paisiblement dans Hantone, le plus noble lieu du monde conquis par des enfans de France.

Gui continuoit de marcher à l'aventure, & prioit le Ciel de venir à son secours. On est une fois plus misérable quand on n'a plus d'espérance aux bontés du Ciel : c'est ce que lui avoit dit Sennebaud; si bien qu'il arriva sur une pointe de l'Isle appelée Musafal (la pointe de Cournouaille). Un beau matin que le soleil brilloit de mille & mille rayons joyeux : il vit la Mer ; sur la mer, un vaisseau qui paroissoit tenir route pour l'Espagne, mais qui cingloit comme pour aller en Irlande.

Gui se dépouilla de sa chemise & la mit au bout d'une grande perche. Cette pointe étoit connue par ses dangers : on
crut

crut qu'un navire avoit échoué. On envoya un batel qui reçut le Chevalier Gui du Sacre, & qui rejoignit l'heureux vaisseau. Le Capitaine étoit un marchand qui s'informa de l'état de Gui & de ses parens. = Mes bons Seigneurs, j'ai si grande faim, qu'en vérité je ne saurois vous répondre. = Après qu'il eut bien mangé : = maintenant, je vais vous dire : Ne croyez pas avoir fait autre chose qu'une œuvre de la charité qui vous a été sans doute recommandée comme à moi. Mon pere fut un Meûnier ; ma mère une Lavandière. Elle prit de l'amour pour un soldat de Mayence qui tua mon père, & ensuite elle a voulu me faire empoisonner. J'ai quitté la maison paternelle avec une ferme confiance en Dieu & aux honnêtes gens, qui sont ses Lieutenans sur la terre. Je vous payerai ce que vous ferez pour moi, par mes services & par ma bonne amitié : il faut aimer qui nous aime, & l'amitié du pauvre est quelquefois un trésor dès ce monde-ci.

Les marchands se regardoient en écoutant parler ce beau jeune fils qui n'avoit pas seize ans. Quel est votre nom, bon

Juin 1784.

B

enfant? = Augustin. = Vous voulez donc nous servir. = A tout ce que je pourrai. = Nous pensions que vous étiez plus noble que vous ne dites. = Et quand je serois plus noble, la noblesse défend-elle d'être reconnoissant & d'aider ceux qui nous aident.

Un des Marchands, qui se nommoit Arloriaüs de Portugal, se mit à dire : = Voici un garçon qui a la parole bien hardie & de drôles de principes; il faut que ce soit le fils de quelque honnête homme. = Ensuite il dit au noble enfant : = Si vous êtes né de parens nobles, vous ne pouvez, comme tel, vous dispenser de nous dire la vérité. = Qui peut savoir la vérité? = Or vous savez si votre père fut ou ne fut pas un Meûnier. = Qui peut savoir quel est son père? = Sur votre honneur & conscience, vous devez nous apprendre si nous serons récompensés de vous bien traiter. = Qui peut savoir ce qu'il deviendra(1)?

(1) Qui peut savoir quel est son père, est la réponse visiblement impertinente de Télé-

Les bonnes ames ont beau vouloir déguiser la vérité, elles ne peuvent la cacher. Arloriaüs vit clairement que le fils d'un vassal bassement né & plus bassement élevé, ne répondroit pas ainsi. Et il se dit à lui-même : = Si ce jeune fils appartient à de nobles parens, nous aurons, ou de ses parens, ou de lui, une forte rançon, & ce sera une bonne aventure pour mes compagnons & pour moi. Au reste, pourquoi mes compagnons en profiteroient-ils ? Nous sommes associés de perte & de gain, cela est vrai ; oui, malheureusement cela est vrai. Mais n'y a-t-il pas quelque bon principe qui me disculperoit après leur avoir soufflé leur part dans cette affaire ci ? ne puis-je pas croire du moins qu'il y en a ? Dieu a dit : Aide

maque dans l'Odyssée. Jamais pareil doute n'auroit été exprimé par le Télémaque de Fénelon. C'est qu'Homère étoit le franc Soldat des Muses, plus charmé de grosses vérités que de bienféances, & que Fénelon fut l'Abbé charmant de leur toilette. Et telle est la différence des génies neufs aux grands esprits.

toi , je t'aiderai. Allons , il est clair que je dois m'emparer de ce jeune Gentilhomme , & tirer de lui tout ce qu'il me fera possible (1),

(1) Les Marchands sont toujours peints avec un esprit odieux dans les anciens Romans. On ne doit pas être étonné que des esprits possédés de la Chevalerie se soient attachés à les peindre ainsi. Rien n'est moins compatible. Il y a dans le cœur de tous les autres hommes un instinct naturel d'aversion pour les Commerçans. On ne se rend ni on ne veut se rendre compte de cet instinct ; & le Peuple , qui n'a que les idées simples & premières , comme les Chevaliers antiques , est encore moins choqué de la dureté & de l'orgueil des Nobles actuels , que de la finesse des Marchands. Le premier qui fit commerce méritoit d'être supprimé de la Société ; le dernier mérite au contraire d'en être considéré , & cette idée ne renferme point d'inconséquence. Lorsque le monde est malade , & qu'il est tourmenté par de faux appétis , celui qui se travaille & court au loin pour les lui satisfaire , est un homme qui a droit à sa reconnaissance.

Le bel enfant Gui ne passa pas la moitié du jour sans se déceler encore davantage, par la manière aisée, son adresse, sa promptitude au trancher des viandes. = Qui vous enseigna, lui dit Arloriaüs, à avoir cette grace, cette propreté? = Un bien aimable Gentilhomme, nommé Sennebaud, dont le Châtel étoit voisin du moulin de mon père, & à qui je suis amèrement fâché de n'avoir pu faire mes adieux. = Un petit vassal, comme vous, est-il fait pour faire ses adieux à un Gentilhomme? = Celui-là m'aimoit comme si c'eût été mon véritable pere. = Peut-être bien, se dirent en riant les Marchands. Aimoit-il aussi votre père? = Oui, beaucoup. = Et pas autant votre mère? = Non, certes, pas autant, quoiqu'il m'ait très-bien recommandé l'amour & le respect des Dames. = Ce jeune homme, dit Arloriaüs est franc dans tous ses discours; ce n'est qu'un fils de vassal qui sera bon pour mon service.

Alors tous les autres lui dirent : Pourquoi le voulez-vous seul? il a promis de nous servir tous. = Il faut de la pitié, mes amis, l'enfant n'y suffiroit pas. = Il

nous servira tous , ou nous le jetterons à la mer. = Pourvu que vous ayez la bonté de me jeter assez près de la terre , dit le jeune Chevalier , je fais un peu nager. = Voyez , dit Arloriaüs , cet enfant est sans crainte & sans détours comme l'innocence. Il faut avoir de la charité pour lui. Lequel de nous voulez-vous servir de préférence. = Aucun de préférence , dit le Chevalier ; je suis bon pour suffire à tous. =

Arloriaüs parut fâché de cette réponse ; mais il pensa qu'il sauroit toujours assez tôt tondre de la laine sur cette brebis. Le vaisseau voguoit dans la Méditerranée ; on visita tous les ports d'Afrique , d'Egypte , de Syrie , de Chypre ; & il y avoit une foire fameuse qui s'ouvroit à Erminie (*Penterre, Smyrne*) , si bien qu'on en prit la route , & que bientôt on aperçut la mer couverte de vaisseaux , & le rivage de pavillons. On débarqua.

Cette belle ville d'Erminie avoit un Roi ; ce Roi , une fille ; & cette fille , seize ans ; avec seize ans , une jolie forme légère comme un gentil oiseau , un visage rondelet merveilleusement aimable ;

& des yeux noirs d'une vivacité, d'une finesse, d'une bonté tout affable & charmante; avec tout ceci, bien des fleurs encore; les unes qu'on voyoit, les autres qu'on ne voyoit pas; toutes qu'on ne touchoit point; & cela formoit un petit bouquet frais & parfumé qui s'appeloit Violette, la belle Princesse d'Erminie. Ces chères Princeses ne savent jamais trop ce qu'elles deviendront. Il y avoit plus d'un an que Violette s'en inquiétoit; & ce seroit grande pitié que toutes les fleurs de la terre dépérissent sur leur tige.

Le bon Dieu pourvoit à tout. Il se sert souvent de la main qu'il a maudite, pour faire le bien qu'il aime. Arloriaüs fit entendre à tous ses compagnons qu'il falloit occuper le jeune valet à garder les marchandises sous les pavillons, & à vendre durant l'absence de ses Maîtres. Auparavant il avoit pris le beau Gui d'Hantone, Chevalier du Sacre, à part, & il lui avoit dit : = Ecoutez - moi, Chevalier. = A quoi Gui n'avoit rien répondu; ce qui avoit confirmé Arloriaüs dans sa conjecture. = Chevalier,

je désire de toute mon ame de vous voir dans un autre état que le nôtre; il n'est pas digne de vous. Les uns naissent dans A, les autres dans B: mais il y a de belles ames jusque dans l'É. J'ai senti votre mérite; il faut vous faire voir & reconnoître. Dites - moi si vous désirez de parvenir jusqu'où vous devez =.

Gui étoit trop jeune pour appercevoir le motif d'Arloriaüs, & dans sa franchise, il répondit, oui. = Bon! mettez - vous donc à vendre; & quelques grands Seigneurs peut être des Princes ou des Rois, vous verront, vous désireront, vous acheteront. Par le droit, vous vous êtes engagé à nous servir, & nous pouvons exiger un prix de votre personne. Si nous mesurons ce prix sur ce que vous valez, assurément nous ne le porterons jamais trop haut. Par la générosité qui doit vous être propre, vous devez songer au bien de quiconque fera le vôtre. Je ne vous parle point ainsi, Chevalier, par aucun mouvement de bas intérêt. Mais regardez que, dans vos rangs, vous avez la gloire, le dessus de la terre, de nobles plaisirs par-tout,

& que dans les nôtres il n'y a que l'argent pour nous consoler du mépris que vous faites de nous. Mes compagnons savent combien vous leur seriez précieux. Souvent une de vos réponses, prononcée sans dessein de votre part, leur a donné de très-utiles idées. Ils ne consentiront à vous perdre que difficilement. Vous n'aurez qu'à dire au premier qui sera charmé de vous, que vous m'appartenez, que vous vous êtes librement donné à moi seul; vous ferez mon bien : & quel mensonge y aura-t-il ? Quel mal à faire le bien de quelqu'un ! = Tout au contraire, lui répondit Gui. Mais je ne puis pas dire que je suis à vous seul, après m'être promis à tous vos compagnons. = Arloriaüs rêva là-dessus, & pensa que cette vérité du caractère des Nobles, étoit au bout du compte, assez maussade. Ensuite il dit au jeune homme : = Prometez-moi seulement de songer à vous tirer d'ici. Je ne veux que votre bien, le mien après, si la chose avoit été possible; mais le vôtre avant tout. = Gui donna sa parole de faire ce qu'il pourroit.

Ce Roi d'Erminie étoit tout-à-fait bon

B v,

père , bon mari , bon Prince , aimant sa femme & craignant Dieu ; pas plus guerrier qu'il ne falloit , & pas moins homme qu'il étoit nécessaire. Il avoit toujours la tête pleine de bonnes intentions , & n'avoit pas toujours des bras pour les pratiquer. Lorsqu'on le contarioit dans le bien , il disoit : Vous êtes tous des fripons : on lui répondoit : Il faut l'être ; il ne comprenoit pas comment ; & il se fâchoit ferme. Mais aussi quand il rioit , c'étoit du meilleur cœur. Regardez rire un mal-honnête homme , son rire à quelque chose qui n'est pas franc. Le Roi d'Erminie rioit à gorge déployée sur un bon mot , sur un bon conte , sur une drôle d'aventure : & puis lui disoit-on , qu'il étoit arrivé un malheur , un homme de tué , de blessé , un de ses villages brûlés , une de ses provinces inondées , un de ses sujets dans la peine : voilà de l'argent , prenez , portez , examinez , remédiez à tout. Il travailloit beaucoup & en vrai bourgeois ; le plaisir n'étoit pas plaisir pour lui , s'il n'avoit pas travaillé auparavant. Avec tout cela , son Royaume alloit comme

les autres. Quelques bonnes choses & beaucoup d'abus ; quelques bonnes loix & beaucoup de subterfuges ; quelques bons établissemens & beaucoup de pièges ; quelques hommes de sens & beaucoup de gens d'esprit ; quelques francs Nobles & beaucoup de poupées vaines ; quelques femmes sages & beaucoup d'aimables ; enfin quelques honnêtes gens & beaucoup de fripons. Ce n'étoit pas la faute de ce bon Roi d'Erminie : si tout n'alloit pas bien , c'étoit que Dieu lui-même n'auroit pu remonter la machine pour lui donner une autre allure. Il faisoit ce qu'il pouvoit. Les bonnes gens ne font que ce qu'ils peuvent. Il faisoit en vrai particulier , beaucoup de bien ; en vrai Roi , le moins de mal possible ; & le tout , parce qu'il avoit un cœur , & que ses sujets n'en avoient point.

Allons , jeune Gui , bon Chevalier du Sacre , voici le Roi d'Erminie qui vient avec toute sa Cour & sa belle Princesse Violette. C'étoit au bout de huit jours d'ennui de se croiser les bras dans un comptoir , & de dépit d'être

obligé de faire le fier pour en imposer aux fots qui venoient marchander, que Gui vit arriver le Roi d'Erminie en grand cortège au milieu de la foire. Les Pages, les Ecuyers & les Piqueurs s'amuserent à bouleverser les marchandises sur son étal ; de sorte que sur une réponse impertinente, Gui leur dit à tous : Et quand vous appartiendriez au Roi, cela vous dispense-t-il d'être polis & justes ? où est-il votre Roi ?

Ils se mirent tous à rire de la colère du valet des Marchands. Mais le Roi parut, & Gui courut se mettre à genoux devant le cheval qui le portoit ; ce fut avec tant de grace & une si noble révérence, que le Roi s'arrêta. = Sainte Majesté, lui dit l'enfant, par votre noblesse & votre magnanimité, je vous conjure de faire recommander la politesse à vos Pages. = La Princesse fut la première à dire que l'enfant étoit charmant. La jeune Princesse Viollette le regarda, rougit, & demanda s'il étoit noble. Le Roi sourit, & dit au jeune homme : = Qui es-tu ? = Sacrée Couronne, je vais vous le dire. Fils d'un Meunier tué par un amant de ma mère,

& échappé de la maison paternelle. J'aïmerois à servir des Gentilshommes, Sire. Je fais me servir de la lance & de l'épée au champ, du couteau devant une table; je fais monter, dresser, guérir un cheval. = Certainement, dit Violette, il est fils de quelque Gentilhomme & d'une mère honorable. = Mon enfant, dit le Roi, quel est votre nom? = Augustin. = Augustin, je prendrai soin de vous. = Et moi de vous, Sire, je vous le jure sur ma foi & mon honneur, pourvu que vous ayez la bonté de m'acheter. = Cet enfant est le fils de quelque Gentilhomme, dit le Roi, qu'on me l'achetè. = Violette demanda si ce seroit pour la Chambre ou pour les Ecuries. = On verra, lui dit son père. = Oh! l'enfant est charmant.

Arloriaüs dit alors à ses Compagnons: = Mes amis, il faut profiter de cette excellente occasion. Je vais aller trouver le Chef de la dépense & conclure avec lui. Votre avis à tous? = Le jeune homme vaut cent pièces d'or. = Trop peu, mes amis, je veux en avoir deux cents.

La-dessus Arloriaüs va s'aboucher

avec le Chef de la dépense. = Comptez-vous , lui dit-il , que ce jeune esclave soit d'une race commune ? Il est fils de Prince , & je croirois même un peu parent au Roi de France. Il nous a donné cent preuves de courage , d'adresse & de magnanimité. Il est fait pour être un jour Roi. Vous entendez bien que ces enfans-là ne se donnent pas pour rien ; la Nature n'en pétrit pas tous les jours ; il peut vous occasionner ici bien des affaires où vous trouverez à gagner. En homme de métier , je vous avertis de ne pas marchander. Je vais vous faire une quittance de quinze cents pièces d'or. Vous m'en donnerez mille , & vous direz à mes Compagnons que vous m'en avez payé deux cent. = Le marché n'est pas trop mauvais , dit le Chef de dépense ; l'embarras est de faire passer une somme si considérable. = Vis-à-vis d'un Roi , dit Arloriaüs , & d'un Roi qui est , dit-on , la bonté même ? Allons , vous n'y pensez pas. D'ailleurs , l'enfant plaira ; on ne le trouvera jamais trop cher. Dans un certain temps , on donneroit le double pour avoir son pareil. Il vaut son pesant d'or. Mais , dit le Chef , c'est

bien à-peu-près ce que je le paye. = Eh bien, il vaut le double ; & c'est uniquement en bonne conscience, & parce que je fais qu'il faut que tous les honnêtes gens fassent leurs affaires, que je vous l'abandonne à un prix si modique. Quinze cents pièces d'or pour un Roi ! = J'entends à merveille. Cependant si vos Compagnons savent la chose ? = Voilà pourquoi il faut que vous les assuriez que vous n'en avez donné que deux cents ; autrement vous en perdriez cinq cents. = Allons, je concède ; je vois que vous êtes un honnête homme. = Eh ! mon Dieu, ne faut-il pas être honnête, s'aider réciproquement ? c'est un devoir ; il n'y a pas de mérite à cela. =

Le Chef de la dépense paya mille pièces d'or ; Arloriaüs fit sa quittance de quinze cents, en gagna huit, & revint partager les deux cents autres avec ses compagnons : tout le monde fut content ; le Roi, sa fille, Gui, les Marchands, le Chef & le fripon ; & voilà ce que c'est que le dessous des cartes.

Le Roi fit monter Gui sur la croupe de son Ecuyer ; & il avoit très-grand

plaisir à le voir. Lorsque le Roi fut arrivé à l'endroit où il devoit descendre de cheval, Gui sauta sur le cheval du Roi, & le mit au joli galop avec une adresse & une grace incomparables; de sorte qu'on le réserva pour l'écurie, où il passa deux ou trois ans pour apprendre la langue & le service des chevaux.

Cependant le Roi d'Erminie, qui se plaisoit beaucoup à entendre parler Gui, parce qu'il avoit la parole plus nette & facile, l'esprit plus prompt & expéditif que les autres Pages, le faisoit venir de temps en temps pour lui trancher à table; & il disoit à chaque fois : Ma couronne ne vaut pas ce garçon-là. Il en aura une s'il veut; & si je le laisse à l'écurie, c'est à cause de vous, Mesdames, qui avez peur du fumier =. Oh! comme Violette rioit sous sa fine cape! Elle n'en avoit pas peur; elle avoit été mille fois jalouse des servantes qui pouvoient aller à l'écurie; mille fois elle étoit allée regarder par les fenêtres, pour voir le bel Etranger qui savoit si bien plaire aux Dames & à ses Maîtres. Aussi faut-il dire que Gui étoit étoit tout-

à - fait beau , fort doux , aimable & prudent , & qu'il auroit fait pécher la première mère. Violette ne fut bien long-temps comment elle s'y prendroit. Gui s'obstinoit à dire qu'il étoit fils d'un Meûnier ; Gui cependant méprisoit toutes les filles de basse condition ; Gui paroïssoit aimer quelque chose , sans qu'il fût possible de deviner ce qu'il aimoit.

Lui parler auroit été trop risquer , au cas que ce fût un bon Gentilhomme : ne lui pas parler , c'étoit une peine ; hélas ! qu'elle peine ! si cruelle qu'on n'en mangeoit plus , qu'on n'en dor-moit plus , qu'on n'en parloit presque pas , & qu'on en devenoit toute blanche comme une rose blanche d'amour. Ce pauvre Gui , que n'a-t-il l'esprit de deviner ? que n'a-t-il le courage de passer le respect ? Ah ! c'est un fils de Vassal assurément , puisqu'il ne devine rien , ne hasarde rien , & qu'il se tient si fidèlement soumis à ses vilains de-voirs , qui l'éloignent des chambres du Palais.

Ce vilain Gui ! pourtant il est très-

aimable ; il a des yeux de la plus grande beauté , une chevelure à faire le tour d'un corps , une bouche à manger d'innocentes caresses , une esprit qui le fait bénir tout haut dans toutes les rues où il passe avec les chevaux de mon père , une réserve d'homme fait & sûr , une modestie qui , au bout du compte , est d'un enfant : mais tant de choses d'ailleurs. . . . Ce vilain Gui !

Voilà comment raisonnoit la belle , tendre , discrète & amoureuse Violette , lorsque le Roi d'Erminie vint examiner un cheval qu'on tenoit à la mangeoire depuis trois ans , parce que personne n'avoit pu le dompter. Or , ce cheval étoit un des plus forts chevaux du monde , & un des plus beaux : il avoit nom Rondelle ; mais le Roi ni personne n'avoit pu le monter. Gui s'avisa de dire : = A quoi sert ce cheval qui ne fait que boire & manger ? = Veux-tu le dompter , lui dit le Roi. = Donnez-le-moi , Sire , & je le dompterai. Depuis trois ans que je vous sers , je n'ai point encore de cheval , & c'est une honte =. Le Roi d'Erminie rit

de tout son cœur, & lui dit : = Augustin, rends-toi maître du cheval, & il t'appartiendra =.

Là-dessus Augustin se dépouille & se met en corset. Il tire l'animal de la mangeoire, & saute dessus. Rondelle se dresse : Augustin le frappe à côté des oreilles, & caresse le cheval ensuite ; si bien qu'il parvint à lui mettre une selle, à le faire ferrer, à le monter. Pour le faire obéir, il lui en coûta du temps encore. Mais Gui l'appeloit Rondelle vassal, ou bien Rondelle mon ami, si à propos que le cheval se laissa gouverner par son Cavalier, qui mangeoit d'ailleurs avec lui & buvoit aussi de la même eau. Un jour que Rondelle voulut se dresser contre Augustin, celui-ci lui donna un grand coup de poing tout à côté de l'oreille. Il le prit ensuite par les narines ; & le baisa en lui disant : = Ah ! Rondelle, mon ami = ! Le fougueux animal fut dompté de la sorte, & jamais il ne voulut se laisser monter par personne autre que par Gui, le bon Chevalier de la Maison d'Hantonne, fille de France ; si bien

qu'il s'établit entre le cheval & le Chevalier , la plus tendre amitié du monde , comme on en verra des preuves bien touchantes dans la suite. Le bon cheval Rondelle ne connoissoit pas les noms ; mais il connoissoit son maître , & sur-tout sa bonté (1).

(1) Le cheval , quoi qu'en disent les Philosophes très-supérieurs, n'est un animal noble que parmi les animaux domestiques. Il a eu la gloire de n'obéir d'abord qu'aux plus nobles d'entre les hommes ; maintenant il est dégénéré, comme toutes les créatures étrangères à notre espèce. C'est peut-être à cause de cette bassesse que nos Nobles actuels négligent de le monter & de le gouverner , & qu'ils préfèrent de s'en faire traîner avec autant de lâcheté que de mollesse. On ne fait pas comment on se contient , lorsqu'on voit un cheval porter un homme d'église ou traîner un homme de robe. Le cheval est militaire , sur tout en France , & l'abus des chevaux ne devrait pas être toléré jusqu'au point où il l'est. Voyez nos Romains , les Charretiers n'y parlent que d'ânes & de mulets ; les

Dès que Gui eut dompté le cheval Rondelle , le Roi d'Erminie le prit en plus grande amitié , & il le fit Ecuyer-Tranchant de sa table. Il étoit, comme on a dit, d'une beauté qui attiroit tous les regards ; & sa beauté étoit accompagnée d'une grace qui lui faisoit des amis de ses plus grands envieux. Un jour , l'aimable & si tendre Violette vint pincer une harpe devant son père au desert. On ne fait pas trop comment ses yeux allèrent chercher le beau Gui parmi les serviteurs , ni comment les yeux de Gui se rencontrèrent justement avec ceux de la Princesse. Ils les fermèrent & changèrent de couleur en même temps ; de manière que la Demoiselle connut très-bien que le Donzel étoit amoureux d'elle : aussi comprit-elle parfaitement que plus il seroit amoureux , moins il seroit hardi ; & ce fut

autres classes , de mules ; les seuls Nobles , de chevaux : tout dégénère , & l'on ne peut rien dire ! tout tue , & l'on ne veut pas que personne défende.

ceci qui lui donna de grands dépits & des chagrins pas moindres.

Voilà tout d'un coup qu'elle prit une bonne résolution ; ce fut d'inviter cent ou deux cents Dames à un déjeuner très-splendide , & d'aller au Roi son père , le matin de cette fête , lui dire , au milieu de trois belles filles qui dansoient : = Mon très-honoré père , je vous prie de me donner un ou deux de vos Ecuyers pour le service de ma table =. Alors le Roi baïsa sa fille au front le plus tendrement du monde , & lui dit : = Prends , mon enfant , choisis =. Alors Violette choisit les deux plus foibles Tranchans de la table de son père ; si bien que le Roi lui dit : = Oh ! ma fille ! oh ! ma chère & tendre Violette ! je vais t'envoyer Augustin qui est habile au trancher , comme je ne l'étois pas moi-même dans ma jeunesse. C'est un garçon qu'il ne faut pas humilier à cause de sa naissance , entendez - vous bien , ma fille ? Peut-être est-il vrai que nous sommes d'un meilleur sang que les autres ; mais ce garçon-là mérite d'être excepté ,

voyez - vous , & il ne faut pas blesser une délicatesse qu'il a reçue de la Nature comme nous , & qui est le signe d'une ame un peu plus haut située que l'humanité.

Il falloit que ce jeune Gui fût bien aimable , puisque la Princesse , toute modeste & chaste qu'elle étoit , se sentit , dans son tendre cœur , ravie d'avoir Augustin pour Ecuyer-Tranchant. Elle fit néanmoins , par une adresse bien décente , une petite mine contre ce choix de son père. = On saura tôt ou tard ce qu'il est , dit le Roi d'Erminie ; s'il n'est pas né noble , il l'est devenu par le service qu'il me fait. Je déclare que j'aime Augustin ; il me parle plus agréablement que tout autre ; sa parole est aussi libre & nette que sa pensée ; jamais il ne me fait un compliment , qu'il n'y ait un certain côté par où je pourrois prendre son compliment pour une sentence & une leçon. Tout ce qu'il dit semble venir d'un très-bon esprit , très-bon-cœur , très-bon courage. S'il n'est pas noble , Dieu s'est trompé , & je jure à Dieu que je corrigerai son thème =.

Gui s'en alla pour faire dresser la table dans l'appartement de la Princesse. Elle dançoit avec ses Demoiselles. Tout d'un coup elle vint prendre la main de Gui sans le regarder, & comme une chose faite sans motif dans la distraction de la gaieté. Lorsqu'elle l'eut fait tourner deux ou trois fois, la distraction cessa : pour lors elle conduisit l'Ecuyer si aimable au bout de la chambre ; elle le plaça vis-à-vis d'elle :
= Comment t'appelles-tu = ? Gui se mit à deux genoux : = Ma révéérée Princesse sait assez que je m'appelle Augustin, fils d'un pauvre Meûnier, arrivé ici de terres lointaines ; malheureux d'être sans fortune, sans nom, sans gloire ; heureux seulement par l'honneur d'être aux pieds de la meilleure fille de Roi qui fut jamais =.

Violette, en l'écoutant, ne put retenir ses larmes. Au bout d'un moment cela se passa. = Augustin, si tu veux bien m'obéir, je te ferai faire Chevalier par mon père. = Hélas ! ma chère Princesse, le fils d'un Meûnier ! = Combien as-tu d'années, Augustin ? = Dix-huit, Madame. = Et moi j'en ai seize. = Et que

que de beautés , de bontés avec ! dit le bel Ecuyer. = Oui , je serai bonne Maîtresse pour toi , si tu veux m'obéir & m'aimer. Tu vois que je ne suis pas méchante =. Gui ne put retenir son cœur en voyant le sourire délicieux dont Violette accompagna sa dernière parole.

Les Dames avertirent que les mets refroidissoient : Augustin se hâta de présenter à Violette le bassin d'eau : Violette y trempa ses belles mains douces , & finit par jeter une poignée d'eau sur le visage dont elle étoit charmée. Gui ne fut rien faire que de s'agenouiller avec soumission , modestie , plaisir. = Ah ! que tu es bien le fils d'un Vassal ! dit Violette. Quand une fille jette de l'eau dans les yeux d'un homme , si cet homme est quelque chose , ne doit il pas lui jeter à elle-même tout ce qu'il y a d'eau dans un bassin = ? Toutes les Dames se mirent à rire , & du discours de la Princesse , & de l'embarras du bel Ecuyer.

De tout cela , voici que Violette n'en dort ni ne mange ; pense toujours &

Juin 1784.

C

n'imagine rien ; desire & n'espère point ; n'ose montrer qu'elle aime , & le découvre par-là ; veut à tous momens faire plaisir à l'Ecuyer , & lui fait de la peine à tous momens ; l'appelle cent fois dans un jour , & ne lui commande rien : ce n'est que pour le voir ; remarque cent fois sa grace au service , & le gronde toujours : ce n'est pas qu'elle soit mécontente , ce n'est que pour lui parler. Et Gui , déjà fort amoureux , se doute tout naturellement du joli secret caché par toutes ces ruses. Il n'ose rien non plus , soupire à son tour , se tait , rougit souvent d'une vraie pudeur de fille , & s'avance également dans l'amitié du Roi , de la Reine , & de leur fille charmante.

Tous les matins Gui montoit à cheval , tantôt à nu , tantôt avec arçons ; toujours bien , toujours vu de la fenêtre de Violette , toujours plus aimé , & si bien aimé , que le cheval Rondelle avoit sa part de cette amitié. C'étoit un des plus doux plaisirs , que d'aller avec les Demoiselles visiter la bonne bête , lui porter du pain , le lui offrir dans une jolie main qui le caressoit ensuite ; &

l'animal, si terrible pour tout le monde, étoit comme un agneau pour un seul homme & pour toutes les Dames.

Il arriva que Violette, après avoir long-tems embrassé le bon cheval Rondelle, conçut un certain désir qui la fit bien rougir & pleurer toute seule. Comment s'y prendre, & que diroit Augustin lui-même s'il se voyoit embrasser comme son cheval? C'étoit une idée folle, un désir mal-honnête, inutile: on se le reprochoit; mais on se plaignoit, on pleuroit; & voilà ce qui nourrit tous les désirs inspirés par l'amour.

= Quel mal cependant? S'il n'est pas Noble, mon père le fera Noble. Si nous ne sommes pas mariés, un jour nous pourrons l'être: quel mal? Je voudrois ne pas l'aimer si bien, ou je voudrois qu'il m'aimât mieux; sa retenue est en effet bien peu généreuse. Sûrement il n'est pas Noble; il auroit plus de confiance aux Dames, en lui-même.... mais aucun homme n'a plus de beauté, plus de mérite que lui. Quand il auroit été élevé par des gens d'armes, l'instruction noble ne réussit que sur les

amés nobles; & il ne seroit pas si heureusement formé, s'il n'étoit qu'un fils de vassal. Mon père a raison, mon père l'aime; je puis aussi l'aimer, je puis savoir s'il est digne d'aimer à son tour aussi tendrement que je l'aime. Oh! qu'il seroit méchant & véritablement vil, s'il n'aimoit pas! un cœur aimant est le premier signe de la noblesse, de la force, de l'intelligence. Les hommes vulgaires obéissent & trompent; les hommes nobles aiment sans doute, & ne sont malheureux que quand on les prive de l'amour qu'on leur doit. O bel Augustin! je ne fais ce que je dois faire; mais si je l'osois, tu ne serois privé de rien absolument.

Ce que fit cette aimable Violette, ce fut d'avoir les yeux toujours attachés sur le beau visage de l'Ecuyer. Un jour qu'elle étoit assise à table, elle ne pouvoit manger, ni se rassasier de le regarder; & continuellement elle pensoit comment il seroit possible d'accomplir son idée. Tout d'un coup elle avisa que la nappe tombât sur la terre de tous côtés de la table, parce qu'il étoit plus

honnête pour une table de Damès qu'on ne put appercevoir leurs pieds par-dessous.

Violette laissa tomber son couteau, & se pressa de le ramasser la première. Le couteau avoit fui jusque sous le milieu de la table. = Je ne puis l'atteindre, dit-elle; Augustin, venez m'aider=. Augustin se mit aussi sous la nappe très-blanche & très-délicatement frangée : Violette, qui ne pensoit qu'à son couteau, prit Augustin par le menton. = Oh ! le méchant, dit-elle, que faites-vous donc = ? Et puis elle lui donna un, deux, trois, quatre & jusqu'à cinq baisers. = Oh le malheureux couteau ! dit-elle ensuite à haute voix, il s'étoit planté dans le plancher. Augustin, je vous remercie =. Et les Dames lui dirent : = Vous vous êtes donné de la peine ; vous êtes rouge comme la plus belle des roses. = Oui, dit Violette, aussi je ne fais pourquoi les choses ne se font point aussi promptement qu'il faudroit =. Quelques Dames dirent à Augustin : = Vous voyez bien, vous n'auriez pas dû donner cette peine à la Princesse =. Augustin répondit : = J'en

demande pardon de tout mon cœur —. Et il étoit lui-même aussi rouge que la plus belle des roses. Voilà comment le Chevalier Gui du Sacre & l'aimable Violette se donnèrent le baiser sous la table. Si l'on a dit autrement, ce sont des contes, & cette chronique est la véritable.

Ensuite de cette affaire, Violette mangea moins encore : elle regardoit toujours Augustin ; mais ce n'étoit plus qu'à la dérobée ; & toutes les fois qu'elle adressoit ses yeux par hasard, elle rencontroit les yeux du pauvre Ecuyer, qui disoient assez clairement : *Ah ! c'en est trop, ou c'en est trop peu.* Violette pensoit seulement que c'en étoit bien assez.

Mais assurément ce bel Ecuyer de la fille du Roi d'Erminie étoit un Sorcier. Depuis cette aventure, il parut infiniment plus aimable. On ne pouvoit plus vivre sans le voir ; on ne vivroit jamais sans lui ; on aimoit mieux mourir que de le perdre : & cependant que restoit-il à désirer alors ? C'est ce qu'on ne savoit pas.

On rêva. On fit appeler Augustin.

Il vint : il étoit plus beau que le jour, ce jour-là ; enfin si beau , qu'on dit à une simple Chambrière : = Restez ici, je vous en prie. Augustin , je me propose d'avoir des Dames en grand nombre : trancherez-vous à ma table ? = Ma Princesse peut-elle ignorer que je suis à ses ordres ? = Augustin, vous n'aurez jamais à vous plaindre de mes ordres. = Vous êtes si bonne , Madame. = Vous ne savez pas encore toute ma bonté. Si je pleure , jeune homme , que cela ne vous inquiète pas.

= Ah , Madame , pourrois-je ne pas m'inquiéter de vos chagrins ? vous en avez, je le vois. = Non , pas beaucoup ; mais, à dire la vérité , j'ai quelques peines. = Si je n'étois pas trop indiscret, Madame , je demanderois si le Roi votre père veut vous marier. = Et que vous importeroit un mariage ? = Il est vrai , Madame. cependant s'il vous étoit désagréable. . . = Que feriez-vous ? = Tout Madame. = Tout n'est rien , jeune Page ; il n'y a que l'amour qui soit quelque chose ; & vous n'êtes pas capable d'aimer. = Moi ! = Vous parlez un peu vivement , Augustin. = Madame ,

c'est que vous m'offensez. = Une autre fois je prendrai garde d'offenser Augustin, le fils d'un Meunier, le valet des Marchands, acheté des deniers de mon père; oui, en vérité, désormais je craindrai d'offenser Augustin.

Gui se trouva bien prêt alors à révéler son secret, il étoit amoureux, en colère, & piqué par la Princesse, qui le piquoit bien exprès. Mais il tint ferme, & répondit qu'il savoit tout cela, qu'il n'étoit pas même digne de trancher à la table de la Princesse; & qu'il demandoit le châtiment de son insolence. = De quelle insolence, Augustin? = Du mot ou ma Princesse en a cru voir une renfermée. = Ce n'est jamais le mot, c'est le ton qui peut offenser. = Ah! Madame, le mot aussi: que vos paroles sont bienveillantes & gracieuses! & cependant vous m'avez blessé jusqu'au fond du cœur. Moi, incapable d'aimer! ô Ciel, tu le fais. = Quelque petite fille, dit la Princesse =.

Oui, Madame, répondit avec audace le bel ami Gui, une petite fille qui m'a empoisonné de désirs, & ravi de bonheur sous une table. = Ah! bon Dieu,

s'écria Violette, & moi, j'aime aussi un petit garçon qui m'a fait la même chose. Aussi pourquoi ne pas se parler, ne pas s'entendre ? Le tems se passe à quereller ; voilà qui est bien trouvé quand on s'aime. Augustin, je vous dis que je vous aime de toute mon ame, & que je suis bien aise que vous m'aimiez =.

Augustin se mit à soupirer. = Hélas ! un fils de Meünier ? = Vous êtes un mal-honnête de reparler de cela. = Sans réputation ! = Combien d'hommes n'en ont pas qui la méritent, & combien d'autres au contraire ! = Un homme grossier, qui porte le visage, les mains brûlés par le soleil ; & de l'autre côté, tant de fleurs si tendres, tant de charmes ! = Mon petit Page, vous aurez la bonté de vous taire ; je veux encore que vous ayez la peau des pieds aussi dure & calleuse que doit l'avoir un bon Chevalier aussi fort homme de pied qu'habile homme de cheval (1). =

(1) Ce seroit une sotte règle de politesse aujourd'hui. On ne la trouveroit pas même dans la Civilité puérile. Il ne nous est plus

Ensuite voilà qu'en regardant Augustin , cette si bonne Princesse Violette rougit , & puis rougit , que ces char-

permis de monter à cheval sans gants , même en été ; sans un chapeau qui défende le visage du soleil , même en hiver. Nos yeux craignent aujourd'hui de regarder le firmament : nous sommes blessés de la chaleur & de la lumière.

Le chapeau a été de tout temps Gaulois ; sa première forme a été ronde , à l'imitation de celui que portoient les femmes , plus intéressées à ménager leur peau , & peut-être comme le portent encore les Koggers-Bergers de la Montagne noire. Mais on ne portoit point le chapeau , à cheval , ni armé : ce n'étoit qu'un objet de luxe dans le repos. Les Anglois , qui ont le teint délicat , ont imaginé les larges bords contre les brouillards de leurs Isles ; & nous aussi , nous n'osons plus montrer notre face. Les gants ont été dérobés aux femmes de l'Orient , où l'on est curieux de la beauté de la peau , & raffiné en volupté. Les bains sont encore usurpés sur ces femmes ; à moins que ce ne soient des bains d'eau froide , profonde & courante , ils effémi-

mantes joues lui brûloient, que son cœur lui battoit, que ses genoux lui trembloient. = Tu ne fais plus, dit-elle, ce que ta fait la petite fille? = Ah! toute ma vie, je m'en souviendrai. = Oh! non, tu n'as pas de rancune. = Alors Augustin, plus vindicatif qu'on ne peut croire; alors Violette.....

Mais c'est alors justement qu'il étoit question de marier la Princesse d'Erminie; & c'est de ceci qu'il faut maintenant parler. Les Hérauts du Royaume allèrent dans toutes les contrées publier un tournoi où ne seroient admis que des Chevaliers bons Chrétiens, attendu que le prix destiné au vainqueur étoit une bonne chrétienne, fille au grand Roi d'Erminie. Les Chevaliers arrivèrent de la Bretagne, de l'Espagne, de la France, des deux Arménies; & parmi tous, il vient un diable de Chevalier nommé Macabrun, lequel étoit Roi de Pologne, & seigneurioit entre les

ment l'homme. De toutes ces choses qui contribuoient à rendre les Dames plus foibles & sédentaires, les hommes s'en sont emparés.

bords de la Baltique, de la Mer-Noire, & les sources du Danube. Ce Roi si puissant arriva sur dix vaisseaux montés par un grand nombre de Chevaliers: il avoit très-bonnes terres, très-bonne épée, & bonne renommée.

Le matin du tournoi, qui fut aussi triste que surprise & irritée? ce fut Violette. Augustin n'avoit point d'armure, ne pouvoit prétendre à combattre, & il parut le plus joyeux du monde, tandis que tout se préparoit sur la place, que les muids de vin étoient déjà défoncés pour le Peuple, les tables dressées pour les Chevaliers sur une très-belle pelouse, Augustin montoit sur son cheval Rondelle pour aller lui faire son herbe accoutumée. Oh! quel creve-cœur pour Violette de voir passer l'ingrat avec sa faux qui pendoit, & qui s'en alloit aussi joyeux que s'il n'eût été question de rien! = Moi qui pense que tout ceci va se faire pour me l'ôter! & lui qui ne pense pas seulement qu'on se réunit de tous les coins du monde pour m'ôter à lui! oui, c'est un méchant; oui, c'est un fils de Meûnier; je ne l'aime, ni ne l'aimerai jamais. Voilà les

joûtes qui commencent , il ne daigne pas tourner la tête. Hélas ! au moins je le verrois encore une fois , l'ingrat == !

Le beau Chevalier Gui d'Hantone & du Sacre , honorable tige de la Maison de France , s'en alloit , ni plus ni moins qu'un homme qui ne s'inquiète guère , couper son herbe au pré. Il y trouva tous les autres Pages de l'écurie qui avoient déjà fait leur fasce (1),

(1) On va nous accuser de multiplier les notes , de nous arrêter à des détails. Il nous seroit bien aisé de supprimer le tout ; mais puisqu'on veut connoître les anciennes mœurs , les anciens usages , il faut qu'on nous pardonne.

La fasce , figure du Blazon , vient de cet usage d'aller à l'herbe , très-probablement. Les Héraldistes qui ont voulu , comme tous les autres érudits , faire chacun leur système , la font venir , ou de la ceinture militaire antique , ou du bandeau que portoient les Rois d'Asie , ou de bien d'autres parts. Le blason n'est pas d'origine si ancienne , quoiqu'on ait donné des armoiries au bon Adam. On a confondu les signes qui ont été employés par tous les Peu-

mais qui demeurèrent quand ils le virent venir , parce qu'ils l'aimoient , &

ples , avec la science modernement formée par les François. Il importe aux Héraldistes de lire les vieux Romans ; ce sont les meilleures archives pour eux ; & le savant Ménétrier auroit plus élagué , jeté plus de jour encore , & moins donné dans les conjectures , s'il avoit respecté plus qu'on ne le fait ces ouvrages qui ne sont frivoles qu'en apparence.

On appelle fasce la bande placée horizontalement dans l'écu , & au milieu quand elle est seule. La ceinture placée au milieu du corps n'a pas été d'usage depuis les Romains. Les Gaulois ont porté diagonalement la bande qui soutenoit leurs armes : cela s'est appelé baudrier , écharpe , cordon ; mais c'est la bande des Héraldistes : elle descend de l'angle droit à l'angle gauche de l'écu. La *barre* descend en sens contraire : elle désigna la bâtardise d'abord , ensuite les lignées par femmes ; & la bâtardise fut marquée par la piece de son nom , & qu'on appelle le bâton. Aujourd'hui toutes les pieces sont aussi nobles les unes que les autres ; l'argent , la faveur ont tout ennoblé.

que Gui faisoit justice parmi eux du fort contre le foible, du fin contre le franc, & que d'ailleurs il chantoit des chansons merveilleuses ; qu'il n'avoit jamais rien à lui, & qu'il se moquoit avec eux de la faveur où il étoit à la table du Roi d'Erminie ; si bien que dans ces pays étrangers, hommes, femmes, enfans ne pouvoient s'empêcher d'aimer un fils du Sang de France.

Le jeune Gui, après avoir fauché son herbe, en prit une poignée très-fine & très-vive de fraîcheur, dont il

& il n'y a de différence que celle qu'y mettent les temps.

La fasce paroît être la première pièce qu'on donnoit au jeune Noble, pour signifier qu'il avoit été à l'herbe, & qu'il avoit porté sa fasce (*fasciculus*, faisceau) posée devant lui sur son cheval. Après quoi il gagnoit d'autres figures. La fasce est la seconde des pièces honorables, & devrait être la première par cette raison. La maison d'Autriche, qui l'a toujours portée d'argent en champ de gueule, a dû rendre cette pièce respectable & familière à tout le monde.

se fit une guirlande qu'il posa sur sa tête. Il remonta son bon Rondelle, & revint avec les autres Pages, en leur chantant des chansons à les faire mourir de rire. Ils passèrent tous au milieu de la place, où l'on jouïtoit depuis bien long-tems; & tous ces jeunes Nobles avoient si bonne mine & tant de joie, qu'on ne regardoit plus les Chevaliers. Il y eut aussi la bonne & tendre Violette qui ne regarda plus les Chevaliers, mais seulement cet Augustin qu'elle n'aimoit plus; & il lui vint des larmes très-précipitées en voyant son indifférence, sa gaieté, sa couronne d'herbes, & la tranquillité avec laquelle il regardoit ce grand fier de Macabrun, qui avoit déjà démonté plus de cinquante Chevaliers.

— Il me semble, dit Gui, que si j'avois des armes, je jouïteroïs volontiers =. Il vit passer un Ecuyer des Chevaliers abattus. = Mon cher ami, vous pourriez bien me prêter ce casque & cet écu de votre Seigneur, pour un moment =. L'Ecuyer se mit à rire du Page couronné d'herbe. = Oh ! se mit à dire Gui, je ne suis pas étonné que votre Maître

ait été abattu ; c'étoit un pauvre Chevalier , puisqu'il ne vous a pas appris la politesse. = Voilà Gui qui saute de son cheval , & qui prend les armes à l'Ecuyer.

Il lui manquoit une lance : il vit à la porte d'une maison , des perches qui séchoient ; il en vit une assez droite & forte , encore toute verte ; il la prit : une bonne femme le poursuivit de bien des injures , dont il ne tint compte , & il revint sur Rondelle , casqué , demi-armé , fanfaronner en vrai Page dans la carrière.

Le Roi Macabrun se sentit une fantaisie de s'amuser contre le petit Page. En quoi il eut très - grand tort , parce qu'en triomphant du petit Page , il n'auroit pas acquis beaucoup d'honneur. Il vient dire à Gui d'Hantone : = Demandez - vous une jôûte , Chevalier ? — A condition , dit le jeune Gui , que nous la ferons dans toutes les regles. = Va pour les regles , dit en riant le Roi de Pologne =.

Ils se mirent à courir l'un contre l'autre. Le bon ami Rondelle étoit , comme on fait , le plus fort cheval du monde.

Macabrun ne put deviner comment cela s'étoit fait ; mais il étoit couché sur la terre , bien étonné de se trouver hors des arçons. Tous les Pages , tout le Peuple , tous les vaincus applaudirent. Et comme Macabrun vouloit remonter , Gui cria de toute sa voix : = Défarmez ce Chevalier vaincu =. Or c'étoit une regle , que celui qui perdoit les arçons devoit se faire défarmer & renoncer au prix.

Eh bien , quand Violette eut vu la chose , elle se remit à pleurer comme auparavant , & son cœur lui sautoit à la gorge ; mais pour cette fois , c'étoit bien véritablement du plus doux plaisir qu'elle eût eu dans ses dix-huit années de vie. = Ah ! je l'avois bien dit. Ah ! j'étois bien sûre qu'il m'aimoit , & que je ne pourrois cesser jamais de l'aimer. Comme il a fait tout cela sans me rien dire , le cruel ! Que Dieu lui pardonne tout le mal qu'il me fait aujourd'hui ! non , s'il n'est pas Chevalier , c'est une résolution prise , je veux être Bergere =.

Si tendrement , si ingénument possédée de son amour , Violette s'en alla ,

toujours avec sa Dlle. trouver Augustin dans l'écurie. Alors Augustin avoit une querelle avec son ami Rondelle ; & cela , parce que le Chevalier vouloit retenir l'animal à sa mangeoire , & que le cheval , qui avoit vu des armes , qui avoit vu le brillant coursier du Roi de Pologne demeurer sot après la chute de son Maître , vouloit retourner aux joutes , aux combats , & se sentoît aussi possédé de desirs de gloire , que le Chevalier de desirs d'amour. Violette , qui savoit le mot , caressa le cheval de ses mains douces , & lui dit : Mon ami Rondelle ; si bien que la pauvre bête se mit à passer sa colère sur l'herbe de son râtelier.

Lorsque la paix fut faite entre le cheval & le cavalier , Violette regarda son bel ami , d'abord sans lui rien dire ; & lui sourioit sans rien dire aussi. Violette , avec une charmante mine & en inclinant sa tête le plus tendrement sur son épaule droite : = Oh ! le méchant , dit - elle. = Pourquoi , ma chère Princesse ? = Va , je t'ai pardonné , n'en parlons plus. = Elle le prit par la main , & le fit promener à côté d'elle.

tout le long de l'écurie , qui étoit merveilleusement grande & belle (1).

A Chaque parole qu'elle disoit , Augustin s'inclinoit respectueusement , & Violette soupiroit. = Augustin, qu'est-

(1) Pas si belle , ni si haute , ni si bien voûtée , ni si propre , ni si saine , ni si militairement parée , sans doute , que celle de Chantilly. A considérer celle - ci seulement par ses dehors , c'est un chef - d'œuvre qui rappelle la belle majesté chevaleresque. Son dôme ou rotonde est d'une beauté qu'il n'appartient qu'aux Architectes nobles d'ame , comme de talent , de décrire au juste. C'est là qu'il est beau de voir dans l'automne un Prince du Sang de France , manger botté , suant encore du cheval qui va manger à côté de lui , plein de l'ivresse du plaisir noble de la chasse , & environné de grâces , de vertus , sous la figure adorée des femmes de sa famille. La voilà , la noblesse ; compagnon d'un cheval , & non pas d'un Financier ni d'une fille d'Opéra ; compagnon de ses Piqueurs plutôt que de l'espèce qu'on appelle Courtisans ! O Nobles ! vous avez encore de beaux exemples !

ce que c'est que cette couronne d'herbes que je t'ai vue ? = La voici. = Augustin, j'aimerois bien à la mettre sur ma tête. = Ah ! ma Princesse ! = Je te dis que je l'aimerois bien. = Je ne fais qu'obéir, Madame. = Je te dis que j'aimerois à te voir de tes mains, me la placer sur la tête ; mais tu ne veux pas entendre.

Alors Augustin rougit, & prit la Guirlande ; & dans le trouble où il étoit, il se plaça tout de travers, si bien que la Princesse Violette se tourna de manière à présenter le dos à sa suivante, qui étoit à l'autre bout de l'écurie, & que, dans le moment où Augustin posa la couronne d'herbe, Violette leva la tête un peu trop ; ce qui fit que leurs visages se rencontrèrent, & que la suivante n'en put absolument rien appercevoir. Peut-être est-il vrai que la première fois la chose étoit moins innocente ; mais cette fois ce fut bien innocemment que ces chers amoureux s'embrassèrent. = Ah ! comme je la garderai, ta guirlande ! = Ah ! comme je le garderai, ce cruel baiser ! = Mon jeune Page, ayez la bonté de

vous taire =. Et puis, avec la guirlande en main, Violette s'en alla, croyant qu'elle étoit bien heureuse. Point du tout, à mesure que la chose avançoit, elle se trouvoit à plaindre de plus en plus.

Mais voici bien d'autres affaires. Sur l'annonce du tournoi qui devoit durer huit jours, sur la réputation de beauté qu'avoit la Princesse Violette, un fils du Roi de Bolfinare, nommé Luccafer de Buldras, Chevalier franc de sa personne, vrai Sarrazin, n'aimant point Dieu, mais pratiquant la bonne & loyale Chevalerie, devint amoureux de la Princesse; & malgré le cri qui lui interdit ses prétentions, il y persiste, & veut voir si les Chrétiens sont meilleurs à conquérir des femmes que les Payens. C'étoit pourtant un bon Payen que ce Luccafer de Buldras. Il aimoit bien les femmes; & excepté qu'il ne leur étoit pas trop fidèle, on pouvoit justifier le goût de mille & mille Payennes pour lui.

Quand il arriva au tournoi d'Erminie, ce fut de la meilleure grace qu'il

s'annonça : on lui dit que les Sarrafins ne pouvoient aspirer qu'à faire le coup de lance.

C'étoit un homme d'esprit. Il répondit que la règle des braves étoit : tout ou rien ; qu'il n'étoit pas juste d'exposer un galant à manquer à la fois le prix & le coup de son arme ; qu'il étoit persuadé de la délicatesse du Roi d'Erminie ; que s'il pouvoit en douter, il lui resteroit d'être encore persuadé de sa prudence , & qu'elle devoit le mener à comprendre que Luccafer de Buldras n'étoit pas homme à faire cinq ou six cents lieues pour rien , mais pour renverser très-lestement la ville d'Erminie , à moins qu'on ne le fît participer aux avantages, comme aux risques de la course proposée.

Il faut savoir que Luccafer étoit déjà bien terrible par lui-même , & qu'ensuite il avoit dix ou douze cents Sarrafins à grande taille, grandes moustaches , grands sabres , grands chevaux , grand courage d'enfer ; de sorte que la chose devenoit digne d'être mûrement examinée. On examina. On lui fit répondre que la Princesse Violette avoit

disposé de son cœur (ce n'étoit pas une chose qu'on fût ; on la disoit pour tromper Luccafer ; & cet article inquiétoit médiocrement Luccafer de Buldras).

Il répondit à son tour , qu'il emmeneroit hommes & femmes du pays d'Erminie dans le sien ; qu'il y feroit vivre les hommes enchaînés , & les femmes déchaînées. = Oh ! l'infame , disoient les Dames d'Erminie ; comment a-t-on pu si bien parler de lui = ? Le Roi pensa qu'il falloit toujours faire le fier , à tout hasard ; & il lui fit répondre définitivement , qu'au nom de Dieu il n'avoit pas peur des Sarrafins ; & qu'il espéroit leur apprendre à respecter la bonne Religion.

Malheureusement le Roi d'Erminie , ou quelqu'un de sa Maison , peut-être la bonne Violette , avoit fait une ou deux fautes cachées ; ce qui opéra la ruine des Erminiens par forme de châtiment. Le Roi fut vaincu ; Macabrun vaincu , tout leur monde vaincu , pris avec eux , & liés tous sous les pavillons des impies. Rien ne put résister

à la vaillance de Luccafer : aussi est-on convenu que c'étoit le plus vaillant homme qui fût dans ce temps-là , excepté que la Princesse Violette en douta toujours.

C'étoit la plus grande désolation dans toute la ville d'Erminie ; on n'y voyoit plus que des enfans qui pleuroient au milieu des rues , & qui appeloient leur mère : on n'y auroit pas trouvé une petite fille de seulement douze ans ; les Païens avoient tout enlevé ; & le troisième jour se passoit depuis qu'ils étoient en quête de la Princesse.

Il y eut deux choses d'assez favorables ; ce fut que le palais étoit défendu par de bonnes tourelles & des portes ferrées d'un demi-pied d'épaisseur ; ce fut aussi que Luccafer avoit défendu de tuer , de piller , de brûler ; & il est croyable qu'il n'étoit que pour le quatrième des droits de la guerre.

Sur ces entrefaites , & au moment où Violette se désoloit au milieu de toutes ses Demoiselles , il arriva qu'elles virent descendre par la cheminée un homme qui fit pousser des cris d'effroi ;

Juin 1784.

D,

mais tout subitement Violette courut se jeter au cou de cet homme ; elle l'embrassa bien , le fit asseoir , le regarda , lui prit les mains , se cacha le visage dedans , fit des folies dans sa douleur. = Ah ! mon pauvre Augustin , dit-elle , qu'allons - nous faire ? tu m'as laissé perdre le Roi mon père , ton Seigneur , qui t'a si bien traité , qui t'aimoit , qui auroit pu. . . . = Madame , j'avois demandé une bonne & forte armure de guerre à Monseigneur le Roi votre père ; il me l'a refusée , comme une chose inutile. Je suis venu pour vous prier de m'ouvrir l'arsenal du palais , afin que je puisse voir si rien ne me conviendra. = Hélas ! pauvre Augustin , que pourras tu avec des armes ? = Je n'en fais rien , sinon que je ne pourrai rien sans elles =. Et Violette se mit à pleurer. = Des armes , dit elle ! des armes pour le faire tuer ! Dieu juste , n'aurez-vous pas pitié de nous = ?

Gui d'Hantone essaya bien des armes qu'il brisoit comme du verre , avant que de trouver une vieille cuirasse & tout le reste d'une armure rouillée , dont la

trempe n'en étoit pas moins excellente. Violette se noircit les mains de l'antique poussière, en aidant à revêtir cette armure qui la faisoit trembler dans ses entrailles. Elle dépendit elle même plusieurs épées qu'elle dégaînoit avec effort. Il y en eut une qui se découvrit tout de suite, avec ces mots gravés sur la lame :

« Je suis Clarence , & claire ferai
» d'honneur éternellement ».

= Augustin, dit elle , par le pouvoir qui est donné à toute fille vierge de faire un Chevalier , je vous fais Chevalier du nom de la chose que vous allez toucher =. Elle lui fit mettre la main dans son giron, & toucher la couronne d'herbe fine & tendre qu'elle y gardoit : mais la couronne n'étoit plus si fraîche que d'abord entre les doigts.

= Je vous fais , ajouta-t-elle , Chevalier de l'Herbolotte charmante , & vous donne l'épée Clarence , avec l'accolade, très-volontiers. Que Dieu te défende , mon bel ami ! je te recommande mon père =. Et puis elle versa beaucoup de larmes.

= J'ai encore à vous demander une

grace , Augustin. = Jusqu'à la mort je fais serment de vous obéir. = Il faut qu'avant d'aller à la bataille, vous m'épousiez solennellement, ici, devant le souverain & tendre père des créatures, devant ces figures & ces armes de ma royale généalogie =. Alors ils se jurèrent mariage de parfait amour dans les mains l'un de l'autre. Augustin tira de dessus son cœur l'anneau qu'il avoit reçu de ses parens comme signe de sa noblesse , & il le mit au doigt de Violette. Ils se donnèrent cette fois un baiser religieusement chaste. Violette, plus sérieuse , lui dit : = Maintenant, c'est mon devoir de penser à vous , & le vôtre de penser à moi, plus que nous n'avons encore fait.

= Ma belle , ma chère , ma digne & tendre Violette , maintenant que je suis votre époux , apprenez que je m'appelle Gui , que je suis fils du Duc d'Hantone , du sang de France, issu de Constantin , & déjà fait Chevalier du Sacre par un des plus respectables Guerriers du monde =.

Ah ! que Violette fut heureuse ! mais tout d'un coup aussi quelle douleur !

quelle méchanceté! = Vous empoisonnez bien ma joie , dit-elle ; vous me reprochez ma faute par votre aveu. Que penserez-vous de la fille d'un Roi qui se donnoit au fils d'un Meûnier? = Que ma chère Violette n'auroit eu qu'un très-foible mérite à se donner à un Chevalier ; que Gui auroit pu soupçonner de la foiblesse , & qu'Augustin ne peut croire qu'à la bonté ; que Gui auroit pu douter de l'amour , & que le pauvre Augustin doit mourir dans sa reconnoissance & son amour pour sa Princesse & pour sa femme.

= Ah ! Gui , cher Augustin , je savois , j'aurois donné mon sang en gageure que vous étiez noble. Voici un anneau que je vous donne à mon tour ; gardons chacun le nôtre tant que nous vivrons. = Il est temps de partir. Encore , Violette , encore sur vos lèvres si douces. = Je n'ose plus. = Quoi ! ma chère Violette , notre mariage auroit-il détruit votre bonté pour moi? = Non , certes , oh ! non , jamais de la vie ; mais , Chevalier Gui , dit-elle avec le plus enchanteur sourire , Chevalier fils de France , que voulez-

Diiij

vous qu'on vous donne? prenez ==. Il prit très-bien le beau Chevalier, mais il dit ensuite : == Non, mon doux ange, non, je ne puis croire que j'ai perdu à n'être plus Augustin. == Si fait vraiment, Monseigneur, dit Violette ==. Et aussi-tôt elle enlaça ses bras autour de la tête de son époux, & l'embrassa d'elle-même de très-bon cœur & bon courage.

Quel courage lui fallut-il en regardant, bientôt après, la bataille de ce cher ami contre ce grand Luccafer de Buldras? Celui-ci avoit été prévenu qu'un Guerrier venoit avec une suite très-peu nombreuse. Il vit en effet le jeune Gui qui arrivoit sur Rondelle, & avec bien de la surprise de lui voir des armes si rouillées. Les Chevaliers qui l'environnoient reconnurent, sur l'enseigne azur à la bande d'or, la couleur de France : les Hérauts reconnurent la bande d'Hantone. Gui avoit fait, par les mains de Violette, charger sa bande de son sacre diadémé, & couronner d'une herbe fine & droite la couronne ducale ; ce qui ne fut pas entendu.

Violette vit aussi son ami qui abor-
doit le Païen devant les pavillons ; elle
les vit se parler très-long-temps , &
mouroit de frayeur , dans l'attente des
coups qu'elle désiroit pourtant de voir
commencer. = J'avois entendu parler
de vous , disoit Gui , comme d'un Che-
valier aussi ami des batailles que des
Dames. Des batailles , on vous en
fournira ; des Dames , on ne le peut.
= Vous me feriez plaisir de lever votre
visière. = Ce qui m'importe le moins ,
c'est de vous faire plaisir. = Chevalier
d'Hantone , c'est pourtant une règle , que
d'anir à la galanterie pour les femmes ,
la politesse pour les hommes. = Pour
les hommes qui se montrent galam-
ment , j'en conviens ; & d'après la règle
interprétée , vous n'avez pas beaucoup
à prétendre. = Nous ferions mieux
de jouter ; c'est ce que je comprends
par vos réponses. = Jouter , Cheva-
lier de Buldras ! = Soit , j'accepte le
défi. Mais je veux le combat à mort.
= Je crois bien , dit Gui , que vous
êtes forcé de le vouloir.

= Etoit-ce votre intention , répliqua
Luccafer ? = Allons , Chevalier , c'est

Div.

assez de questions. = Pour une des filles enlevées ? = Assez de questions. = Pour la Princesse Violette ? = Assez de questions , vous dis-je. = C'est que véritablement si vous étiez son ami , j'aurois un reproche à me faire. Vous paroissez digne d'elle. Quel que soit le succès de la bataille , je respecterois une bonne fille , & un ami qu'elle auroit choisi comme vous. = Et son père ? = Avec son monde , je rendrois tout. = Alors il est inutile de nous battre. = Au contraire , plus indispensable que jamais. = Je vous entends : jusqu'à la mort encore ? = Oui , certes , dit Luccafer. Si c'est moi , ma parole est donnée devant mes Chevaliers ; si c'est vous , pas de difficultés =.

Voilà quels furent les préliminaires de la terrible bataille entre Luccafer de Buldras & le Chevalier d'Hantone. Dès que Violette la vit commencer , elle se mit à genoux devant sa fenêtre , & pria le bon Dieu de vouloir bien aider son ami Gui , quoiqu'elle eût toujours dans la pensée le nom d'Augustin , qu'elle aimoit mieux. Autant de coups que Gui recevoit , autant Violette en recevoit

sur son cœur. Les débris des armes, les étincelles voloient dans l'air. C'étoit la plus belle chose du monde, que de voir battre ces deux vaillans hommes.

A la fin, Luccafer jeta son écu, leva son sabre des deux mains, & le rabattit. Hélas ! Gui tomba de ce coup terrible, non pas de son cheval, mais de la tête seulement entre les deux oreilles de Rondelle. Violette tomba du même coup dans la chambre où elle étoit : ce n'étoit pas Augustin qui l'avoit reçu, c'étoit elle-même ; & le coup étoit bien terrible aussi ; il fit dire à Gui : = Ah ! mon ami Rondelle = !

Or, voilà que Rondelle fait subitement un saut qui tire son maître de la portée d'un coup que redoubloit le Chevalier de Buldras. Rondelle revient avec un courage qui lui rendoit les yeux tout ardens comme la braise : il se dresse contre le cheval de l'ennemi, lui fend la tête de ses deux fers de devant ; & durant ce temps, Gui, qui avoit repris connoissance, porta le plus beau coup qui jamais ait été donné de la bonne épée Clarence. Il trancha

moitié bien au moins du casque & du crâne du Païen , qui perdit alors les arçons , qui tomba , & sur lequel se jeta d'un saut le jeune Chevalier d'Hantone, qu'on vit , avec une adresse merveilleuse , couper d'un seul revers la tête de Luccafer de Buldras.

Ce fut dommage ; c'étoit un beau Chevalier , pas trop méchant , bien brave, & ami des Dames ; ce qui ne se rencontre pas souvent ensemble. Son malheur fut une chose qui devoit arriver pour délivrer le Roi & le Peuple d'Erminie , pour apprendre que la meilleure Religion est la bonne , & que les hommes ne doivent jamais couper le lien des Dames , c'est à-dire, ne point les arracher à leur repos , à leurs plaisirs , à leurs Amans ; ne jamais en demander une sans son gré , & faire toujours honneur aux amours parfaits ; tels que celui qui étoit entre un si beau Chevalier que Gui , une si bonne Princesse que Violette. Quand le malheur d'un honnête homme est bon à quelque chose , il est plus aisé de s'en consoler. Cependant Gui lui fit faire de très-belles funérailles ; il ordonna que les

Dames jetaient des fleurs sur sa sépulture , & que les hommes y suspendissent des armes. Il arriva même que depuis que Gui n'avoit pas été tué par Luccafer , Violette pardonnoit au terrible Sarrafin , & qu'elle dit devant ses Demoiselles : = Les très-bons sont très-rares , les moins méchants doivent être honorés =. Mais c'étoit un effet de la bonté de son cœur , parce que , dit la Chevalerie , tout Chevalier qui n'est pas très-bon doit être mis au rang des plus méchants. Et qu'est-ce que c'est que la Chevalerie , disent les Nobles d'aujourd'hui ? Ah ! c'est une chose qu'il faut leur laisser demander.

Ils apprendront ce que c'est , en apprenant combien notre Héros Gui d'Hantone étoit loin de la bonne Chevalerie , lorsque sa victoire le charmoit , lorsqu'il se livroit aux caresses de l'aimable Violette qui lui avoit ôté son casque & sa cuirasse de ses mains ; lorsqu'il fut surpris & nettement vu par le Roi Macabrun , au moment où la tendre Princesse le mangeoit de baisers , comme le meilleur pain du monde.

En vérité, le Chevalier Gui du Sacre & de l'Herbolotte oublioit son père, Sennebaud de la Roche-Saint-Simon, & la chambrière si bienveillante, & ses ennemis sur-tout. Comment, dit-on, ne faut-il pas oublier ses ennemis ? Non, certainement. Les ennemis d'un honnête homme sont des méchans, & il ne faut leur faire aucune grace : on ne sauroit même les punir assez de leurs friponneries. Mais le Chevalier Gui ne pense à rien. Voici des malheurs, de la misère, des périls, des séductions qui le menacent. Il aime ; tout est borné à son amour. Vains amoureux ! hélas ! pardonnez, belle & tendre Violette ; votre Amant est bien excusable, s'il s'oublie si longtemps dans vos bras. Ce n'est pas votre faute, ce n'est pas la sienne. Vous l'aimez, il vous aime ; vous devez oublier vos devoirs tous deux ; vous devez tous deux être justifiés, mais non pas impunis. Aussi vous allez voir.

Violette, sans la moindre précaution, s'occupoit à désarmer son Chevalier, à lui chercher ses blessures ; elle avoit des toiles, des baumes tout

préparés. La pharmacie étoit dans ce temps-là du ressort des plus nobles & des plus jeunes Dames ; ce qui pouvoit avoir ses inconvéniens. Un beau Chevalier inspiroit tant de pitié au moment où ses blessures saignoient , que cette pitié duroit encore lorsqu'elles se cicatrisoient. Si la pitié ne duroit plus , elle changeoit de nature ; un brin d'amour survenoit , ce brin grandissoit , & cette pharmacie étoit la cause de tant de malheurs qui arrivoient aux amans fidèles , de tant de Princesses enlevées , de tant de Princes rangés quelquefois sous la destinée risible de l'hymen.

Violette s'occupoit donc de si près à panser les blessures de Gui , que le Roi Macabrun de Pologne crut véritablement les voir s'embrasser. Il se hâta de demander Violette au Roi d'Erminie : la chose paroissoit presser en effet. Mais le Roi d'Erminie avoit d'autres intentions depuis qu'il connoissoit Augustin ; il les annonça. Macabrun fit remarquer tous les avantages qui étoient de son côté ; il promit de donner à Gui une sœur qu'il avoit , & qui étoit

Reine en Scandinavie. On prit pour arbitre le jeune Chevalier. Il embrouilla l'affaire par sa réponse ; & le Roi Macabrun refusa , pour se défaire de cette épine de rivalité.

Le Roi de Bolsinare menaçoit de venger la mort de son fils Luccafer. Macabrun fit entendre au Roi d'Erminie qu'il lui seroit glorieux d'éviter une brouillerie , de faire satisfaction à ce père affligé , & de lui envoyer même le Chevalier qui avoit tué Luccafer. Gui n'auroit rien à craindre , puisqu'il avoit tué son ennemi en bataille régulière , ou tout au plus auroit il un coup de lame à donner ; ce qui devoit l'inquiéter assez peu : d'un autre côté , le Roi de Bolsinare seroit sensible à ces attentions généreuses de la part de ses ennemis , & tout se termineroit ainsi par la paix & l'amitié.

Le Roi d'Erminie ne pouvoit que déférer à ces raisons. Il aimoit trop le bien des choses. Il fit venir le Chevalier Gui , & lui fit promettre d'obéir au dernier ordre qu'il lui donneroit de sa vie. Gui lui jure d'obéir , & de servir au contraire toute sa vie le si bon Maître

qui l'avoit acheté d'Arloriaüs. = Alors : il vous faut aller à Bollinare porter cette lettre , qui contient mes excuses au pauvre père du Chevalier de Buldras. = On expliqua tout le fond de cette négociation de bienfiance : mais Gui n'avoit pas besoin de raisons , dès que le père de Violette lui commandoit.

= Ah ! s'écria Violette , est-ce à mon père que vous deviez obéir ? Augustin ne m'appartient-il pas ? n'est-ce pas lui qui tranchoit debout devant ma table ? Ah ! la table... Oui , vous êtes un ingrat : oui , tous les hommes le sont ; on me l'a bien dit ; & moi , je veux être ingrate aussi bien que les autres ; je veux tout oublier , je veux trahir , je veux ne penser jamais , si vous partez , jamais plus à nos cheres amours. = Alors des larmes.

Le Chevalier n'eut pas de peine à rompre cette charmante colère. Mais il auroit bien vainement essayé de consoler Violette & de détruire tout le fantôme funeste qu'elle se formoit , pour suite de cette séparation. = Ah ! Gui , beau Gui , si vous aviez pensé continuel-

lement à l'Herbolotte, vous y auriez pensé avant que de répondre à mon père. La voilà. Comme elle sèche ! pauvre bonne herbe ! ta fraîcheur a passé comme son amitié pour moi. = Ecoutez, Violette, c'est vous qui êtes ingrate, cruelle ; vos paroles percent jusqu'au fond du cœur. Que la plus mortelle des herbes m'empoisonne quand je cesserai de vous aimer, & que ce soit de la main de mon meilleur ami que je reçoive le poison ! je ne vous en dis pas davantage ; il faut partir ; ce n'est que pour un moment. Jereviendrai sauf ; & vous, ma très-aimée Violette, gardez-moi votre amour, gardez mon anneau. = Et l'Herbolotte ? = L'Herbolotte sur-tout. Mais, ma chère Violette, vous l'abandonnerez bientôt ; la bénite herbe, bénite par vraie Chevalerie, sera touchée par d'autres mains que par les nôtres. Non, jamais, Gui, je vous le jure. = Prenez-y donc bien garde, ma chère Princesse. Mais vous avez dit que vous ne m'aimeriez plus ? = Va, mon ami, c'est tout ce que j'oublierai ; puisqu'il le faut, je t'aimerai. = Puisqu'il le faut, Violette ? — Oui, puisqu'il le faut de si

loin. = Nous sommes si près. = Ah ! voilà comme vous aimez , vous autres hommes , vous ne pensez jamais qu'au moment. Ah ! Gui , mon beau Gui , tu me coûteras bien des larmes , j'en suis sûre. = Et vous , Violette , ma belle , ma chérie , peut-être bien du sang & des regrets.

Voilà des adieux fort tristes & des pressentimens fort singuliers. Enfin , tout va comme Dieu l'ordonne.

Le Chevalier Gui du Sacre & de l'Herbolotte reçut des mains du Roi d'Erminie la lettre de sa commission. Il est bon de savoir que cette lettre avoit été secrètement écrite par le Roi Macabrun , & substituée à celle du Roi d'Erminie. Il est encore bon de savoir que le beau Messager portoit sa mort ; car la lettre disoit : « Moi , Roi , & mes Chevaliers ,
» qui sont aussi Rois & Princes , sommes d'accord que le Chevalier Luc-
» cafer de Buldras a été tué avec une
» espèce d'avantage , & c'est pour cela
» que je vous envoie son meurtrier ,
» afin que vous en preniez telle vengeance qu'il vous plaira. La meilleure
» est , ce nous semble , de le faire pen-

» dre comme vilain , car il n'est connu
» dans ma Cour que pour le fils d'un
» Meûnier , qui a usurpé la noble en-
» seigne de France-Hantone ; ainsi, moi,
» Roi, & mes Chevaliers, avons pensé
» que la paix ne devoit pas être rom-
» pue entre nous à l'occasion d'un vi-
» lain , &c. »

C'est avec cette lettre que Gui vo-
guoit sur l'Hellespont, n'ayant que sa
bonne épée Clarence pour équipage.
Les Chevaliers ne portoient point d'ar-
gent ; aussi n'y avoit-il à gagner que
des coups avec eux. Gui descendit à
un port, d'où il prit la route de Bol-
sinare. Quand il y fut arrivé , le Roi n'y
étoit pas ; il avoit transporté son siège
dans une autre ville nommée Sangfinelle.
Gui demanda cette route , qui lui fut en-
seignée. Elle étoit longue , déserte , pé-
nible , pas un château , pas une cabane,
pas un monastère , comme dans les pays
Chrétiens.

Il y avoit deux jours que Gui souf-
froit de la faim. Il y avoit dix ou douze
heures qu'il souffroit de la soif : il n'étoit
plus qu'à deux journées de Sangfinelle ;
mais il se trouvoit bien en peine. Il

apperçut une jolie prairie avec de beaux bocages si verts & bien nourris, qu'il espéra d'y trouver de l'eau. Il arriva près d'une fontaine, sous des ombrages où reposoit & mangeoit avec tranquillité un voyageur vêtu d'une esclavonne toute simple, sans armes, sans paquet. Gui le salua; il avoit faim: l'autre le salua, quoiqu'il eût du pain sur l'herbe à côté de lui. Dans ce monde, celui qui a deux pois fait le fier contre celui qui n'en a qu'un.

Le voyageur vit que Gui buvoit dans ses mains à la fontaine. = Vous avez chaud, lui dit-il, cette eau vous fera mal. Buvez un coup de vin; & il lui présenta de la manière la plus polie du monde un très-bon flacon. = Gui le remercia; & la raison de son remerciement fut qu'il ne buvoit pas de vin, sans avoir auparavant un peu mangé. = Vous voyagez peu sans doute, lui dit l'Etranger; vous sauriez qu'entre voyageurs on ne se gêne pas. Vous voyez que voici du pain, de très-bon agneau cuit avec un peu d'ail; mangez, Seigneur, mangez; Dieu est le père de tout le monde; sa providence rend à chacun selon

ce qu'il a fait pour autrui. = Voilà , se dit à lui-même Gui , un bien honnête homme. = Il mangea , but , & s'endormit.

Après avoir dormi tout le reste du jour & toute la nuit , il se reveilla , & se trouva nu comme la main. Le cas étoit embarrassant ; mais il ne dura guère. Il vit venir à toute bride des Cavaliers Sarrafins qui s'emparèrent du beau Chevalier nu , qui le lièrent sur un cheval , & qui le conduisirent à Sangfinelle au Roi de Bolfinare. Gui ne regrettoit que sa lettre , de tout ce que l'honnête homme lui avoit dérobé. Mais cet homme étoit véritablement honnête ; la lettre étoit déjà entre les mains du Roi de Bolfinare. Cette hospitalité champêtre n'étoit qu'un moyen tout-à-fait doux & humain de savoir ce que venoient faire les gens : lorsque les gens étoient amis , on leur rendoit un équivalent de ce qu'ils avoient perdu , & on les avertissoit de se défier de tous les hommes qui parloient humanité , charité , bienfaisance. Il faut convenir que tout autre , à la place de Gui , eût été trompé de même. Il est si doux de se fier sur les vertus !

Ce fut bien pis, lorsque, mené en présence du Roi de Bolfinare, il entendit la lecture qui lui fut faite de la lettre fatale. Qui se seroit défié du Roi d'Erminie ? Il est bon de passer sur toutes ces réflexions que son aventure lui faisoit faire. Le Roi lui dit : = Enfin c'est toi qui as assassiné mon fils le Chevalier de Buldras ? = Je l'ai tué, dit Gui. = Alors tu as prononcé ta sentence ; qui tue sera tué =. Un sourire assez dédaigneux fut la réplique du Chevalier. On lui jeta une mandille sur le corps, & le Roi lui fit entendre l'ordre qu'il donnoit, pour qu'il fût, sans délai ni remise, pendu.

Ainsi le beau Chevalier Gui d'Hantone, le si cher Chevalier de l'Herbolotte, le fils d'un Duc, un Prince du Sang François, l'époux de la fille d'un Roi, marchoit à la potence. Qui peut après cela répondre de n'être jamais pendu ? Dans ces temps éloignés, il ne falloit qu'un fourbe ; aujourd'hui la justice, plus consciencieuse, en demande trois : c'est peut-être qu'il y a plus de fourbes aujourd'hui que dans ce temps-là.

Gui étoit véritablement affligé de tout

perdre dans un âge si tendre. Perdre sa gloire & Violette, que peut-on perdre de plus ? Il pardonnoit au Roi d'Erminie, parce que toutes les fourbes, fussent-elles faites par des Rois, sont si basses, que les Héros dédaignent des'en plaindre. Cependant, que penser de ce Roi d'Erminie, si bon, si franc, si généreux & si lâche ?

On le menoit donc hors de la ville, cet aimable Augustin, hors de la ville, pour être pendu aux pairles seigneuriales du Roi de Bolfinare (1).

(1) Les familles qui portent la pairle dans leurs armes, pourroient être offensées qu'on leur apprit seulement que c'est la figure d'un instrument de mort : c'étoit un pal qui, à certaine hauteur, se divisoit en deux branches en forme d'Y sur deux pairles ou *pergulae*. On plaçoit une perche, & au milieu de cette perche on attachoit la corde qui devoit soutenir le Vassal suspendu & exposé en exemple. On n'a maintenant que des piliers qui représentent le pal antique. Les Seigneurs les font mâçonner ordinairement sur un terre en belle vue, pour avertir qu'il y a Bourreau dans le

Il ne faut pas attendre de Chevaliers errans qui viennent délivrer le malheureux Gui. Les Sarazins le faisoient marcher avec une grande turquerie le long de la muraille d'un jardin qui appartenoit au Roi. Il y avoit une fille unique du Roi qui premoit son passe-temps dans ce jardin. Cette fille avoit nom Blanche-dor, & cinquante Demoiselles pour la servir. Elle leur demanda ce que c'étoit que la rumeur du dehors. On lui répondit qu'on menoit au supplice le meurtrier de son frère. Elle voulut voir, se fit ouvrir une petite porte, & vit le triste cortège. Gui auroit arraché des larmes à toute autre qu'à une Turque, tant il avoit la mine ai-

village. Ils pensent faire connoître qu'ils sont Hauts-Justiciers, & ils apprennent qu'ils sont de simples Justiciables du dernier Vassal, qui cultive avec frayeur le champ où sont élevés ces piliers funéraires. On appelle encore fourches, ces lieux où le passant laisse sa malédiction, quoique la figure de la fourche ne subsiste plus que dans la parole du blason.

mable , le visage doux , au milieu des bourreaux.

Or la Princesse , au contraire , montra des yeux enflammés de fureur. Elle fit arrêter la marche & lever le mouchoir qui couvroit les yeux du Chevalier. = Le voilà donc , dit-elle , ce traître & vilain qui a tué mon frère ? C'est une mort trop douce & trop prompte que celle dont on va le punir. Je veux qu'on lui creve ses yeux hypocrites & qu'on lui arrache son cœur , & que , comme traître qu'il est , on lui en batte les joues. C'est la grace que je vais demander au Roi mon père.

Blanche-dor est montée sur un palefroi qui la mène à son père. Elle supplie par toutes les larmes qu'elle a versées depuis l'assassinat de Luccafer , qu'il lui soit permis de venger un frère si chéri , & que le Chevalier faux & homicide lui soit abandonné. Le Roi , qui n'avoit plus que cette aimable fille , lui accorda ce qu'elle voulut , & Blanche-dor fit ramener le criminel dans une tour qu'on appeloit la tour du Fond sans remede. Dix Sarrafins furent placés à la

la porte de la tour , ainsi nommée , parce qu'une fois qu'on y étoit descendu , jamais on n'en sortoit.

Le lieu étoit très-humide , bien noir ; mais il étoit spacieux ; & , quoique les yeux n'en vissent rien , Gui mesura l'étendue de sa prison par son premier gémissement. Le son se répandit en écho contre les parois du rocher souterrain. Gui s'aventura dans cet espace sans lumière. Il mit le pied sur quelque chose , trouva que c'étoit une épée couverte de rouille , apparemment de quelque Chrétien mort dans cette horrible prison. Il gémit encore en pensant à sa bonne Clarence , à qui la lui avoit attachée la première fois à sa ceinture. Il entendit siffler des serpens ; il entendit même le son de leur gros corps qui glissoit sur la terre , & alors il ne fut pas fâché d'avoir en main cette arme , toute vielle qu'elle étoit.

Il ignoroit s'il étoit nuit ou jour , lorsqu'il entendit comme frouir un long vêtement de soie tout au bout de la vôte misérable. Il crut que c'étoit un des serpens , & qu'on l'avoit placé dans ces cachots , pour en être dévoré. C'étoit

la belle Blanche-d'or qui venoit seule au travers de l'obscurité. Elle avoit laissé deux Demoiselles à une secrète entrée pratiquée peut-être, depuis l'existence de la tour, en faveur des Dames qui vouloient exercer la charité.

Il faut savoir que la charité est un tendre, doux & vif sentiment mêlé de générosité, d'amitié & de compassion pour un homme malheureux; que la charité peut être de toutes les Religions, & se trouver aussi ardente au cœur d'une Païenne, que dans celui de la meilleure Violette de la Chrétieneté.

Blanche-d'or s'avançoit & trembloit véritablement un peu. Le Chevalier tenoit son épée prête à crever l'estomac de l'animal cruel. Voilà Blanche-d'or qui avance; voilà Gui qui alonge son bras pour percer.

= Chrétien, pauvre Chrétien, où es-tu, dit Blanche-d'or =? Alors Gui reconnut la voix de la cruelle Princesse. Il ne fut s'il devoit répondre; il fut seulement qu'il ne devoit pas tuer. Il retira son épée, qu'il colla contre son flanc, ne souffla pas, ne bougea pas,

= Chrétien , pauvre Chrétien , où es-tu — ? Pas un mot. = Hélas ! auroit-il déjà péri ? ah ! qu'il dorme plutôt ! je mourrois de douleur s'il étoit mort. Chrétien , pauvre Chrétien , où es-tu = ? Elle prononça ces dernières paroles d'une voix plus haute , afin de le réveiller.

Gui se mit à raisonner avec lui-même. = Voici une bonne fille , si je ne me trompe. Mais je dois être également malheureux par sa bonté & par sa cruauté. De quoi me servira de lui répondre. Oh ! ma chère Violette , je veux mourir ici fidèle à mes saints sermens = !

Alors Blanche-d'or se mit à crier d'une voix presque pleurante : = Chrétien , pauvre Chrétien , où es-tu ? Voici du pain , du vin que j'ai dérobé pour toi dans la pharmacie de mon père ; voici de la viande. Si vous ne voulez pas me répondre , remarquez bien la place où je suis , vous y trouverez ma corbeille. Elle est très-belle , ma corbeille ; c'est moi qui l'ai travaillée durant plus de quinze jours. Adieu , Chrétien , je m'en vas ; quand vous voudrez

me répondre, je reviendrai =. Et alors c'étoit tout de bon que Blanche-d'or pleuroit.

En vérité, c'est que Gui ne put y tenir. = Qui est-là? dit-il, mais d'une voix douce & déconsolée. = C'est moi, Chrétien; je vous apporte à manger, du vin à boire, puisqu'il vous est permis, & pour vous réjouir le cœur. Si vous dormiez, je suis fâchée d'avoir troublé votre sommeil. = Dites-moi, belle & chère Dame, qui vous êtes. Je croyois que toutes les Dames de ces contrées étoient aussi cruelles que la Princesse Blanche-d'or. Elle ne veut pas qu'on meure dans un moment; elle se plaît à faire durer la mort. Je voudrois la voir & la toucher: je doute qu'elle appartienne au sexe dont elle a les charmes & les habillemens —. Blanche-d'or étoit rouge & brûlante en ce moment. = Vous ne pouvez la voir, dit-elle, mais vous pouvez la toucher. = Oh! la cruelle Princesse! = Oh! l'ingrat Chrétien! qui n'a pas vu que j'ai feint d'être plus cruelle que les hommes, pour le sauver. Approchez-vous, bel ingrat, prenez & mangez.

= Il n'est pas question de manger ; Madame ; ce qui m'inquiète maintenant, c'est de reconnoître vos bontés. = Un Chevalier comme vous doit-il ignorer quelque chose là-dessus ? = Ah ! Madame : non , laissez-moi mourir fidèle.... Vous vous feriez aimer , Madame ; je vous en conjure , laissez-moi mourir. = Vous voyez bien , dit l'aimable Blanche-d'or , que vous parlez comme un désespéré. Est-ce que vous imagineriez que m'aimer seroit m'offenser ? Nous sommes tous faits en ce bas monde pour nous aimer. Les hommes n'ont de vrai plaisir qu'à être aimés , & les femmes , de véritable honneur qu'à l'être aussi. Que ne vous asseyez-vous , Chrétien ? = Madame , ce terrain est très-humide. = Asseyez-vous sur la queue de ma robe. Je vais m'asseoir & vous ramener à la raison , à la consolation. Faut-il se désespérer quand on est jeune , beau , aimable ? Faut-il se rendre haïssable par des idées tristes , par la défiance à l'égard du monde ? S'il y a des méchans , il y a de bonnes créatures qui s'empressent autant à corriger le mal , que les autres à le faire =.

Gui rêvoit , & rêvoit cruellement.
= Madame , dit-il enfin , j'espère , & ce sont vos bontés qui me le font espérer , que vous rendrez à la plus chérie des épouses , l'époux malheureux qui se jette à vos pieds. = Ah ciel ! vous êtes marié ? . . . si jeune ! = Oui Madame. = Je suis bien malheureuse. Hélas ! j'avois envie de vous tirer de cette prison. = Madame , je vous conjure au nom de l'amour. . . . = Nous en reparlerons une autre fois. Adieu , traître Chrétien =.

Voilà de belles affaires produites par la fidélité. Qu'on soit constant , à la bonne heure ; mais fidèle , on se brouille avec tout le monde. Cependant Blanche-d'or ne se brouilla point ; elle avoit trop bon cœur. Elle revint au souterrain noir avec un panier plein de nourritures exquises. Ce n'étoit pas tout. Elle apporta sur ses tendres épaules un lodier pour coucher le traître Chrétien. Gui ne put s'empêcher de soupirer. = Que je suis malheureux , Madame ! = Vous le ferez le moins que je pourrai. = Alors je le ferai davantage. Par pitié , laissez-moi périr ,

== Je ne puis pas. == Eh bien , délivrez-moi , par mépris pour le plus ingrat des Chevaliers. == Je ne puis pas vous mépriser.== Que voulez-vous donc faire de moi , Madame ? une victime éternelle que vous percerez & guérirez tous les jours ? == Comment vous appelez-vous ? == Gui d'Hantone , fait Chevalier du Sacre par mon Maître , & de l'Herbolotte par ma Maîtresse. C'est à elle que je suis lié par une parole sacramentale ; je dois l'aimer tant qu'elle vivra. Voudriez-vous d'un Chevalier traître ? == Je ne fais pas. Je vous donnerai votre nourriture tous les jours. . . . == Et là-dessus Blanche-d'or pleura , pleura si fort , qu'elle ne put rien ajouter (1).

(1) Ce caractère ne diffère point trop de celui de Violette. Les vieux Romanciers n'avoient que deux moules de femmes , tendres ou guerrières , & souvent l'une & l'autre tout ensemble. L'Arioste est le premier qui en ait fait voir de coquettes. Les guerrières intéressent peu. Les coquettes , comme Angélique , encore moins , & c'est le grand vice.

Tous les jours, durant un an, Blanche-d'or continua de nourrir son prisonnier chéri. Elle l'avoit mis fort à son aise dans sa prison ; rien ne lui manquoit. Tout ce qu'on peut penser là-dessus seroit une grande méchanceté. Pour tout l'univers, Gui n'auroit pas été infidèle, ni Blanche-d'or coupable, sans être auparavant aimée.

Cependant le Roi d'Erminie avoit de l'inquiétude tant & plus sur le bon Chevalier Gui d'Hantone. Il l'attendoit, l'attendoit, parce qu'il avoit ses raisons pour l'attendre. Il avoit pensé qu'un Chevalier du sang de France honorerait infiniment sa Maison d'Erminie, & qu'un homme tel que Gui la servirait, l'agrandiroit par son courage autant que par son bon esprit. Et il est vrai que le Chevalier n'avoit qu'un travers dans l'esprit, celui qui lui faisoit un crime d'une salutaire infidélité.

du Roland furieux. Voici un pauvre Chevalier bien en peine entre deux femmes également tendres, aimables, jeunes & honnêtes.

Il se seroit fait délivrer, il seroit revenu, il auroit empêché de grands malheurs, au lieu qu'il fit arriver tous ces malheurs par son absence, & qu'il se rendit malheureux lui-même, qu'il rendit malheureuse sa Violette chérie, sa bonne Blanche-d'or, par son obstination de vertu. Personne n'y gagna que le fripon de Macabrun : & voilà comment les vertus des honnêtes gens font le profit des fripons, dans le temps qui court comme dans le temps passé.

Le Roi d'Erminie, las d'attendre le retour du Chevalier Gui d'Hantone, envoya des foux pour informer. Ses foux lui rapportèrent que Gui étoit pendu depuis près de deux ans. Les espions ne rapportent jamais que l'à peu près. Ah ! le pauvre Gui ! Oh ! le cruel Sarrafin de Bolfinare ! La guerre, la guerre contre lui, dit le Roi d'Erminie ! Mais il auroit mieux aimé faire les noces de sa fille & du pauvre Gui, qu'il aimoit bien.

Il fit venir Violette. = Eh bien, lui dit-il, ce pauvre Gui est pendu ! = Eh bien, mon père . . . = Violette étoit très-embarrassée. = J'aurois

desiré qu'il revînt & qu'il eût le secret de se faire aimer de vous comme de moi. Il nous auroit été bien attaché, bienutile. — Hélas ! il est pendu , le cher enfant ! il n'en faut plus parler , cela fait trop de peine. Je ferai la guerre au Roi de Bolfinare , qui se permet de faire pendre mes Ambassadeurs.

Mais , ajouta-t il , ma bonne & chère Violette , il faut vous marier. Le Roi Macabrun vous demande depuis deux ans. Je vous fais observer que j'ai grand besoin de lui pour faire la guerre au Sarrafîn , & pour venger mon pauvre Gui , que j'aimois de tout mon cœur =. Tout comme le Roi parloit , Violette pâlissoit , si bien qu'elle perdit connoissance : cet évanouissement auroit été scandaleux sans le retour de ses esprits. Elle dit ce qu'elle voulut dire , & on la crut ; on n'étoit pas si fin dans ce temps-là. Mais pour n'avoir pas assez parlé , Violette se vit bientôt persécutée.

Elle étoit dans sa chambre , qui pleuroit , qui pleuroit le jour & la nuit ; elle n'avoit plus besoin de boire ni de manger ; ses larmes la nourrissoient.

Son cher Gui ! son bel Augustin ! son mari perdu , perdu pour jamais ; & la voilà vierge encore ! Voilà l'anneau qu'il lui a donné , voilà l'herbolotte qu'elle lui a prise : elle ne se possède pas de douleur. Ah ! que ne peut-elle mourir aussi ! elle avoit tout prévu , tout prédit : le cruel a voulu partir , l'abandonner dans le monde ; & qu'y va-t-elle faire à présent ?

Enfin , enfin , voilà comme le monde se joue de la sainteté des amours ; voilà que nouvelles sur nouvelles arrivent , & que toutes confirment que Gui n'est plus au monde. Cependant les dernières disent qu'il a péri dans la tour du Fondsans-remède , à Sangfinelle en Esclavonie , & que la Princesse Blanche-d'or l'a fait enfermer dans cette tour. Ce fut avec cette connoissance que Violette reprit un peu d'espoir. = Il étoit trop aimable pour n'avoir pas charmé cette Sarrafine. Il vit sans doute ; il est infidèle & caché. Non , certes , il n'est pas de femme au monde qui puisse le laisser périr. Eh bien , j'épouserai le Roi Macabrun ; j'irai en Pologne ; je serai plus à portée de le retrouver =.

Violette étoit fille ; Violette épousa le Roi Macabrun, qu'elle n'aimoit pas, pour se réunir à Gui, qu'elle aimoit. On croiroit volontiers que c'est une histoire d'aujourd'hui. Violette déclara donc qu'elle cédoit aux sollicitations de son père en faveur du Roi Macabrun ; mais à condition que son époux lui seroit parfaitement étranger, & qu'il n'auroit que le titre sec & vuide de mari.

Le Roi Macabrun étoit très-amoureux ; mais les fots & les mal-honnêtes gens ne sont pas nés pour être Amans. Il accepta cette humiliante condition, & il exigea seulement qu'elle n'eût lieu que durant une année. Parole prise de Macabrun ; garde de cent Dames & de cinquante Chevaliers, donnée à la Princesse pour faire observer religieusement le célibat marital des conjoints.

Hélas ! comment cette Viollette a-t-elle pu se marier ? Hélas ! comment vous êtes-vous mariées, vous, Mesdames, qui faites cette question ? Le mariage fait, & non parfait, le Roi Macabrun voulut retourner en Pologne. Violette ne demanda pas mieux.

La première chose qu'elle n'oublia pas , fut le bon cheval Rondelle , le tendre ami d'Augustin. Rondelle avoit bien du chagrin depuis long-temps ; il dépériffoit à vue d'œil ; il étoit maigre ; on ne le montoit pas ; il refusoit tout autre Cavalier que son ami ; il mangeoit si peu que rien , encore étoit-ce avec mépris pour son herbe. Souvent il reniffoit de gros & longs soupirs , & cela parce qu'il pensoit alors à son ami qui ne venoit plus. Il regardoit tout le monde avec un œil sombre , dédaigneux ; mais s'il voyoit Violette , quand même elle n'auroit pas eu la croûte ordinaire de pain ou de melon dans la main , il dressoit avec joie , noblesse , fierté , sa fine tête , & découvroit son beau poitrail , comme s'il eût voulu dire : Ici est un cœur qui aime aussi bien que notre ami Gui d'Hantone , le bon , le fort Chevalier , l'ami des bons chevaux comme moi. Il baissoit les joues & le front de Violette , qui n'avoit pas la moindre peur. Hélas ! elle lui mettoit la main dans la bouche avec la croûte de pain ; & le cher ami Rondelle attendoit , pour mâcher ,

que la jolie main douce se fût retirée. Enfin , c'étoit un si bon animal , qu'il ne lui manquoit rien , sinon de pouvoir parler.

Lorsqu'on fut arrivé dans la Pologne , le Roi Macabrun fit des fêtes : c'étoient des fêtes , comme toutes celles des Rois , pour déguiser des peines secrètes , ou pour en imposer aux Peuples. A peine fut il arrivé , qu'il manqua de parole au Roi d'Erminie sur l'article de la guerre projetée. Il écrivit qu'il lui importoit particulièrement de vivre en paix avec ses voisins , & très-peu de venger la mort du fils d'un Meunier ; qu'au surplus , ses obligations ne devoient commencer qu'avec celles du Roi d'Erminie ; & qu'aussi-tôt qu'il les rempliroit , au moyen de la condescendance de sa fille , il verroit ce qu'il auroit à faire pour son service contre les Sarrafins. = Ma foi , dit le Roi d'Erminie , me voilà encore trompé ; & je l'ai été tant de fois , que , parmi les Rois , je me croirai désormais un honnête homme =.

Violette s'inquiéta très-peu de la bro uillerie de son père & de son époux ;

elle n'étoit heureuse que par l'idée d'être voisine de Gui, qu'elle croyoit au pays de ces indignes Sarrafins Turcs, dont le systême étoit de procurer toutes sortes de plaisirs aux femmes, excepté des plaisirs. Ce n'étoit pas qu'elle fût sans inquiétude sur la fidélité de Gui; tout au contraire; mais elle prioit le bon Dieu de le-lui renvoyer s'il étoit en vie, quitte à lui pardonner ses torts. = Hélas! disoit-elle, moi qui ai bien légitimement un mari; je n'ai pas voulu lui fausser ma foi: s'il est vrai qu'il m'ait faussé la sienne méchamment, encore est-il vrai que je lui pardonnerai, pourvu qu'il revienne & qu'il me délivre. Oh! Gui, beau Gui, bel Augustin, jamais je ne pourrai perdre ton souvenir. Il y a pourtant bien long-temps du baiser sous la table; bien long-temps de ta Chevalerie de l'Herbolotte que tu touchas dans mon giron; bien long-temps que je ne t'ai vu, Gui. . . . Laissons la pleurer, parce que des larmes, toujours des larmes, attendrissent trop; & les Livres sont faits pour faire rire aujourd'hui.

Plutôt que de retourner à la tour du Fond-sans-remède , allons au milieu des champs , où nous trouverons un jeune Guerrier qui va son grand train , sans cheval ni armes : ce Guerrier pourra devenir quelque chose dans les affaires de Violette. Il avoit marché long-temps à travers bois ; il lui coûtoit très-peu de passer les rivières à la nage & de se nourrir de l'herbage qu'il distinguoit dans les champs. Il apperçut des ombrages , & de l'eau qui reluisoit au soleil ; il se détourna du chemin qu'il suivoit ; & il vit au bord d'une aimable fontaine un Pélerin qui reposoit. On ne fait pas pourquoi ce Guerrier ne vouloit point aller plus long-temps avec les habits qu'il portoit. Il dit au Pélerin : = Veux-tu me donner tes habits & prendre les miens ? = Plût à Dieu , dit le Pélerin ! mais en attendant , Sire , mangez & buvez de ce hanap excellent =.

Cette aventure , qui ressemble à celle de Gui d'Hantone , ne tenta point le Guerrier inconnu ; il étoit pressé , & il n'avoit ni faim ni soif. = Non , dit-il , je ne veux que tes habits. = Oh bien !

je ne peux vous les donner , à moins que vous n'ayez bu & mangé =. Ce Guerrier se jeta sur le Pèlerin , le dépouilla , lui trouva une belle épée cachée , & sur l'épée ces lettres qui disoient :

« Je suis Clarence , & claire ferai » d'honneur éternellement ».

= De qui tiens-tu cette épée ? = D'un Chevalier mort maintenant. = Tu es un bien grand fripon , mon ami. Vîte , qu'on se depouille , & nu comme la main ; ou , si tu résistes , mort. . . , mort , te dis-je , & tué comme une mouche =. Le Guerrier examina toutes les poches du Pèlerin ; il y trouva un anneau qui n'étoit ouvert que pour le doigt d'une jeune fille. = Où as-tu pillé cet anneau ? = Je le tiens du même Chevalier , qui me donna le tout pour me récompenser d'un coup de vin qu'il avoit bu dans mon hanap. = Je le connois , ce Chevalier ; il n'est pas mort comme tu le dis ; il est dans la tour du Fond-sans-remède , peut-être encore. Reprends ta dépouille. Je garde l'anneau , l'épée , & ton baril avec le bourdon =.

Le jeune Guerrier s'en alla , & bientôt il arriva sur les frontières de Pologne ; il entra dans une hôtellerie où plusieurs Marchands étoient à table. = Que Dieu vous protège , mes bons frères ! n'avez-vous pas quelque chose à donner pour l'ame de Gui d'Hantone , qui fut un bon Chevalier Chrétien , mort trop jeune , & perdu pour la foi comme pour les amours ? = Ne parlez pas de ce Gui d'Hantone , si vous ne voulez pas être pendu. Est-ce que vous ignorez la défense de notre Roi Macabrun , qui fait demain de grandes fêtes pour la consommation de son mariage avec la Princesse Violette d'Erminie ? = Et qu'a-t-il défendu , Macabrun ? = Voyez ce petit Ecuyer , comme il parle de notre Roi ! il a défendu , sous peine de mort , que le nom de Gui d'Hantone fût prononcé dans ses Etats. = Et pourquoi ? = Ne faut-il pas vous rendre compte de ce qu'on ignore ? Allez , allez-vous-en , & ne venez pas ici pour nous faire accuser devant les Officiers du Roi. Comme nous sommes un peu riches , graces à Dieu , ils ne manqueroient

pas de profiter de cette ridicule défense , pour nous tirer de l'argent , en menaçant notre vie. = Ce sont de bonnes gens que les gens des Rois , dit le Guerrier , ils en veulent plus à l'argent des hommes qu'à leur vie ; & l'argent n'est rien. = Voilà un mauvais sujet , dirent les Marchands : l'argent n'est rien ! l'argent est tout , puisque d'honnêtes gens comme des Chefs de Justice en sont si friands , qu'ils oublient quelquefois leur honnêteté pour en avoir. Allez , allez-vous-en , & ne nous faites point accuser de lèse-majesté =.

L'inconnu passa devant une église ; il en vit sortir trois Dames ; il leur demanda pour l'ame de Gui , le jeune , le beau , l'excellent Chevalier. La défense du Roi étoit si terrible , que deux Dames se sauvèrent ; la troisième lui dit : = De quel Gui parlez vous ? = De Gui d'Hantone , marié à la Princesse d'Erminie , & mort , hélas ! à vingt-ans tout au plus , de la destinée commune à tous les maris. = Ah ! mon Dieu ! parlez bas , jeune homme , & dites-moi si vous avez de ses nou-

velles. = Je vous dis qu'il est mort dans la tour du Fond-sans-remède, à Sangfinelle en Esclavonie =.

La Demoiselle se mit à pleurer. = Oh ! le cher beau fils ! que Dieu lui donne tout ce qu'il a sûrement mérité ! Je suis venue de bien loin pour le trouver ; & il faut que je le trouve mort. Hélas ! hélas ! que les méchans font de mal en ce monde ! Sans sa mère , sans son beau père , sans moi , Gui , le bel enfant , seroit plein de vie ; c'est moi qui lui ai retiré le poison des lèvres , qui l'ai fait échapper de sa prison d'Hantone. J'aurois dû plutôt le garder , plutôt le nourrir sous mes jupes , que de l'exposer à courir le monde dans un âge si tendre , avec si peu de malice qu'il avoit. Oh ! qui vengera maintenant son père ?

= Ah ! dit l'inconnu , vous êtes Benoline , la bonne fille dont il m'a souvent parlé. Et comment êtes-vous venue dans ces contrées ? = Je vais vous le dire. . . . : Le cher & bon maître ! il vous a parlé de moi ? Jeune homme , jeune homme , laissez-moi pleurer . . . , je vais vous dire. Lorsqu'Albert ,

le cruel Maïençois , eut appris, je ne fais comment, qu'on l'avoit trompé, il entra dans une terrible colère contre sa femme, & sa femme contre moi. Cependant elle me dit en secret : Voilà de l'or & des joyaux; va - t - en. Je m'étois mariée sans attendre la promesse de mon aimable maître; j'emmenai mon mari, qui prit le commerce, & nous vîmes au pays d'Erminie chercher notre maître légitime. Mon mari gagna tout exprès de quoi lui entretenir dix chevaux & dix hommes par année. Violette voulut voir une femme étrangère qui demandoit après Gui. Le pauvre Gui étoit allé en Bolfinare; mais la Princesse m'aima de ce que j'avois aimé Gui; elle me prit à son service, & j'y suis encore.

= Oh ça! Benoline, Gui m'a aussi parlé d'un vieux Chevalier Sennebaud: qu'est-il devenu? = Il vit dans son château de la Roche-Saint-Simon: c'est à lui que j'ai rendu le bon sacre que Gui m'avoit recommandé. = Que dire de la destinée? le vieux vit, & le jeune est mort. = Que dira la Princesse Violette? = Tout ce qu'elle peut dire, c'est

qu'elle a tué son Amant par son mariage =.

Benoline leva les yeux sur l'inconnu ; il avoit le visage taillé de deux ou trois coups de sabre fraîchement ; ce qui paroïssoit à des lizerets frottés de baume dont ces longues coupures étoient recouvertes ; il étoit pâle du reste comme les ames des sépulcres ; il n'avoit qu'un morceau de toile qui lui enveloppoit la tête ; il cachoit l'épée qu'il avoit prise au Pélerin ; & il n'avoit que la mine, trop ordinairement affreuse, d'un mendiant ; car ces mendiants ne sont pas toujours ce qu'on pense. = Vous étiez donc bien grand ami de Gui d'Hantone ? = Je ne fais pas , dit l'inconnu , pourquoi l'on désire la prospérité ; elle ne fait que des ennemis ; nous avons été malheureux ensemble ; nous nous sommes aimés comme deux frères : s'il plaît à Dieu , j'aurai vengeance de tout ce qu'on lui a fait d'injuste.

= Oh ! jeune homme , dit Benoline , voudriez - vous voir la Princesse Violette , voir ses larmes , voir tout l'amour tendre & sincère qu'à perdu Gui d'Hantone ? = J'aimois trop mon ami ; je

ne pourrois m'empêcher de manquer de respect à son épouse infidèle. = Je vous assure qu'elle ne l'est pas. = Ce n'est pas une de ses Demoiselles que je croirai. Voulez-vous croire à Macabrun ? vous l'entendrez. = Alors , volontiers. Voyez-vous bien , Benoline , j'aimois Gui plus que moi même ; & je me soucierois , comme de rien , de venger , même sur une femme , l'abominable tort fait à son amour =.

Dès que Violette fut instruite qu'un ami de Gui étoit arrivé dans le palais , elle le voulut voir , le voulut à toute force : autrement elle alloit se précipiter de ses balcons. Il faut savoir que le lendemain son terme expiroit , & qu'elle en pleuroit depuis très-long-temps , quoique dans de certaines chroniques faites par des méchans , on ait osé dire que ce terme ne pouvoit être aussi redoutable pour une Princesse de bientôt dix-huit ans. La Princesse Violette en eût elle eu cinquante , le moment qui livre une femme à un mari qui n'est pas son amant , peut avoir quelque chose de pénible ; & dès que cela se peut , il est honnête de supposer

que cela est. Il est d'ailleurs certain que Violette ne pouvoit supporter d'être sans nouvelles de Gui dans ce moment funeste ; & qu'elle maudissoit avec sincérité le jour qui devoit éclairer le triomphe de son mari sur son Amant.

Cependant le Guerrier inconnu s'amusoit , dans les cuisines , à donner beaucoup de colère aux cuisiniers , en leur demandant pour l'ame de Gui d'Hantone. On lui disoit : = Ce Gui fut le plus mauvais & le plus faux garçon de la terre ; il est la cause que notre Seigneur Roi est marié sans l'être , & que rien n'est si triste que la vie qu'il mène avec une femme, que Dieu bénisse , s'il le peut sans injustice ; elle ne veut pas voir son mari ; elle se fait garder comme un corps saint ; & tout cela , pour son Gui : & tu viens demander pour l'ame de Gui ! Tu es bien heureux , que nous soyons d'honnêtes gens , & qu'il n'y ait personne ici de la prévôté de l'hôtel ; car tu serois bientôt pendu =.

Ceci commence à prendre une tournure , se disoit l'inconnu ; Violette pourroit bien avoir été fidelle : la vérité s'entend

s'entend dans les cuisines & les antichambres des Grands , plutôt que dans leurs salles & de la bouche de leurs confidens. Il attendit encore que Benoline vînt le prendre ; elle vint le joindre sous un escalier , & le conduisit dans une chambre d'où il entendit une voix d'homme , & c'étoit celle du Roi Macabrun.

= Je me flatte , disoit-il , d'avoir assez religieusement rempli mes conditions , pour vous avoir disposée à remplir les vôtres , Madame ; vous ne pouvez douter de mon amour , puisque je vous ai fait le sacrifice de mon bonheur : si je vous avois moins aimé , j'aurois été moins délicat. Il ne tient qu'à vous de prolonger mes supplices ; je ne m'autoriserai jamais du terme qui expire demain , & je ne souffrirai pas que ma félicité vous coûte un seul soupir secret =. Violette lui répondit : = Soyez sûr , Monseigneur , de mon obéissance , dès que le terme de nos conditions sera tout-à-fait expiré. = Oh ! les femmes ! se dit l'inconnu , que la langue des femmes est franche dans un tête à tête = ! Le Roi s'en alla.

Juin 1784.

E

Les affaires du mari faites , suivent celles de l'amant. Benoline conduisit le jeune ami de Gui. Violette le prit par la main. = Quelle nouvelle de Gui m'apportez-vous ? = Le pauvre Gui est mort ; je vais demandant pour son ame =.

Violette devint aussi blanche que sa gorgerette , & puis elle s'évanouit. Lorsqu'elle eut repris ses sens , elle recommanda de renvoyer l'étranger ; elle n'avoit plus besoin de rien savoir. L'étranger lui répondit : = Il est nécessaire que vous sachiez , Madame , que c'est vous qui l'avez tué ; il est nécessaire , au cas que vous respectiez la Chevalerie , de répondre à plusieurs demandes qu'il m'a chargé de vous faire.

Ce Roi Macabrun a-t-il touché l'herbolotte consacrée par vos amours ? = Est-il mort ? = Oui. = Eh bien , ce n'est qu'à lui que je dois répondre sur cet article , & je lui répondrai bientôt.

= Qu'a-t-on fait du pauvre bon ami Rondelle ? = Il est , dit Benoline , bien triste dans les écuries de l'époux. = Oh ! ce devoit être un fier cheval , selon que Gui m'en a raconté. Ce pauvre & cher

ami Gui , je le regretterai toute ma vie ; il pouvoit être Roi de Bolfinare , de Hongrie , d'Efclavonie , s'il eût voulu manquer , de même que fa Princeffe , à la fidélité facrée des amours. La fille du Roi l'aimoit bien ; Blanche-dor , la fille du Roi de Bolfinare , a honoré la mémoire d'un fidèle amant par un beau tombeau : & cela , parce qu'elle n'a jamais pu rien obtenir de ce fidèle & chafte cœur de Gui , Chevalier de l'Herbolotte =.

La Princeffe Violette étoit dans un état qu'on ne peut dire ; elle étouffoit de fanglots ; fes yeux étoient enflés & rouges , fes lèvres féchées , fon vifage pâle , fon efprit égaré. = Pardonnez , pourfuivit l'inconnu ; pardonnez , fi l'amitié me fait trop parler de Gui à des oreilles importunées de fon nom ; c'eft qu'il m'a recommandé fa dernière volonté , que voici : = Si tu peux voir la Princeffe d'Erminie , m'a-t-il dit , ne lui dis rien , finon que je meurs fidèle à fes premières bontés pour moi. Fais en forte de voir mon bon cheval Rondelle ; c'eft le feul & plus fidèle ami que j'aurai eu fur la terre ; tu lui feras

mes adieux ; tu lui diras : Ami Rondelle , & tu le regarderas avec fierté : il n'aime pas les yeux timides ; il te connoîtra. = Oh ! qui gouverne aujourd'hui ce bon cheval , poursuit l'étranger ? = Il ne se laisse toucher que par la Princesse , dit Benoline , & par ses Demoiselles quelquefois,

= Oh ! le meilleur cœur d'animal qui fut jamais ! Gui m'a raconté je ne fais combien d'histoires du bon caractère de Rondelle , & de sa force , & de sa noble générosité. Il pleuroit en pensant qu'il étoit peut-être oublié de Rondelle aussi. = Ah ! si mon cheval ne m'aime plus , s'écrioit-il , je suis une créature vile qui mérite de mourir. Félicitons-nous d'être oubliés , méprisés des foibles & des vicieux ; mais demandons pitié pour nous , quand les cœurs nobles nous séparent d'eux. Je n'ai connu de cœur noble au monde que celui de Sennebaud , mon cher vieux , le tien , & celui de Rondelle =.

Comme par un mouvement de jalousie désespérée , Violette se leva dans le plus grand désordre ; ses longs che-

veux bruns épars , un mouchoir à la main , qu'elle agitoit , dont elle essuyoit son visage ; elle prit l'étranger par le bras sans lui rien dire ; elle le conduisit à l'écurie : Benoline les suivit.

Dès le feuil , l'étranger cria : = Rondelle , mon ami , où es-tu = ? Rondelle , qui n'étoit jamais un moment sans penser à son maître , entendit cette voix ; il se mit à hennir d'un hennissement tiré du fond de son cœur , rempli de joie , rempli de colère aussi. L'animal se leva sur ses jarrets de derrière , & cassa son licol ; il vint , il vit l'inconnu , secoua la tête , comme par reproche ; ensuite il baïsa , du bord de ses lèvres , ce visage couvert d'emplâtres ; & il se mit à piaffer autour de l'inconnu , en levant , avec un incroyable orgueil , sa tête , son poitrail , & comme pour s'offrir à être monté.

Alors , alors l'étranger se jeta , se pendit au cou du bon Rondelle , & l'embrassa si tendrement , qu'il auroit fait venir des larmes à tout le monde. = Ah ! s'écria Violette , c'est lui , c'est lui ; Gui n'est pas mort ; le voici , je le tiens. = J'aurois dit bien long-temps à mon

cheval que j'étois mort, lui répliqua tristement le bon Gui, Rondelle ne m'auroit pas cru. Je conseille à tout Chevalier de compter un peu plus sur la connoissance de son cheval que sur celle de sa Maîtresse =.

Or, voici comment, dans la chronique de Gui d'Hantone, il est dit qu'il fut reconnu de son cheval Rondelle plutôt que de sa Maîtresse; ce qui ne veut pas dire que Violette ne l'aimoit pas parfaitement; mais que les Dames ne reconnoissent que la figure, & que les chevaux reconnoissent autre chose (1).

(1) Le chien d'Ulysse, dans Homère, offre encore une remarque singulière à faire sur le souvenir des animaux. En proportion, du moins d'esprit & d'idées, ils ont plus d'attachement; l'esprit, au moral & au physique, est phosphorique. Une bête s'attache plus qu'un homme; un homme s'attache plus qu'une femme. Les sots sont plus constans; ils aiment mieux. Un valet spirituel vit avec ses maîtres, toujours prêt à les quitter; l'esprit exclut de nécessité le sentiment: c'est une vérité dure à dire aujourd'hui, qu'on a tant d'esprit,

La Princesse Violette se mit à pleurer bien chaudement. = Hélas ! hélas ! voyez quel reproche il vient me faire , après tant de chagrins que j'endurois en patience pour lui ! qui pouvoit le reconnoître dans cet état ? = Votre cœur , Violette , plutôt que vos yeux. On m'auroit ôté tous mes sens , que j'aurois reconnu ma chère Violette.

& qu'on parle tant sentiment. Il est vrai qu'on n'aime personne en aimant tout le monde , & l'on se soucie très-peu d'être aimé. Tout ce qui est au fond des têtes est esprit , c'est-à-dire , souplesse de protée , flexibilité de serpent , volatilité de fumée ; tout ce qu'on met en avant est hyppocrisie. Il résulte , que plus on est bête , plus on s'attache ; que plus on a d'esprit , plus on esquivé : c'est la flamme qui monte en voltigeant , & se délivre , tandis que le feu grossier reste pour nous échauffer , pour nous donner de la peine ou du plaisir. L'esprit , toujours mobile , fournit beaucoup d'idées qui se succèdent. Le cheval Rondelle , le chien d'Ulysse n'avoient qu'une idée ; ils y étoient fermes : tous les Héros , qu'on vante n'étoient pas des gens d'esprit.

O mon bon Rondelle ! je n'ai plus que ton amitié daus le monde =. Et là-dessus le cheval leva sa tête avec une grande vanité.

= Eh bien , dit Violette avec dépit , colère , amour , où est l'épée Clarence ?

= La voilà. = Et mon anneau ? = Le voici. . . . Vous ne demandez pas , Madame , où est mon amour ? le votre étoit la première chose qui m'inquiétoit ; le mien ne vous importe pas =.

Violette se jeta au cou du cher Augustin ; elle n'osa pourtant pas l'embrasser ; elle se glissa sur la terre à deux genoux devant lui. = Gui , mon cher Gui , dit-elle , si vous ne me pardonnez pas , je vous assure que vous me ferez mourir =. Et voilà comment il faut qu'un homme soit pour être homme , & comment il faut qu'une femme soit pour être digne de l'amour d'un homme , bien protégée & bien heureuse.

= Ah ! madame , le pauvre Augustin est-il fait pour pardonner à la Reine de Pologne ? = Oh ! l'ingrat ! l'ingrat ! c'étoit pour me conserver à lui , pour le retrouver ! = En vérité , madame , je fais une profession sincère de

chevalerie , & de respect pour les caprices des dames ; j'avoue néanmoins que je trouve leur idée un peu singulière , lorsqu'elles donnent à un mari le bouton de rose à épanouir , pour en accorder une feuille , avec toutes les épines , à un amant =.

Violette se releva dans la plus grande colère. = Qu'il a bien pris , dit elle , toute la méchanceté noire des Sarrafins , de la Sarrafine Turque avec laquelle Il a vécu si long-temps. Et qui fait , si vous avez été fidèle , vous qui venez reprocher à une innocente son manque de fidélité ? qui fait , si ce n'est pas pour plaire à votre chère amie de Bolsinare , que vous venez ici me percer le cœur , m'insulter ? . . . = Et qui fait , madame , si vous avez seulement conservé l'herbolotte intacte , comme vous l'aviez promis ?

= Oh ! dit Violette en se tordant les bras , cet homme est forcier. Non , Sire , je ne l'ai pas intacte : Macabrun vint un jour que je dormois ; deux femmes étoient à mes pieds , un Chevalier de mon père à ma tête ; le lâche avoit une ceinture des plus riches

pierreries ; il pria mes femmes de l'aider à me la passer autour du corps sans me réveiller. En la passant , il trouva le giron tout rebondi de la précieuse herbolotte ; il en tenoit une part dans ses doigts au moment où je me réveillai ; & je lui arrachai , avec promptitude , le giron des mains. Aussi , pourquoi , Sire , pourquoi l'aviez-vous prédit qu'un autre la toucheroit (1) ?

(1) Le giron est une pièce de forme triangulaire , qui se place ordinairement sur le flanc de l'écu , dans la partie supérieure. Quelquefois l'écu est composé de huit de ces pièces , & il s'appelle *gironné*. Comme les écus gironnés sont plus communs dans la Provence & le Languedoc , c'est quasi une preuve que cette pièce a son origine dans la pièce du vêtement des femmes , appelée jadis du même nom : c'étoient leur poche , leur bourse , leur sac à ouvrage , qui pendoient de leur ceinture ; & c'étoit la première chose qu'un amant prenoit à sa maîtresse. Le giron subsiste encore de nom dans la pièce qui unit la manche au corps de la chemise des femmes sous l'aisselle. Il subsiste encore de figure dans ces agnus de

= Ah ! Violette , s'écria Gui ; & moi , je gémissois ; j'affligeois une Princesse aimable ; j'aimois mieux mourir ,

couvent , qui servent à porter les aiguilles , & qui sont composés de deux pièces triangulaires doublées chacune , tantôt en soie , tantôt en laine. Quelques auteurs ont fait venir le giron de la hampe des anciennes halebardes ; il est presque évident , que cette pièce est moderne , & qu'elle vient tout uniment du giron des dames. Son origine n'en est pas moins noble. On pourroit donner bien des raisons de cet ancien respect des dames pour la forme triangulaire. Pièce de corps , bavolet , tablier , coiffure pyramidale , fouliers pointus , coins des bas , queue de la jupe ou fourreau , pointe du corset , & la plissure de leur fichu par-derrière , & la manière de l'épingler par-devant , tout représentoit cette forme ; elles se firent même une taille qui la représentât , en pinçant le corps de baleine vers les hanches , & en l'ouvrant vers l'estomac , comme pour laisser libres les parties qui doivent se développer en elles , telles que le sein & les entrailles. C'est depuis qu'elles formèrent leur taille en coin plus alongé , qu'elles sont devenues plus propres

que de flatter son espérance : j'ai vécu plus d'un an sans voir le jour , parce que je me souvenois sans cesse de ce que je vous avois juré ; & vous ! . . . =. Il ne put retenir ses larmes ; Violette non plus. Rondelle étoit présent à cette conversation ; quand il eut vu couler des larmes sur les joues de son ami , peut être bien que la bonne bête se douta de ce que c'étoit ; il baisa le visage de Gui , ensuite le visage de Violette. Les deux amans se regardèrent.

= Tu le vois , Augustin , dit Vio-

au plaisir, moins suffisantes pour la propagation d'une espèce qui cherche son aise aussi-tôt qu'elle est conçue. De ce que ceci subsiste encore dans les campagnes , & que l'origine n'en remonte qu'au temps de la ferveur du christianisme , on pourroit inférer , que ces triangles étoient religieux , & peut être le type de l'organisation de la femme : cette forme a été réduite à celle qu'on nomme cœur mal à propos ; cette figure est moins belle , moins savante , moins mystérieuse , & n'est l'image de rien , le signe d'aucune idée.

lette ; Rondelle nous recommande la paix =. Elle prononça ces mots avec un sourire arrosé de larmes si tendres , que Gui ne put se contenir plus longtemps en voyant cette innocence & cette bonne amitié ; il prit Violette dans ses bras ; & la Violette , aimable se laissa prendre & porter comme un léger bouquet sur le sein de son ami. = Ah ! mon ami Rondelle , s'écria le Chevalier = ! C'étoit en effet une grande marque d'amitié de la part de Rondelle ; car les amans sont bien aises de l'occasion qui rompt leur colère sans compromettre leur fierté.

Mais voilà que tout ainsi , comme le Chevalier tenoit sa maîtresse élevée sur sa poitrine , il lui vint une idée. = Ceci est à moi , dit-il ; je reprends mon bien où je le trouve =. Et en même temps il assit Violette sur le dos de Rondelle , qui leva la tête avec joie , courage , magnificence ; & tout aussitôt Gui chercha le mord & la bride , que l'animal reçut très-volontiers ; & tout aussi-tôt Benoline pensa qu'il falloit remplir le baril du pèlerin & les sacoches des arçons ; & tout aussi-

tôt cela fut fait ; si bien que le Chevalier dit à Benoline : = Tâchez , ma chère amie , de retourner du côté d'Hantone ; j'y serai sans faute à la Pentecôte , pour venger mon honoré père Boves , le meilleur Chevalier qui fut jamais , & pour embrasser mon vieux maître & ami Sennebaud , & pour faire tout ce qu'il me sera possible par reconnaissance pour vous ; mais vous êtes heureuse dans vos amours , Benoline ; vous n'avez plus rien à désirer =.

Cependant Violette se tenoit toujours assise sur le dos de Rondelle ; Gui l'enleva sur son épaule , afin de sangler une selle où sa maîtresse fût plus à son aise. il se mit sur la croupe : = Adieu , Benoline =. Et Benoline pleura beaucoup. Et ce fut ainsi que le Roi Macabrun , qui attendoit la nuit suivante avec impatience , se vit souffler sa femme , parce que c'est une chose si légère , qu'un souffle du dernier vent vous l'enlève comme une plume.

Or , il étoit presque jour lorsque Gui , Violette & Rondelle étoient au milieu des champs , sans savoir où ils alloient ;

mais il est très-vrai que des amans qui vont ensemble , ne peuvent pas manquer d'arriver , & que telle ou telle route ne leur fait pas grand'chose , excepté qu'on se lasse , & que Violette se lasa. Le bon Rondelle avoit une étendue de flancs qui la fatiguoit beaucoup. Gui la plaça d'une autre manière, a peu près comme les dames se placent aujourd'hui : ce qui est très-physiquement imaginé & très - bien entendu. Néanmoins Rondelle ne pouvoit pas toujours galoper ; & le trot la fatiguoit toujours. Aller le pas étoit dangereux ; descendre & s'arrêter , encore plus. Gui raconta des histoires , pour occuper l'attention de Violette , & pour la délasser. Parmi ces histoires , il conta celle de la tête Fanfreluche ; & cette histoire disoit ainsi :

« Une fois il y eut un Chevalier qui s'en alloit, s'en alloit, & il faut savoir où il alloit.

» Il alloit chercher un fripon de magicien qui, sous prétexte de lui donner beaucoup d'or , lui avoit volé tout le sien. Il rencontra son homme sur une grande route ; il lui toucha sur

l'épaule , & lui dit : = A-t-on besoin d'argent pour aller en paradis , compère ? = Non pas , dit le Magicien. = Donnez-moi donc tout celui que vous portez. = Non pas , car je ne vais pas directement en paradis. = Si fait , si fait , vous y allez bien sûrement , dit le Chevalier =. Et tout aussi-tôt il fit sauter la tête du magicien de dessus ses épaules.

» La pauvre tête se mit à faire le signe de la croix ; & le corps tombé , demeura là. Le Chevalier chercha dans les poches , & reprit tout son argent. Lorsqu'il eut achevé , il vit la tête , qui étoit un peu plus loin , plantée droite sur ses pieds , & qui le regardoit. = Comment , païenne de tête , tu n'es pas morte = ? Et il courut pour la fendre d'un coup d'épée. Alors la tête se mit à genoux , & demanda grace de la meilleure grace du monde. Mais le Chevalier n'entendit point du tout faire de grace ; de sorte que la tête se mit à fuir en sautant , sautillant , comme les oiseaux qui se moquent du passant qui n'a point d'armes pour les tuer.

» Voici la tête qui suit la route en

fautant, sautillant ; & le Chevalier qui fuit la tête en courant de toutes ses forces. Il lui jette des pierres que la tête pare ; & de la boue que la tête essuie proprement avec ses deux mains.

» Il se rencontre une rivière ; la rivière étoit grande , & pas de pont. = Bon ! dit le Chevalier ; ici , maudite tête , je t'attraperai sans doute =. Point du tout ; voilà la tête qui se jette à la nage , & qui nage parfaitement de ses deux pieds & de ses deux mains ; tant & si bien que la voilà sur l'autre bord.

» Mon ami Gui , interrompit Violette , est-ce qu'une tête a des pieds & des mains ? = Bagatelle , répondit Gui , j'oubliois seulement de vous dire que la tête , en sautant , sautillant , avoit laissé , le long de la route , de grandes marques rondes du sang qui couloit de son cou coupé ; & qu'après avoir passé la rivière , il en parut sur l'eau une grande marque longue , d'un rivage , à l'autre. Le Chevalier se dit : = Si je poursuis plus loin cette tête , soit qu'on vienne après , soit qu'on vienne devant

moi, je passerai pour l'avoir séparée de son corps ; on me prendra ; elle aura peut-être encore la malice de parler , de dire que je l'ai volée : je veux la laisser =. Alors il retourna sur ses pas.

» Mais alors la tête repassa la rivière ; & tout en sautant , sautillant , elle courut à son tour après le Chevalier. = Oh ! diable , voici une tête qui va me donner bien de la peine. Comment faire ? je vais m'arrêter , & tâcher de la tuer =. Il s'arrêta ; la tête aussi. Il courut sur elle , & la tête recommença de se sauver ; il revint sur ses pas , & la tête le suivit en sautant , sautillant toujours. Enfin , il s'arrêta sur la berne , & dit : = Je vais me coucher ici ; & je n'en partirai pas que la tête n'ait pris son parti =.

» La tête demeura au milieu de la route, en ouvrant deux grands yeux qui ne quittoient pas le Chevalier. Jugez comme il étoit embarrassé , soit pour s'en défaire , soit pour l'attraper. De temps en temps , aux momens où il croyoit que la tête ne pensoit à rien, il se glissoit sur son ventre pour aller

la surprendre : mais la tête étoit sur ses gardes ; & de quelque côté que le Chevalier tournât , elle lui faisoit face partout. Ah ! mon dieu , quelle tête ! = Ah ! par le dieu vivant , s'écria le Chevalier , je te conjure de me laisser ! = Ah ! ah ! dit la tête , Chevalier , j'ai bien mal au cœur !

» = Mais , mon ami Gui , une tête n'a plus de cœur , dit Violette. = Bagatelle , vous dis-je : c'étoit la tête qui disoit qu'elle avoit mal au cœur ; & le Chevalier , qui avoit bon cœur , lui dit : = Que te faut-il faire ? = Il faut me frotter le ventre avec une toile bien chaude. = Je n'ai point de toile bien chaude. = Il faut venir m'embrasser =. Le Chevalier pensa , & dit en lui-même : = Ah ! pauvre tête , tu n'as pas d'esprit ; en t'embrassant , au moins je te tiendrai =. Et il se leva pour aller embrasser la tête.

» = Oh ! comment osoit-il , dit Violette , embrasser une tête morte ? = Elle n'étoit pas morte , dit Gui. Aussi-tôt , que le Chevalier eut approché son visage , la tête lui sauta au nez , le lui mordit bien serré ; & puis elle déploya ses ailes ,

& se mit à voltiger, en riant, tout autour du Chevalier. = Enfin, se dit-il, puisqu'elle a pris sa vengeance, j'en vais être quitte.

» = Cela est vrai, dit Violette; quand on s'est une fois vengé, si peu que rien, on n'y pense plus. = Point du tout, continua Gui, c'est que la tête se mit à cheval sur la tête du Chevalier; lequel voulut porter ses deux mains, pour se débarrasser de cette sottise coiffure; mais la tête lui donna de fermes chiquenaudes sur les doigts; ce qui l'obligea de retirer ses mains. Il eut beau secouer la tête, son cavalier se cramponnoit à ses oreilles; de sorte qu'il n'y eut jamais homme plus embarrassé que le Chevalier.

» = Oh! mon ami Gui, dit Violette, je vous en prie, finissez votre histoire bien vite; je suis bien en peine pour ce pauvre Chevalier. = Oh! ma Violette, vous n'y êtes pas encore; c'est une histoire qui dure trois jours & trois nuits. = Ah! ce pauvre Chevalier, que je le plains d'être si longtemps en peine! Et que devient-il? = On croit qu'il est pendu. On le dit à sa

maîtresse , & alors la maîtresse se maria à un Roi de je ne sais quel pays ».

== Ah ! je vois , méchant ; je vois que ce n'est pas une histoire ; aussi je comprends que la chose ne peut pas être comme vous avez dit. = Si cela est , cela se peut , Violette ; & si cela se peut , cela est. Qu'avez-vous à répliquer ? = Que cela n'est pas possible.

= Tout est possible , Violette , excepté de donner du sens commun aux gens d'esprit. = Dites-moi , Gui , qui vous a appris le conte de la tête ? = C'est la Princesse Blanche-d'or qui me le racontoit pour m'endormir ; elle l'appeloit le conte de la tête Fanfreluche , parce que cette tête avoit été celle d'une femme. Quand on la poursuivoit , elle fuyoit ; quand on la fuyoit , elle poursuivoit ; quand on l'épioit , elle esquivait ; quand on l'attendoit , elle se faisoit attendre ; quand on l'embrassoit , elle mordoit & s'échappoit : il étoit aussi difficile de l'avoir que de s'en débarrasser. Elle fut mise sur le corps d'une femme , en punition d'avoir épousé un autre que son amant. = Gui , Gui , restez-en là ; je vois que votre conte ,

n'eût rien valu du tout, si vous l'aviez continué. Mais, à propos, quelle heure est-il ? = Vous voyez, dit Gui ; voici le milieu du jour. = Ah ! le maudit conte, qui m'a fait tenir à cheval, sans y penser, depuis bien avant l'aube du jour =. Cependant Gui ne voulut pas la descendre encore, & il attendit à rencontrer une forêt, afin de pouvoir s'y dérober à la poursuite du Roi Macabrun, le fin renard de Pologne, qui croyoit en revendre à des coqs françois.

Il étoit allé, ce pauvre Roi, dès le point du jour, dans la chambre de Violette ; il étoit plein de joie, plein de tous les désirs qui devoient être récompensés à la fin de cette journée. On s'empressoit à parer les places, à joncher les rues de fleurs ; on éveilleoit tout le peuple au son d'une musique charmante, qui couroit de rue en rue. Chacun se réjouissoit du bonheur de son Roi ; & véritablement ce Macabrun n'avoit pas été trop méchant pour ses peuples. Il n'étoit que fourbe ; & ces Rois-là peuvent être aimés comme les plus francs. Le peuple s'inquiète peu

du caractère particulier de son Maître ; il l'aime ou le hait , selon qu'il est bien ou mal avec lui : d'où il arrive , que de bon Rois sont abhorés , & de grands Tyrans adorés quelquefois.

Enfin, le Roi Macabrun n'eut pas de peine à pénétrer dans la chambre de son épouse. Chevaliers & Dames y dorment, les portes ouvertes. Mais point de Violette, point de Benoline. = Ah ! s'écria Macabrun , m'auroit-on joué le tour , à moi qui suis Roi ? = Les courtisans n'osèrent rire, & n'en pensèrent pas moins qu'un Roi étoit assez souvent un homme comme un autre. On reconnut très-bien Gui d'Hantone. Un homme étoit alors reconnu par ses actions. Il fut question de le poursuivre. Point de quartier pour lui , s'écrioit Macabrun ! & il ne pensoit pas qu'il n'y auroit pas trop bon quartier pour lui-même.

Voilà ce que c'est que les fripons ; ils vous volent votre Maîtresse ou votre argent. Reprenez votre argent ou votre Maîtresse, il leur semble qu'on leur fait tort ; ils invoquent tous les droits de la terre & des cieux en leur faveur : il semble qu'il n'y ait de loix

que pour les maintenir dans la jouissance de leurs friponneries. C'étoit avec ces intentions que le Roi Macabrun suivoit le Chevalier Gui & sa femme, en compagnie de plus de trois cents Chevaliers.

Cependant Violette & Gui chevauchent toujours sur le bon cheval Rondelle. = Ah ! dieu ! disoit Violette, qu'il faut souffrir pour vous, Gui ! je n'en puis plus : que maudit soit le jour où je devins amoureuse de vous ! = Je ne puis, lui dit Gui, vous reprocher mes peines : plus j'en endure, plus je vous aime =. Violette lui sourit délicieusement à cette réponse ; & lui, de même, sourit à Violette. = C'est, lui dit-elle, que je vois un beau vert pré, une jolie fontaine, un bocage, & que je voudrois bien y reposer. =

C'étoit passé le milieu du jour. Le soleil commençoit à envoyer sa lumière plus obliquement. La verdure en paroissoit plus fraîche & plus vive ; les fleurs plus fraîches & jeunettes ; les ombrages plus frais & silencieux ; la fontaine plus fraîche & libertine ; si bien que, délivrée du poids des feux du midi ;
elle

elle avoit l'air de s'échapper toute joyeuse en un petit ruisseau de diamans éblouissans , au milieu de la charmante prairie.

Tout autour de la fontaine , les arbres s'étoient inclinés & embrassés pour la couvrir ; les herbes mariées & empressées de croître pour revêtir ses bords & former un lit plus tendre aux membres des Voyageurs amoureux. Cet endroit étoit encore bien aimable par une douce obscurité , & par un silence tout-à-fait flatteur aux sens recueillis par l'amour. Aussi fait-on très-sûrement que les jeunes bergères du pays n'y venoient jamais que seules , & bien en cachette de leurs amis bergers.

Gui fit asseoir Violette. Il détacha de l'arçon le barillet plein de vin , & tira des sacoches un très-bon faisan qu'il apporta. Il débrida Rondelle , qui but au beau ruisseau , & qui se mit à tondre la prairie de grand appétit. Le Chevalier s'assit à côté de Violette , qui le trouva mal placé à sa gauche. Il repassa du côté de la droite , & Violette le trouva plus mal encore. Elle le fit asseoir devant elle , & étendit ses jolies jambes

entre les jambes de Gui. Les quatre jambes formèrent une table sur laquelle Violette étendit son devantier de lin très-bien blanchi par la rosée. Alors on pouvoit manger sans cesser de se regarder.

Gui découpoit le faisan, & regardoit les beaux yeux que Violette fixoit sur les siens. Il estropia une aile. = Ah ! dit-il, je ne suis plus si bon écuyer que jadis. = C'est, dit Violette, qu'il n'y a pas ici de baiser sous la table à gagner. = Elle s'empara de l'aile, & dit à Gui de la manger par pénitence. = Gui lui répondit qu'il se serviroit d'ailleurs. = En vérité, Monseigneur & chef, dit Violette, vous la mangerez. = En vérité, madame & très-noble compagne, non. = Aussi-tôt Violette mordit l'aile, & puis elle la présenta joliment empreinte de la trace de ses menues dents. Gui trouva la manière si charmante, qu'il s'en attendrit, & qu'il mangea l'aile : mais sans autre faim que celle de l'amour.

Violette regardoit son pain. = Quand je pense, dit-elle, qu'il y a eu des temps où peut être tu n'en avois pas, cela m'ôte tout le plaisir de manger. A pro-

pos de cela , méchant , tu m'as fait raconter toute mon histoire ; mais tu ne m'a pas encore parlé de ton aventure avec la Princesse de Bolfinare. = Ah ! dit Gui , ne rappelons pas la trahison du Roi votre père =. Il n'y a point de Rois traîtres , mon ami. = C'est donc comme il n'y a point de Papes excommuniés =.

Enfin , la Bolfinarienne étoit bien belle ! = Oui , très - belle. Mangez , je vous en prie =. Non ; je veux savoir de combien elle est plus belle que moi =. C'est votre opposé , Violette =. Je suis donc en laideur , ce qu'elle est en beauté. = Non , Vous êtes une violette , Blanche - dor un lis. Vous êtes deux aimables fleurs. Les graces du lis sont un peu froides , celles de ma Violette sont vives , simples , fraîches , riantes. O violettes ! vous avez beau vous faire humbles & vous cacher dans les gazons , les amans ardens vous cueilleront plutôt que les lis , qui font douter s'ils sont dédaigneux ou s'ils sont inanimés. Quel plaisir de cueillir cette petite violette ! se dit-on ; quel dommage de rompre cette belle tige de lis ! &

voyez que la violette se relève encore plus jolie ; & que le lis , incliné d'un souffle , est fané pour jamais.

= Bon , dit Violette , mais l'amour ne l'animoit-il pas un peu , ce beau lis Païen ? Blanche-dor étoit-elle aimable ? = Ma foi... oui , bien aimable. = Oh ! le cruel ! & comment avez-vous pu lui refuser une seule douceur dans sa tendresse ? = Auriez - vous désiré que je fisse autrement ? = Il n'est pas question de ce que je désire , mais de ce qu'un Chevalier doit aux Dames , à l'amour sincère , à lui-même. = De sorte que si vous aviez été à ma place ? ... = En vérité , Gui , j'aurois fait en sorte , comme vous le faites peut - être , que la pauvre Violette n'en fût rien =.

Quant à moi , poursuivit Gui , après avoir reçu durant plus d'une année , de la part de Blanche-dor , les soins d'une mère pour un fils ; après avoir entendu de sa bouche que je la ferois mourir. = Ah ! pauvre fille , interrompit Violette. O Gui ! je t'aurois pardonné. = Moi , je lui [dis : Supposez que vous eussiez un époux que vous aimeriez , & qui vous auroit engagé ses sermens , ne seriez-

vous pas bien aïse que cet époux vous gardât sa foi, au risque de déplaire à d'autres beautés ? & ne vous rendriez-vous pas vous-même suspecte de légèreté, si vous étiez indulgente pour les infidèles ?

= Vous n'avez rien dit, de pareil à une si bonne princesse, vous ne l'auriez pas osé, Gui ; c'est à moi que vous le dites. Et voilà comme vous êtes tous, méchans hommes, toujours portés à mal penser de nos meilleurs sentimens. Une femme ne peut pas avoir une tendre pitié de sa rivale, sans donner à croire qu'elle auroit aussi pitié du rival de son ami. Gui, mauvais Gui, je veux une grace. = Ma belle, ma chérie, tout, pour vous appaiser. = La grace que je veux, c'est que tu me verses dans la tasse un petit coup de vin. Je veux m'enivrer, pour me fâcher contre toi = (1).

(1) On retrouve dans tous les Livres, que les femmes bien élevées ne buvoient pas de vin ; on retrouve dans toutes les Satires & les Comédies, des personnages de vieilles prostituées livrées au vin. Les jeunes, dans l'état

Dès que Violette eut achevé de boire le petit coup de vin , ses yeux brillèrent comme deux étoiles , & son visage

du vice , avoient l'intelligence d'éviter cette liqueur qui finit par éteindre le feu naturel ; doux & balsamique de la femme ; dessécher la lymphe , raréfier le sang , & par conséquent noircir , sécher , rider , durcir les superficies. Toutes les beautés des Livres étoient douces au toucher comme l'hermine : ces sucs benins & onctueux , qui rendoient les peaux si douces , si fines & si éclatantes à la vue , sont aujourd'hui volatilisés par le champagne & les vins de liqueur ; ni bains ni pommades n'y remédient. On a beau recrépir , la sève est altérée & corrosive ; l'arbre ne peut plus avoir une écorce nette & polie.

Nos beautés passent plus vite que celles d'autrefois. On voit dans les romans , qu'après des vingt ans de traverses , les Héros retrouvoient leurs maîtresses encore belles. Il ne faut pas dire : La belle autorité , que celle des romans ! Il faut examiner si cela est possible ; & l'examen portera à croire à la vraisemblance. L'air ne mangeoit point le teint des femmes , qui vivoient retirées ; elles ne se nourrissoient

aimable se colora comme une rose. =
Augustin , dit-elle , me voilà enivrée ,
& je suis encore moins disposée à la
colère. Je ne vous aime plus , Augustin ;
je veux que vous me rejetiez de la fon-
taine , l'eau que je vous jetai , vous sa-
vez dans quel temps. = Non , dit Gui ,
je n'en ferai rien ; j'aime mieux prendre
ma revanche du baiser qui me fut donné

guère que de végétaux. Viandes , sels , épices
& vins , sont aujourd'hui les poisons qui les
usent ; ce qu'elles mettent dans leurs corps
est le chancre rongeur de leur beauté.

Néanmoins c'est aux Dames à savoir quels
charmes elles préfèrent , ou de ceux qu'elles
perdent par l'exercice immodéré de tous leurs
sens , ou de ceux qu'elles acquièrent , lorsque
le petit coup de Violette éveille leur esprit ,
remue leur langue , anime leur figure , &
dispose leur cœur. Quels que soient les attraits
qu'elles voudront se donner , il est sûr que
nous serons toujours à leurs pieds , & que nous
trouverons parfait tout ce qu'elles nous recom-
manderont de trouver tel , avec ces graces in-
dépendantes de leurs charmes , & qui ne les
abandonnent jamais.

sous la table. = Comme vous voudrez , dit Violette.

Les quatre jambes se dérangèrent. On dit que les herbes en furent aussi dérangées. Mais Gui s'écria tout à coup : = O ciel ! quel baiser froid me donnez-vous ? = Ah ! Monseigneur , ne croyez pas toujours trouver des petites filles. Quand vous en voudrez , soyez petit garçon. Vous êtes mon chef & maître : je ne suis plus que votre servante , épouse & compagne =.

Violette , disoit Gui , ma chère Violette , ne soyez pas si cruelle. = Comment , cruelle , je ne le suis pas , vous le voyez bien. = Si fait , ma chérie , ma belle , ma tendre Violette , je ne vous reconnois plus. = Je le crois bien , Monseigneur & maître Chevalier. Vous êtes mon mari & chef ; ce n'est plus de même. = Que ce soit de même. . . . que ce soit de même , je vous en supplie. = Non , Monseigneur , cela ne se peut pas. Vous n'estimez , vous autres hommes , vos malheureuses épouses qu'en proportion , pour ainsi dire , de leur indifférence pour vous. Si elles vous aiment , comment voulez - vous

qu'elles puissent agir si majestueusement avec vous ? Si vous croyez qu'elles vous aiment , pourquoi doutez - vous sur les signes mêmes de leur amour ? Tenez , Messeigneurs hommes , vos cœurs sont bons , & vos principes ne valent rien. Voilà ce qui vous rend durs , injustes , tyranniques , en même temps que vous êtes tendres , amis , soumis comme des agneaux.

Et , dit l'histoire , Violette se mit ensuite à chanter en regardant aux yeux son ami , & lui souriant d'une manière gracieuse & tout à fait méchante.

= Je ne fais , se disoit Gui , comment ces petites créatures sont si raisonnables , en même temps qu'elles sont si folles. Ma Violette vient de me dire des choses d'or , & la voilà qui chante. Mais je comprends sa ruse ; c'est pour me donner le temps de répondre & de lui fermer la bouche. Voyons ; je ne lui dirai rien. = Et Gui se mit à rêver , regarder la fontaine , la voûte de verdure , la prairie , le ciel des champs , & point du tout Violette.

= Ce que c'est qu'un mari , dit Violette ! je chante la plus belle chanson du

monde ; il ne m'écoute seulement pas. = Vous êtes cruelle =. Violette s'approcha si près de Gui , qu'elle se trouva tout-à-fait assise sur ses genoux , & que , faisant une petite mine bien joliment hypocrite , elle lui dit à demi-voix : = Voulez-vous être mon mari , Sire ? Je vous respecterai bien. = Gui lui répondit avec humeur : Par ma foi , je serai bien heureux. Vous me respecterez , & vous ne m'aimerez pas. = Oh ! si fait , dit Violette , un peu ; mais vous n'aurez pas le plaisir de le savoir. = Voilà qui est bien inconcevable =.

Vous ne concevez pas , Gui , qu'une femme , quand elle aime , a bien du plaisir à jeter , par exemple , de l'eau sur le visage de son ami ; à jouer avec lui mystérieusement ou même sans mystère ; à marquer de ses mains la redoutable face de l'homme adoucie pour elle ; à s'abandonner avec une douce confiance à tous les mouvemens de son cœur pour lui ? & vous ne concevez pas quelle peine c'est pour cette même femme amoureuse , de respecter , d'obéir , de n'oser regarder autour d'elle , quand son époux exige d'elle une triste dignité. La

dignité suffit pour effaroucher l'amour ; c'est un enfant , & vous avez vu que les plus doux plaisirs des enfans ne sont pas ceux qu'ils prennent sous la vue de leur père ou d'un maître, quoiqu'ils aiment l'un & révèrent l'autre. Jamais on n'a vu l'amour & le devoir ensemble. Une petite fille dérobe un baiser sous une table ; une épouse se le laisse prendre avec majesté.

Gui sourit alors à Violette avec une aimable douceur , & il lui dit : = Voulez-vous être la petite fille pour moi , & mon épouse pour tout le monde. = Au moins , lui répondit Violette , vous commencez à parler raison. Oh ! les mauvais hommes , poursuivit-elle en passant son doigt sur les sourcils de son ami ! les méchans enfans , qui ne savent jamais ce qu'il leur faut , qui battent leur mère , qui veulent régner ! Ce grand chêne veut aussi régner , & tous les arbrisseaux le laissent ; ils vont s'embrasser loin de lui , qui reste solitaire & triste dans sa sotte dignité =.

Là - dessus , Violette regarda son ami aux yeux , & comme elle y vit apparemment quelque chose , elle ajouta : = Gui ,

je crois qu'il faudroit nous en aller. = Il est encore grand soleil, ma chère, ma belle, ma cruelle. = Ah ! dit la Princesse tout à coup, parce que vous revenez de Turquie, vous faites le Turc =.

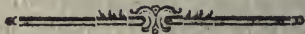
On n'a pu savoir ce que vouloit dire cette exclamation dans le moment même. Les oiseaux du bocage n'en ont rien révélé. L'herbe en apprit bien quelque chose durant plus de huit jours, à ceux qui savoient la langue des gazon. Enfin, de cette aventure du bocage, il arriva, comme il plut à Dieu, un beau fils, qui fut nommé Sennebaud de la Roche St. Simon, qui avoit été si bon maître au père de ce bel enfant de Violette, l'aimable Princesse d'Erminie.

De tout cela il n'en sera question que dans neuf mois. Il faut revenir au bon cheval Rondelle, qui, depuis quelques momens, inclinoit sa tête & prêtoit l'oreille. Il distingua peut-être au pas de ses camarades, que c'étoit une mauvaise nouvelle qui venoit en si grande hâte. Il vint à la fontaine, & vit que son bon ami dormoit la tête reposée sur le

giron de Violette qui dormoit aussi. Alors il se mit à battre la terre de ses pieds, & hennir de si grande force, qu'il réveilla les époux. La première chose que fit le Chevalier, ce fut de sauter au cou de l'animal, & de lui montrer Violette, que le sommeil avoit rougie comme une belle rose entre la verdure. Ami, Rondelle, voilà ma femme, lui dit-il. Nous n'avons point eu de parens à nos noces, point de pompe; je ne fais pas même si les oiseaux ont chanté. Mais Dieu est le parent de tout le monde, ami Rondelle; & son nom, que nous avons invoqué, sa présence a légitimé nos plaisirs, aussi bien que la parole du Prêtre. Nous irons pourtant la prendre quand nous pourrons. Tu nous meneras à la chapelle d'Hantone, ami Rondelle, tu porteras peut-être le père, l'aimable mère, & un jeune maître qui t'aimera comme moi. Tu es mon premier témoin, Rondelle; je te présente ma noble & chère compagne. Si pourtant le vieux Chevalier Sennebaud étoit ici, je vous la présenterois à tous deux à la fois, pour qu'il n'y eût point de jalousie entre vous. Car

vous êtes deux excellens cœurs, fiers & généreux, & mes deux amis éternels ==.

Violette s'approcha pour embrasser Rondelle ; mais cette fois elle avoit une espèce de honte ; elle baissoit les yeux ; elle avoit l'air un peu triste. Pourroit-on dire pourquoi Violette étoit honteuse d'embrasser le bon cheval qu'elle avoit si souvent caressé ? Il lui sembloit que Rondelle la regardoit avec des yeux plus sévères , & que la noble créature favoit au juste ce qui s'étoit passé : telle est l'innocence, tel est l'enfant qui vole une friandise, parce qu'il se croit seul dans la chambre de sa mère , & qui rougit ensuite, lorsqu'il apperçoit le chat ; tranquille témoin de sa faute & de sa gourmandise.



Ici finit l'Ouvrage de Pierre Desrey : & comme tous les romans finissent au mariage , on pourroit s'en contenter. Il promet un second volume , qui ne parut point, ou que nous ne connoissons pas. Nous allons tirer d'un Ouvrage Italien ,

*intitulé : Reali di Francia , le d  nou-
ment des aventures de Gui d'Hantone , &
de la Princesse d'Erminie.*

Lorsque le Chevalier Gui d'Hantone eut tué, d'un vaillant coup d'épée, le Roi Macabrun qui le poursuivoit, il échappa sur Rondelle à tous les autres Chevaliers; & après avoir couru long-temps sa femme dans ses bras, il entra dans une grande forêt, si grande, qu'au bout de trois jours il n'en voyoit pas la fin. Cependant il n'avoit plus rien à manger; mais il fit si bien, avec Rondelle, qu'il tua un jeune daim de sa bonne épée Clarence. L'embarras fut de le faire cuire: il n'alla pas loin sans trouver un ruisseau qui couroit au travers de la forêt; il prit, sur les bords du ruisseau, deux petits cailloux noirs dont il tira du feu qui alluma une charpie fine que Violette tira d'un morceau déchiré de son voile; il y avoit assez d'arbres jonch  s, & de rameaux secs dans la forêt; il fit rôtir le daim sur la braise, & jamais Violette ne fut si contente, qu'après en avoir mangé.

Gui se remit en route ; & au bout de quinze jours il ne vit point encore la fin de la forêt. Durant tout ce temps, il nourrit Violette de la chair du daim, de noisettes , & de pommes sauvages. Il y avoit assez d'endroits où l'herbe fournissoit de bons festins à Rondelle : mais il arriva que Violette se sentit malade , bien malade. Gui résolut de s'arrêter au bord d'une rivière , & d'y élever une cabane de feuillages. Il ne put faire qu'une chambre pour Violette , pour lui ; & pour Rondelle , il coupa , au long de la rivière, une grande quantité d'herbe ; ce qui lui fit du foin pour coucher. Ce fut dans cet hermitage qu'accoucha Violette ; elle demeura bien huit jours sans faire autre chose que d'allaiter son enfant. Au bout de ce temps, elle put aller chercher des rameaux au bois , de l'eau à la rivière , & préparer les viandes que son époux apportoit de la chasse.

Un soir , Gui ne revint pas. Violette l'attendit , sans dormir , jusqu'au jour ; & Gui ne revint pas ; il ne revint qu'au bout de plusieurs jours , & il vit que la rivière s'étoit débordée , & qu'elle avoit

inondé sa cabane. La pauvre cabane étoit renversée, toute couverte de joncs & de limon. On peut penser si le Chevalier fut bien inquiet de sa femme & de son enfant. La chère Violette, malade & sans pain, sans cheval, sans défense ! Où sera-t-elle allée, avec son enfant dans ses bras ? n'est-elle pas noyée plutôt avec son bel enfant ?

Après avoir bien cherché, bien vainement appelé, Gui reprit la route des plaines, & quitta le funeste désert du bois, en versant bien des larmes. Il alloit plus triste qu'on ne peut dire, & son cheval étoit triste aussi : durant plus de trois cents lieues, ils ne se dirent pas un mot. Quand ils reposoient, Gui s'affeyoit en silence, & pleuroit quelquefois. Rondelle ouvroit de grands yeux pour le regarder, & il n'avoit plus le courage de manger. Gui le remontoit souvent, sans que le tendre animal eût effleuré l'herbe de ses lèvres.

Ils arrivèrent au camp que le Roi de France avoit dressé sur le rivage de la Manche. Gui s'informa de l'occasion. Ce traître Albert de Maïence,

maître d'Hantone , n'avoit - il pas eu l'audace de défier le Roi de France ? On attendoit ses vaisseaux pour le voir. Gui passa de la tristesse à la colère , & de sa passion malheureuse à celle de la vengeance. Les Maïençois arrivèrent ; à peine eut-on le temps de les voir. Le Chevalier de l'écu au Sacre couronné d'herbolotte , attaqua d'abord leur Duc Albert , & l'eut bientôt dépêché. En tombant de son cheval , ce Duc lui dit : = La victoire est à vous. = Je le crois bien , lui répondit Gui. Toi qui ne fais tuer les vaillans que dans les bois , & en te cachant derrière les arbres , comment as-tu osé paroître sur un champ découvert & en pleine bataille ? = Je te reconnois , lui répondit Albert ; j'avois bien raison de chercher à te détruire ; mais on ne peut éviter le châtimement d'une mauvaise action. Que maudite soit ta mère , qui me l'a fait faire ! = Quoi ! démon , tu meurs , & tu maudis encore ! tu maudis la seule créature qui ait été capable de t'aimer & de te faire du bien ! Allons , démon , va-t-en dans les enfers , à toute éternité = En achevant ces

mots, il fit fouler le Maiençois par son cheval Rondelle. = Du moins, se dit-il à lui même, voilà mon père vengé. Ah ! Violette ! mon cher enfant Sennebaud ; & toi, Sennebaud, mon vieux maître, sans vous je n'aurai jamais de plaisirs = !

Toute l'armée de France avoit été ravie de la valeur du Chevalier du Sacre. Il fut emmené sous le pavillon du Roi, & présenté à toutes les dames. Il ne voulut pas dire son nom ; mais, par politesse, il ôta son casque ; & tout aussi-tôt une Dame qui étoit à côté de la Reine, se mit à crier : Ah ! c'est le Chevalier Gui d'Hantone. Sans la douleur, le ver des regrets que nourrissoit le Chevalier de l'Herbolotte, il eût été plus charmé sans doute de retrouver la belle & tendre Princesse Blanche-d'or. Cependant il alla baiser le bord de sa robe, & lui dire : = Vous m'avez vu bien à plaindre ; je le suis bien davantage, Madame ; je l'ai perdue, & je ne puis savoir si elle est morte ou vivante =. Blanche-d'or ne put répondre que par une vive rougeur qui lui couvrit les joues.

Le Roi de France avoit conquis tout le pays du Roi de Bolfinare ; & il en avoit établi cette aimable Blanche-d'or Maîtresse & Souveraine , à condition qu'elle embrasseroit le Christianisme. Depuis que la Princesse avoit un amour malheureux dans le cœur , elle n'étoit plus d'aucune religion que de celle de son amant ; elle étoit venue en France, avec l'espoir de le retrouver , & peut-être d'amollir son inflexibilité. Les premières paroles de Gui la rejetoient bien loin de son espérance. Il fallut qu'elle endurât de le voir partir pour l'Angleterre , où le désolé Chevalier vouloit aller revoir son vieil ami Sennebaud.

Gui adressa d'abord ses pas du côté de la Roche-Saint-Simon. Lorsqu'il fût arrivé au pied de la forteresse , il cria :
= Le Chevalier Sennebaud de Joyeuse est-il au château = ? On lui ouvrit sans répondre. Il vit un Ecuyer dont la tête étoit nue , & les cheveux répandus sur son dos. Cet Ecuyer dit en ouvrant la porte : = Son ame y est encore. = L'ame de qui ? = N'avez-vous pas demandé le Chevalier Senne-

baud ? Son ame est encore ici pour exercer l'hospitalité & recommander la bonne & pure Chevalerie=.

Les cours n'étoient pas encore dépouillées des draperies du deuil de Sennebaud ; sa bannière flotloit au haut du donjon , accompagnée de banderolles noires. Gui regardoit, & ne disoit mot : il entra dans une salle où étoit étalée sur une table toute l'armure du vieux Chevalier. Gui regardoit ; & l'Ecuyer , en montrant les armes , disoit : = Jamais la forteresse n'aura de Châtelain pareil. = Et jamais , s'écria Gui , la Chevalerie , de Chevalier comme lui. C'est ici , voilà bien les lieux , voilà le siège où il endoctrinoit mon enfance. Que le ciel te soit propice , ô mon maître , mon premier ami , mon protecteur ! que ne suis-je encore entre tes jambes , petit enfant , pour suivre de l'œil ton doigt qui me montrait les lettres ! O Sennebaud ! pourquoi vous êtes - vous en allé sans moi ? J'ai tout perdu , & je suis à peine dans ma jeunesse=.

Il voulut aller aux écuries. En y entrant , il apperçut la perche du sacre.

= Hélas ! il est mort aussi , le bon
sacre de mon père ; j'ai tout perdu , je
n'ai plus rien à faire en ce bas monde =.
Et alors il répandit des larmes. = Sen-
nebaud , mon noble Seigneur , disoit
aussi qu'il avoit tout perdu , qu'il ne lui
restitoit plus d'amis de son temps , qu'il
n'avoit plus que faire au monde ; &
cependant il y faisoit de grands biens
encore , tant par ses armes que par sa
tête & son bon cœur. Ah ! mon jeune
Seigneur , consolons-nous avec Dieu.
= Hélas ! répondoit en lui-même Gui ,
Sennebaud n'avoit pas perdu Violette
ni son fils. N'avez-vous pas , dit-il en-
suite , revu Benoline dans ce château = ?
L'Ecuyer ne put lui donner aucune
nouvelle de Benoline : il offrit de lui
servir à manger. = Ah ! qui peut man-
ger ? = Rondelle , cependant , man-
geoit , & Gui attendit encore un peu ;
après quoi il remonta sur son cheval ,
& partit avec la mort dans le cœur ,
environné de la mort de tous côtés.

Comme il ne regardoit pas beaucoup
à son chemin , il se trouva près de la
cité d'Hantone , où il n'avoit pas envie
d'arriver. Il se souvint de sa mère , &

voyant un vassal qui cheminoit vers la Ville, il lui dit, avant que de tourner bride: = Mon ami, pour obliger un Chevalier, vous irez au palais, & vous direz à la Duchesse elle-même que son fils la salue & lui demande sa bénédiction. = La Duchesse, qui pleuroit son mari, apprit par ces mots, quel étoit son vainqueur, & trembla que son fils n'étendît sa vengeance jusqu'à elle-même.

De là, Gui se plongea dans la grande forêt qui l'avoit dérobé jadis aux poursuites qu'il craignoit de la part de son beau-père. Il y trouva un hermitage délabré, qu'il lui prit fantaisie de réparer. Il résolut de mourir dans cet hermitage, quand il plairoit à Dieu de terminer ses douleurs.

Cependant l'endroit n'étoit pas aussi solitaire qu'il l'avoit pensé; dans le cours de la première année, il avoit vu plusieurs passans. Unenuit, il entendit frapper à sa petite porte; c'étoit un Chevalier qui demandoit à gîter. Gui lui ouvrit. Il souffla sur son âtre & ralluma sa lampe. Il ne mit que du gibier rôti sur la table, avec de l'eau & des noi-

fettes =. Que n'alliez vous , Sire , dit-il à son hôte , gîter plutôt dans quelque bon château ? Quoique fait aux mortifications , je ne puis encore endurer celle de pratiquer si pauvrement l'hospitalité.

= Je vous importune pour deux raisons , dit le Chevalier. La première , c'est que je me suis égaré ; la seconde , c'est que je m'égare exprès. Je suis en quête d'un Chevalier que je trouverai dans les bois , m'a-t-on dit , plutôt que dans les cités. = Est-ce une raison d'honneur qui vous tient sur sa trace ? = Non , c'est une commission. Ce Chevalier vit dans un état de désespoir ; il a perdu sa maîtresse. = Croit-il être le seul ? = Avez-vous aussi perdu la votre ? = Hélas ! j'ai tout perdu. = Vous êtes plus à plaindre que mon Chevalier , car la maîtresse qu'il a perdue , s'est retrouvée ; & c'est pour l'en avertir que je cours après lui. = De la part de cette maîtresse ! dit Gui. = Non , c'est de la part d'une autre. = Comme vous êtes en quête , Chevalier , je ne crois pas qu'il y ait d'indiscrétion à vous demander le nom de ce Chevalier ! = Vraiment , je le

le demande à tout le monde; c'est Gui d'Hantone, Chevalier du Sacre. = Et Violette est retrouvée, s'écria Gui! = Qui vous a dit le nom de Violette? = Gui ne l'écoutoit plus, il mangeoit son cheval de caresses derrière le petit rideau de son lit. Oh! Rondelle, quel bonheur! Violette est retrouvée: & là-dessus, le cheval exprimoit sa joie en frappant la terre de son pied.

Le Chevalier se disoit à part: Celui-ci est Gui d'Hantone. Il vit briller à côté de l'âtre l'épée Clarence, dont Gui avoit coupé des rameaux; & tandis qu'il l'examinait, Gui reparut pour lui dire: Vous n'avez plus, Sire Chevalier, qu'à me dire votre nom, s'il vous plaît, = mon nom est Arbaul de Hongrie. = Est-ce en Hongrie que vous avez retrouvé ma chère Violette? où est-elle maintenant? mon fils, Chevalier, l'avez-vous vu sur son sein?

= Je n'ai rien trouvé ni rien vu, dit le Chevalier; c'est la Princesse Blanche-d'or qui m'a donné commission de vous chercher, & de vous avertir que Violette, Princesse d'Erminie, est à la Cour de France. = O belle, aimable,

Juin 1784.

H

généreuse Blanche-d'or, encore une fois, je vous dois la vie ! Je vous dois bien plus que ma vie ; que me feroit-elle, sans le trésor que vous me donnez aujourd'hui = ?

Dès le point du jour, à cheval ; de là, dans les champs ; de là, sur les flots ; de là, jeté par les tempêtes sur des parages inconnus. Mais ce feroit faire trop attendre deux Princesses aussi charmantes que Violette & Blanche-d'or, s'il falloit raconter tous les exploits, les conquêtes que firent les deux Chevaliers. Ils devinrent amis en véritables frères de Chevalerie. Arbaul adoroit Blanche-d'or, & Gui lui fit un mystère impénétrable de l'amour que Blanche-d'or avoit eu pour lui. En quoi, s'il ne fut pas franc, il fut généreux, puisque son silence lui conserva son ami ; & à l'ami son espoir & sa tranquillité.

Ils reparurent tous deux au milieu d'un tournois solennel. Violette avoit déguisé son joli visage, sa taille. Elle étoit à côté de Blanche-d'or lorsque Gui lui faisoit ses remerciemens. = Où est-elle, dit-il enfin ? = Vous la verrez bientôt ; voilà la bergère qui la retira

dans sa cabane au moment où elle fuyoit l'inondation. = Oh ! bonne fille ! elle étoit malade , n'est-il pas vrai ? son fils étoit sur son sein ? elle pleuroit ? Et comment êtes vous venue en France. = Je reçus deux hôtes dans ma cabane assez long-temps après , dit la fausse bergère. C'étoit une chose bien touchante à voir , que les embrassemens de la jeune mère , & d'une femme nommée Benoline , qui avoit été sa suivante chez le Roi Macabrun de Pologne. C'est Benoline & son mari qui nous ont ramenées sur leurs chevaux de marchandises. = Et l'enfant ? = L'enfant, Sire ? l'enfant rit de voir que vous ne connoissez plus sa mère.

Aussi-tôt Violette découvrit le bel enfant de trois ans , qui rioit caché sous la queue de la jupe de sa mère. Elle passa un mouchoir sur son visage ; & tandis que le père arrosoit de larmes le visage de son fils : = N'est-il pas vrai , dit-elle , que je pourrois vous faire une belle querelle aussi bien que vous ! Rondelle m'auroit reconnue.

Effectivement ce fut bien une autre fête lorsque l'animal revit sa bonne

maîtresse. Il hennissoit de joie , & Viollette lui fit une grande révérence , en lui disant : Vous êtes l'ami à qui je fus présentée le jour de mes noces par mon époux ; je vous présente aujourd'hui mon fils. = L'enfant n'eut pas la moindre frayeur ; il prit le bon Rondelle par les oreilles , & le baïsa sur le front =.

Benoline étoit plus heureuse qu'une Reine , de voir ses maîtres ainsi réunis & délivrés de tous les accidens.

Gui s'approcha de Blanche-d'or ; J'ai , dit-il , un présent à vous faire ; c'est un anneau de St. Hymenée d'amitié , qui doit être indissoluble entre nous quatre ! = Blanche-d'or lui demanda quels étoient les quatre. = Arbaul , lui répondit-il =. Encore une petite larme coula sur la joue de Blanche-d'or ; elle sourit ensuite , & remit l'anneau de Gui au Chevalier Arbaul , qui lui en donna un autre.

Ce n'étoit pas comme dans le bocage. Il y avoit ici des Evêques pour donner la bénédiction nuptiale à ces heureux amans.

Qui fait bien comme Sennebaud , trouve quelqu'un pour le pleurer après

sa mort ; qui aime bien fidèlement comme Gui , trouve un Evêque pour le marier à la fin ; qui aime tendrement comme Blanche-d'or , trouve un brave & honnête homme pour époux ; qui fait tout pour l'amour comme Violette , trouve tout aussi dans l'amour ; & qui sert bien comme Rondelle , trouve des amis plutôt que des maîtres , & une glorieuse renommée après sa mort. Que Dieu conserve long-temps le bon ami Rondelle !

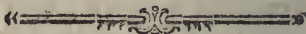


QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'E GOISTE.

1761.



J'AVOIS été lié pendant dix ans avec un homme souverainement aimable & souverainement heureux, que j'appellerai *Firjam*. Il n'y avoit jamais eu de caractère ni d'esprit comme celui-là; tout lui réussissoit, parce qu'il réussissoit lui-même auprès de tout le monde. Ses richesses s'accumuloient, sa maison ne désemplissoit pas d'amis; il étoit estimé, recherché; on lui auroit offert des dignités, s'il avoit voulu se laisser surprendre à leur appât trompeur; il passoit généralement pour homme d'esprit, étoit consulté comme tel, disoit tout ce

qu'il vouloit, & étoit toujours applaudi, quoiqu'au fond il ne pensât ni plus ni mieux qu'un autre. Sa femme même, qui pouvoit mieux que personne peser son mérite & apprécier ses vertus, parce qu'elle avoit une sensibilité rare, accompagnée de l'esprit le plus juste; sa femme, quoiqu'elle fût sans amour pour lui, & malgré ce tact & ces yeux que doivent donner une proximité & une habitude continuelles, avoit pour lui cette estime, ce respect, ce goût, cette admiration que le mariage exclut, & qu'un ange, en épousant une femme, pourroit à peine obtenir d'elle six mois après l'avoir épousée, si elle étoit sans amour. Tel étoit M. de Firjam, & tel étoit son sort. Il n'y a point d'homme qui mérite plus justement le titre d'heureux. Destiné par la Nature à examiner un jour impartialement les hommes, j'avois, je ne sais pourquoi, toujours les yeux sur mon ami. Le prestige que ses admirateurs & sa manière d'être répandoient sur lui, ne m'éblouissoit point; j'entrevois des imperfections; &, à force de rechercher, je parvins à en voir réel-

lement. Je vis beaucoup plus ; je découvris qu'il se rendoit justice , que sa gloire l'étonnoit , & qu'il lui falloit un confident à qui il pût communiquer les réflexions qui lui échappoient. Ceci est non seulement vrai , mais paroîtra vraisemblable à ceux à qui de profondes méditations ont dévoilé les replis de l'ame , théâtre immense , où les scènes qui paroissent les plus extraordinaires , sont souvent plus naturelles que celles qui ne surprennent personne. Je me comportai de façon que mon ami me parla de lui & de ses miracles avec une confiance entière. Il est vrai que les aveux qu'il me faisoit , n'avoient pas pour objet direct de se dépriser ; c'étoit l'aveuglement de ses admirateurs qui les lui arrachoit. L'amour-propre étoit trompé ; en se confessant , il ne prétendoit que rire d'eux. Chaque jour , une nouvelle raillerie entraînoit une nouvelle confiance. Le rapport de caractère , l'habitude de s'ouvrir , un peu d'art dans celui qui écoute , peuvent amener un homme à ce point d'ingénuité ; & l'homme d'esprit , les confidens adroits , les directeurs de conscience , ces hommes à qui l'on

dit tout , parce qu'ils sauvent l'humiliation en cachant finement l'envie de tout savoir , sentiront que je ne donne point un corps à une chimère. je dois avouer que quoique M. de Firjam eût des qualités & des parties supérieures , je fus étonné , lorsque j'eus bien parcouru son côté désavantageux , de voir qu'il eût fait & qu'il fît encore une si grande illusion. Sans lui laisser soupçonner que je ne lui trouvois pas un mérite infini , je lui demandai comment il avoit pu faire pour parvenir à ce haut degré de gloire & de bonheur où je le voyois monté.

= Vous soupçonnez dans tout cela un art prodigieux , me dit-il ; voici tout mon secret ; il est simple , & par-là il a dû réussir dans un siècle où la réputation est le fruit de la torture & des combinaisons. J'ai réussi , parce que j'ai mieux connu la Nature qu'un autre. On nous recommande de chercher à nous connoître , pour nous corriger , continua-t'il ; & l'on ajoute à ce précepte le conseil d'imiter les hommes que l'on cite , qui plaisent , qu'on estime , qui réussissent , pour réussir nous-mêmes & parvenir à nous perfectionner. Je sentis de bonne

heure que ces conseils étoient dangereux: j'étois né avec de l'esprit & beaucoup d'amour-propre. Je compris qu'il falloit que je me conduisisse par mon propre génie; & qu'au contraire, si je me laissois aller au torrent de la règle générale, je me trouverois bientôt confondu dans la classe ordinaire; non pas qu'il ne faille, jusqu'à un certain point, s'examiner pour être bien, & copier pour être mieux: mais, & cet examen, & cette imitation, demandent des précautions infinies, & doivent laisser au génie particulier le pouvoir de les diriger, & d'agir à son tour par de plus grands moyens, uniquement inventés par lui. Je fis cette réflexion, je m'y attachai; elle me développa des vérités lumineuses; & bientôt ce génie dont je parle, ce principe de notre destinée, m'indiqua une route nouvelle. Je commençai à sentir qu'il étoit impossible qu'en se rendant un compte trop fidèle de ses défauts & des vertus des autres, on n'altérât ce nerf de l'esprit & du cœur, qui est l'amour-propre. Je conclus de là, qu'une règle plus sûre, pour le bonheur comme pour le mérite,

feroit de s'examiner superficiellement , & d'être très-sévère dans l'étude des autres. Vous allez voir si la singularité de mon raisonnement l'empêchoit d'être juste. Je me sentis bientôt beaucoup de hardiesse , & conséquemment je me vis maître des esprits. On m'écouta , on me crut ; je fis des projets , ils furent adoptés ; & dès-lors ma fortune ne fit qu'aller en croissant. Vous savez la magie que la richesse répand sur un homme qui la doit à son audace & à son génie. Je voulus y ajouter le don de plaire : cela me coûta peu. A force d'exagérer les défauts des autres , j'étois parvenu à me persuader à moi-même ces défauts : ce que j'en disois étoit toujours cru , parce que j'avois la hardiesse qui fait si bien dire , & la persuasion qui fait tout croire. Or , vous n'ignorez pas qu'un médisant s'enrichit , dans l'opinion de ses dupes , des dépouilles de ses victimes , & qu'il n'y a point de si petit nain qu'un Peintre ne puisse faire paroître d'une taille avantageuse , s'il l'entoure de groupes à qui il ait retranché les jambes. Je parus aimable , parce que j'empêchois les autres de le paroître ; j'allai plus loin , & voici

ce qui a déterminé cette chaîne de triomphes qui vous ont ébloui tout le premier. Je les empêchai d'abord de croire qu'ils devoient plaire tels qu'ils étoient ; mes critiques sévères , mes conseils malins leur firent perdre l'amour-propre ; & dès lors mille graces devinrent des ridicules , parce que , sans la satisfaction de soi-même , il n'y a plus d'agrément qui ne prenne un air faux : ce premier succès en entraîna un second. A force de leur faire entendre qu'ils étoient mal , je parvins à les faire ressembler au portrait que je leur faisois d'eux-mêmes ; & d'un point à l'autre , il arriva enfin que je me persuadai qu'ils étoient naturellement tels que je le disois , & que même ils l'avoient toujours été. C'est comme un menteur qui , à force de répéter une histoire imaginée , parvient à croire qu'elle est vraie , ou à oublier du moins qu'elle est née de son imagination. Me voilà donc très-riche , parce qu'à force de publier que j'avois seul de grandes idées , on m'a récompensé sur ma parole ; & très-aimable , parce qu'il faut bien qu'on le devienne à force de se persuader que les autres ne le sont

point, ou qu'on le paroisse du moins à force d'empêcher qu'ils ne puissent eux-mêmes le paroître. = Vous concevez à présent, continua t-il en finissant, d'où part ce bonheur, cette égalité d'humeur dont vous m'avez félicité tant de fois ? Je suis riche ; je n'ai point de rivaux ; je domine ; je suis comme le soleil au milieu des individus qu'il éclaire ; les moindres conseils que je donne sont des oracles, les moindres services que je rends sont des bienfaits ; je suis recherché, chéri, applaudi sans cesse ; & j'ai, par-dessus tout cela, ma propre estime, ma propre admiration. Ajoutez que je me suis toujours conduit avec infiniment d'art : je me suis vu souvent remercier de très-mauvais services que j'étois obligé de rendre, tant je savois persuader & plaire. . . . = Avec tous ces avantages, vous devez être heureux, dis-je ; mais ce bonheur ne s'altère-t-il jamais ? jamais ne perdez - vous cette confiance intime, cette sécurité profonde ? Elles ne subsistent ici que par une continuelle prévention contre les autres, par une constante mutilation de ce qu'il y a de plus touchant au monde, qui sont les

agrémens & les vertus : vous êtes sans cesse obligé de résister à l'évidence , au sentiment ; car enfin il y a des agrémens vrais , des esprits charmans , des vertus admirables. Comment avez-vous pu contraindre votre cœur à ne rien sentir de tout cela , & votre esprit à s'en dissimuler la réalité palpable. . . . ?

— Vous avez raison de me faire cette question , répondit-il ; j'ai un peu outré l'exposition que je vous ai faite ; mais vous auriez dû vous en douter. Comment seroit-il possible qu'on se refusât toujours à ce qu'il y a de plus aimable , de plus estimable ? ce prodige malheureux ne seroit pas même possible pour un monstre ; aussi n'ai-je pas prétendu qu'il existât en moi ; je ne me ferai jamais honneur de la férocité : mais vous savez que dans un tableau on exagère toujours les objets ; c'est ce qui m'est arrivé , & ce que j'ai dû faire. La méthode & le système dont j'ai voulu me vanter , ne vous eussent point frappés , si je n'avois employé précisément que le degré de couleur nécessaire dans le tableau que j'en ai voulu tracer. En réduisant ce que j'ai peint à ce

que vous croyez possible , vous aurez une exposition fidelle & une règle utile =.

Notre conversation ne finit point là ; mais je puis réduire à peu de mots ce que nous dûmes en beaucoup de paroles. Il me persuada. Je vis qu'il avoit bien pensé , qu'il s'étoit bien conduit : & nous conclûmes en faveur de l'opinion dont il avoit fait sa règle , lors toutefois que nous eûmes simplifié les moyens & rapproché les idées du point d'où il faut toujours partir , qui est l'équité naturelle ; car je confesse que mon ami avoit un peu oublié cette règle de conduite , en s'abandonnant un peu trop à l'impulsion de la vanité & de l'intérêt personnel.

Quelque temps après cet entretien , Firjam tomba malade : je n'étois point à Paris ; & ce ne fut qu'au retour d'un voyage un peu plus long , que je sus qu'il avoit été en danger de perdre la vie. Je volai chez lui à la première nouvelle que j'en eus. Il étoit rétabli depuis près d'un mois , & il partoît pour la campagne : je lui trouvai un air de

tristesse singulier ; je l'attribuai aux traces que la maladie pouvoit avoir laissées , & j'espérai tout d'un rétablissement plus parfait. Comme il alloit monter en carrosse , je ne pus l'entretenir qu'un moment ; je lui promis de l'aller voir ; & je me reproche bien de n'avoir pas rempli ma promesse aussi promptement qu'il m'auroit été possible. Il avoit besoin de mon secours , & ma présence l'eût sauvé.

Il y avoit déjà six semaines qu'il étoit parti , lorsque je vis entrer , il y a quinze jours , sa femme dans ma chambre , avec un air de douleur & un abattement extraordinaires. Je lui demandai ce qu'elle avoit , & quelle horrible nouvelle elle avoit à m'apprendre. Hélas ! répondit-elle , je viens vous dire que je crains que vous n'ayez bientôt plus d'ami. Comment , m'écriai-je , Firjam est retombé ? C'est bien pis que cela ; reprit-elle ; son corps n'est point malade , mais je crois que son esprit l'est beaucoup. Depuis que vous ne l'avez vu , une secrète mélancolie le dévore ; il nous fuit. Lorsqu'il est forcé de rece-

voir ses voisins , il est embarrassé , froid , timide devant eux : une affaire l'appelle à Paris , & il n'y vient pas ; il dit qu'il feroit impossible de la faire tourner à son avantage , qu'il vaut mieux l'abandonner : cependant elle me paroît toute simple , & il en a conclu souvent qui offroient de biens plus grandes difficultés , sans que jamais il ait douté de leur réussite. Son activité , sa confiance , son génie l'ont abandonné ; il n'a plus d'esprit ; il rougit dès qu'il parle , & on l'embarrasse dès qu'on lui adresse la parole. Un homme simplement titré , de son voisinage , vint le voir l'autre jour : vous savez comme il étoit autrefois avec les plus grands Seigneurs , de combien il avoit baissé les degrés du trône sur lequel la flatterie & la convention les ont placés ! Il alla le recevoir à la portière de son carrosse. Cet homme nous fit des contes sans nombre & sans fin , nous parla jusqu'au soir de ses chevaux , de ses chiens , de ses valets , de ses galanteries. Je vis que mon mari s'impatientoit ; mais il n'eut jamais le courage de le lui faire sentir. Il contrôla

le château , les jardins ; nous contraria , nous reprit même sur tout ; & votre ami , qui autrefois ne lui auroit pas laissé le temps de dire deux bêtises de suite , souffrit patiemment qu'il nous dît vingt impertinences , & le souffrit de l'air d'un homme qui n'ose plus avoir son avis. Enfin, vous ne le reconnoîtrez plus ; c'est une métamorphose , une dégradation sans exemple : mais, sur-tout, cette tristesse profonde que je lui vois , me fait trembler ; elle nous appelle à son secours : vous êtes son ami ; il faut que vous ayez la bonté de me suivre , de lui parler , de lui arracher son secret ; je souhaite me tromper ; mais je crains bien qu'il ne soit encore trop tard pour le guérir d'un mal déjà si invétéré.... Je le crains comme vous , lui dis-je , sans savoir pourquoi ; mais ma crainte redouble mon courage. Allons , Madame , ne perdons pas de temps ; voilà un état incroyable. Ne soupçonnez-vous aucune cause, aucune raison ? car s'il lui est arrivé quelque accident, quelque malheur , il faudroit voir.... Non , me dit-elle , il ne lui est rien arrivé , ou du moins

je n'ai rien su.... J'ai de la peine à le croire, repris-je : mais partons, je ne serai que trop tôt instruit.

Nous montâmes en carrosse, & pendant la route, je sentis que je m'attendrissois sur le sort de mon ami. Hélas ! me disois-je, que sommes-nous ? quelle est notre destinée ? L'enfant triomphe de toutes les maladies qui assiègent son berceau, l'homme périt par le dérangement d'une fibre. Il eût été dangereux que mes reflexions n'eussent pas été interrompues : dans la situation d'esprit où j'étois, on murmure, pour peu qu'on s'attendrisse ; & c'est déjà une mauvaise disposition pour consoler & guérir les hommes, que de faire remonter leurs maux à une première cause à laquelle il n'y a point de remède. Madame de Firjam me tira de ma rêverie, en me montrant de loin le château. Je voulus me distraire, en lui faisant des questions indifférentes ; & lorsque nous arrivâmes, j'avois déjà retrouvé ce calme précieux, ce calme trompeur que la Philosophie n'assure point, puisqu'on peut le perdre à force de réfléchir.

Je trouvai M. de Firjam tel que sa

femme me l'avoit représenté. Il étoit renfermé dans sa chambre : ce ne fut pas assez de m'annoncer deux fois pour l'en faire sortir ; il fallut que je prisse la peine de l'y aller chercher. Je puis dire que je ne le reconnus point : il rougit en m'abordant, & cette rougeur, expliquée par ses mouvemens embarrassés, me fit comprendre qu'il se voyoit tel qu'il étoit, & qu'il en avoit intérieurement de la honte. J'espérai beaucoup du sentiment que je lui supposois ; & puisque cette confusion secrète pouvoit contribuer à sa guérison, je crus devoir commencer par augmenter le mal, dont elle devoit être le remède. Pour y réussir, j'imaginai de lui offrir le tableau de ce qu'il étoit devenu, dans le tableau de ce qu'il avoit été. Il est certain que ce stratagème étoit raisonnable, & que quelques jours plus tôt il auroit pu réussir : mais j'avois été averti trop tard ; l'ame étoit attaquée, & l'ame est presque toujours incurable, quand elle a eu le temps de se faire un système de tourment qui la dévore. Je parlai d'abord à M. de Firjam de cette affaire que la femme m'avoit dit qu'il ne vou-

loit pas poursuivre; & en lui annonçant faussement qu'il en étoit beaucoup question dans le monde, je lui dis que l'on condamnoit hautement sa négligence. Ce n'est pas indifférence pour mes avantages, me répondit-il, c'est persuasion intime & fondée que je ne réussirois pas dans ma poursuite. Comment, repris-je, vous ne réussiriez pas? Mais, dites-moi, je vous prie, de quoi est-il question dans tout ceci? de vous présenter, de faire valoir vos droits pour une chose que, pour le bien de l'Etat, on sera trop heureux d'accorder à un homme tel que vous, & de démontrer le ridicule des prétentions de votre concurrent, par l'évidence de vos droits & par l'élévation de vos vues..... Vous croyez tout cela bien simple, me dit-il en m'interrompant; vous vous trompez; vous jugez trop favorablement de moi, & avec trop peu d'équité ou de connoissance de M. ***. C'est un homme de beaucoup d'esprit. Eh bien, repris-je, est-ce qu'un homme d'esprit vous effraye? Qu'est devenu ce temps où vos triomphes sur les autres étoient

marqués par leur propre supériorité ? Vous m'avez appris vous-même à condamner aujourd'hui votre pusillanimité, en me confiant le secret des armes qui vous rendirent tant de fois vainqueur de vos rivaux.... Ce temps n'est plus, répondit-il en poussant un profond soupir.... Comment ! il n'est plus, repris-je, est-ce qu'il doit y avoir deux temps dans la vie d'un homme d'esprit, pour les choses qui dépendent des idées & qui intéressent la gloire ? pouvez-vous me faire cet aveu ? ne sentez-vous pas qu'il peut vous coûter mon admiration, & peut-être mon estime... Il s'arrêta, & me regarda fixement. Le coup étoit violent ; il le sentit trop peut-être. Epargnez votreami, medit-il, il a assez de douleur ; ayez pitié de lui, si son changement vous étonne.... En me disant ces mots, je vis qu'il avoit les larmes aux yeux. Je lui sautai au cou en l'embrassant tendrement. Oui, je vous épargnerai autant qu'il sera possible, lui dis-je ; mais vous ne voulez pas que je vous trompe ? Mon cher Firjam, je ne vous connois plus, vous êtes tout changé pour moi ;

qu'avez vous donc , que vous est-il arrivé ?.... Je vais vous l'apprendre , me répondit-il ; je serai sincère , car cet aveu me rend intéressant , & ne me rend pas méprisable. Vous savez que j'ai été très-malade, continua-t-il ; il faut que j'ajoute que j'ai été très-frappé dans ma maladie. Ma sœur , dont vous connoissez les opinions outrées en fait de morale , & que les vrais dévots mêmes condamnent , s'établit chez moi , ne quitta plus le chevet de mon lit , & parut attacher un devoir à recueillir mes derniers soupirs. Je ne la voyois plus depuis long-temps ; je touchois , lorsqu'elle arriva , à ce moment où la morale se fait écouter avec plaisir , où l'on ne sent pas qu'elle puisse être outrée , parce que le repentir rend sa rigueur consolante ; où l'on croit que la religion doit être extrêmement sévère , parce que , n'ayant rien fait pour elle pendant la vie , le regret qu'on en ressent lui prête des armes & entraîne le reproche des moindres choses. Tel étoit l'état de mon cœur & de mon esprit lorsque ma sœur me parla de mes fautes & de mes devoirs. Elle avoit deviné

les idées qui m'avoient conduit jusqu'alors ; car ceux qui aiment à faire triompher leurs maximes, devinent aisément les maximes des autres. Elle m'en parla avec une sévérité extrême , & , à force de me les reprocher , parvint à m'en faire rougir. Je ne vous dissimulerai point que ce remord fut l'ouvrage de la réflexion ; mais elle n'en fit pas assez elle-même , en cherchant impitoyablement à me l'inspirer. J'avois encore à vivre ; elle pouvoit le prévoir ; elle devoit penser qu'en vivant , un jour ce remord seroit un tourment , & influeroit sur mon ame , & sur toutes les actions de ma vie. La moitié de ce qu'elle me dit eût suffit pour m'éclairer , & cette moitié devoit suffire. Si le hasard alors eût confié mon esprit au zèle d'un homme prudent , d'un homme doux , d'un vrai Sage , la leçon n'eût pas été moins efficace , & eût été moins dangereuse ; j'aurois été également guéri , & je n'aurois pas été perdu. On m'auroit conservé du moins ce sentiment d'amour - propre innocent , qui nous élève , & que Dieu même nous a donné ; cette persuasion
intime

intime que nous avons de son innocence, qui nous le fait chérir comme partie de notre être, comme organe de la Nature, comme principe de notre bonheur & de nos plus utiles vertus : on n'auroit frondé que l'abus que j'en avois fait... Vous devinez ce qu'il me reste à vous apprendre, continua mon ami ! L'esprit étoit frappé ; je pris le flambeau que me présentait ma sœur, & je le portai dans le fond de mon ame. Ma main indiscrete ne fut excepter aucun replis ; tout fut éclairé, tout fut examiné. Je vis l'homme que j'étois ; je vis plus qu'il n'y avoit, parce que je cherchois à m'humilier. Le mépris pour moi-même entraîna la supériorité des autres ; l'un & l'autre n'ont fait qu'augmenter depuis : l'impression étoit faite ; j'en ai senti les suites dangereuses ; j'ai voulu les prévenir, non pour me restituer mes premières idées, car je les condamnois, mais pour éviter d'ajouter rien à la réalité du précepte qui nous ordonne de nous connoître, & de rendre justice aux autres : vain effort. Je m'étois vu de trop près ; j'avois fait entrer

Juin 1784.

I

trop de charité , trop de repentir dans l'examen de ceux que je n'avois pas jugés autrefois avec assez d'équité. La timidité , la honte , l'estime aveugle se sont emparées de mon cœur ; & de là , l'indifférence pour tout , une noire mélancolie , une défiance insurmontable de tout ce que je pense , de tout ce que j'imagine , de tout ce que je vais dire , & de tout ce que je vais faire. Mon état m'est connu , & j'en rougis ; je sens ma dégradation , & je me place au-dessous de l'automate : mais je n'ai d'idées que pour me juger , & de force que pour résister au penchant qui me porte au mépris de moi-même , sans y réussir. Cet état est affreux ; je ne saurois vous dire ce que je souffre ; heureusement mon cœur flétri m'annonce une tranquillité prochaine =.

Je ne répéterai point ici ce que je dis à cet infortuné , ni ce qu'il me répondit constamment ; je me tairai aussi , par beaucoup de raisons , sur une démarche qu'il fit , quatre jours après , qui prouve combien la source de son mal étoit profonde. Qu'il fût au

Lecteur de savoir que mon malheureux ami restera vraisemblablement toujours dans l'état où l'on vient de le voir, & qu'il n'y a plus à souhaiter pour lui, que la mort, qui ne peut être éloignée. Tout ce que je pourrois ajouter, à son sujet, ne serviroit qu'à prouver qu'il faut s'examiner avec beaucoup de précaution, n'accorder son estime que difficilement, ne la montrer que le moins indiscrètement qu'il est possible, ne point s'appesantir sur le mérite qui vient l'arracher à l'amour-propre; & enfin, qu'il ne faut chercher à se connoître, dans l'intention de s'humilier, qu'autant que l'on sent germer en soi des vices qui peuvent conduire au crime & au malheur réel de la société. Ces maximes pourront ne pas paroître assez sévères aux esprits trop sévères eux-mêmes; mais je parle à l'homme du monde & en homme du monde; persuadé que l'Etre suprême, en nous plaçant dans des circonstances qui ne sont pas celles du Chartreux & de l'Anachorète, nous a permis de nous élever

par des idées particulières qui ne puissent nuire physiquement à personne , & soient propres à empêcher qu'on ne nous nuise , & que nous ne nous nuisions nous-mêmes.



QUATRIÈME CLASSE.

LES AVANTAGES
DE LA MÉDIOCRITÉ.

1758.



PASSER quelques heures à lire
Est mon plus doux amusement :
Je me fais un plaisir d'écrire ,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la satire ;
L'art de louer malignement
Cède au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis aux confins de la France ,
Sans besoin & sans abondance ,
Content d'un vulgaire dessein.

J'aime la vertu sans rudesse ;
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie , & n'en crains pas la fin.

Je connois un homme qui a pensé de même , & qui jouit d'un bonheur dont on a peu d'idée. Il a quitté le monde , malgré l'enchantement des plaisirs , des honneurs , des richesses & de la célébrité. Il vit dans une terre de dix mille livres de rente , qu'il a abandonnée , pour cette somme annuelle , à un fermier qui autrefois lui sauva la vie , & qui s'y enrichit par son industrie , en fécondant chaque jour l'héritage des enfans de son maître. L'homme dont je parle a une femme qu'il éprouva six ans avant de l'épouser , & qui n'a changé , depuis son mariage , que pour montrer des vertus que cet état seul peut faire connoître. Deux enfans lui sont restés de cinq qu'il avoit eus , un fils & une

fille. L'un est dans la robe , & possède une charge distinguée , qu'il honore encore plus qu'il n'en est décoré ; il écrit toutes les semaines à son père , qu'il aime & respecte beaucoup ; il l'informe de toutes les nouvelles , vraies ou fausses ; de toutes les brochures , bonnes ou mauvaises , qui inondent Paris. Le père répond ; & comme ils ont beaucoup d'esprit l'un & l'autre , il règne je ne fais quelle philosophie dans leurs lettres ; qui transporte l'un dans les bois , l'autre à la ville , pour leur faire goûter en société ce plaisir de penser que la vieillesse fuit comme un malheur , & que la jeunesse regarde comme un radotage. L'autre est mariée , & vit auprès de son père avec son mari , qui , par ses sentimens , ses soins , son humeur charmante , n'est qu'un fils de plus dans la maison. Ce dernier fut long - temps homme de Lettres avec

beaucoup de gloire & fort peu d'ambition ; il a quitté le monde pour oublier ce qu'il a vu , mais s'en souvenant encore assez pour être très-agréable quand il raconte , & très-varié dans sa conversation ; il ne lit plus , n'écrit plus , toujours dans le dessein d'oublier ; & peut-être seroit-il devenu triste & malheureux , si sa femme , qui , avec de l'esprit , n'a heureusement pas plus de connoissances qu'il n'en veut conserver lui-même , ne préféreroit la guitare & La Fontaine , à la lyre & à Montesquieu.

Un homme aussi heureusement partagé & entouré , que l'est l'aimable campagnard dont je parle , est aisément Philosophe. Des plaisirs simples , des vues simples sont la vraie philosophie ; & tout cela se trouve loin du monde , parmi des amis simples comme vous. J'allai voir cet *heureux* la semaine passée. J'avois vécu avec

lui autrefois , & j'avois commencé à le connoître dans le temps que , par ses tranquilles & sages réflexions , il jetoit les fondemens de son bonheur. J'ai conservé un commerce avec lui , & je lui écris , sur-tout lorsque j'ai quelque chagrin. Je ne trouve que dans ses lettres cette sensibilité qui flatte , cette onction qui adoucit , ces vérités fortes qui vous entraînent à mépriser la douleur , en vous mettant sous les yeux la nécessité de votre destinée & le malheur de l'univers. Les gens du monde , les gens d'esprit ne sont pas si propres à consoler que ces sortes de gens-là. Je le trouvai dans son potager , assis sous un berceau qu'il a fait élever exprès , pour pouvoir , en tout temps & à toute heure , compter , dit-il , ses richesses ; car il méprise l'or , qui ne lui est pas nécessaire ; & il préfère de belles poires & de belles pêches , à d'inutiles écus. II

m'embrassa avec cette joie vive qui fort de l'ame & la peint si bien. Il y avoit long-temps que je promettois de le venir voir ; mes occupations s'y opposoient toujours. Il étoit étonné & ravi ; il ne pouvoit se lasser de m'embrasser & de me regarder. = Enfin, me dit-il , je vous possède ; j'ai ce que je souhaitois tant ; je ne saurois vous dire combien ces jardins , ces vergers s'embellissent par votre présence =. Aussi charmé que lui , je voulus visiter ces vergers & ces jardins , si chers à mon cœur par le bonheur de mon ami. J'y trouvai par-tout le goût & l'abondance ; la main du maître ; cette main que dans le monde , le tumulte , l'agitation continuelle , ne permettent d'appliquer à rien , étoit ici imprimée par-tout. Nous prîmes le chemin de la ferme. En me conduisant , il me parla de ses moutons , de ses vaches , de sa basse-cour : je l'écoutois ; je voyois

cette petite vanité de sentiment qui manifeste si bien le bonheur ; & je sento-
tois que je prenois des rapports avec
tout ce qui l'excitoit en lui. = Vous
êtes toujours content de votre fermier,
lui demandai-je ? = Oh ! toujours ,
répondit-il ; c'est un homme comme
il n'y en eut jamais ; vous allez le
voir ; vous serez charmé de le con-
noître. Il retrace ces anciens temps où
l'on dit que l'innocence habitoit sous le
chaume ; vous jugerez si l'on nous a
conté des fables. Nous arrivâmes , &
le premier objet que nous apperçûmes ,
fut justement le fermier. Son air véné-
rable me frappa. Sa façon seule d'abor-
der son Maître me fit juger de son res-
pect & de son attachement pour lui. Eh
bien , maître Dufour , lui dit-il , com-
ment vous portez - vous ? nous venons
vous voir. Monsieur , lui répondit-il ,
vous me faites trop d'honneur ; ma santé

est toujours bonne; les gueux ont ce privilège-là. Ah ! reprit mon ami , je serois bien fâché que vous le fussiez. Je ne le suis pas non plus , reprit-il avec un aimable souris ; je ne puis jamais l'être avec votre bonté.... Nous entrâmes dans la maison , & maître Dufour en fit les honneurs avec plus d'aisance que n'en ont bien des Gentils-hommes dans leurs châteaux à bastions. Nous nous assîmes , & le bon homme restoit debout. Son maître lui dit de s'asseoir ; il se plaça vers la porte. Venez vous mettre ici , reprit mon ami , venez , M. Dufour ; vous ne devez jamais mettre de distance entre vous & moi ; souvenez-vous que vous m'avez sauvé la vie ; & que sans vous je n'aurois pas le bonheur d'être ici. Mais , poursuivit-il , je vois là un enfant que je ne vous connoissois point. Il est joli : quel âge a-t-il ? Il a cinq ans , Monsieur ; mais il n'est point à moi ;

c'est un petit orphelin que j'ai retiré depuis huit jours. Un orphelin ! vous ne m'aviez pas parlé de cela , M. Dufour , je vous le recommande , & je m'en fie à vous. D'où vous est-il venu ? De la Providence, Monsieur. Il vient de bonne main , maître Dufour ; je ne veux pas vous en priver ; mais vous lui donnerez du pain , & moi , du linge & des habits. Vous savez pourtant de qui il est né ? Oui , Monsieur , ma femme l'a nourri. Son père étoit un Officier pauvre , & vient d'être tué ; sa mère est morte de chagrin , & l'on me l'a apporté , pensant bien que je le recevrais. C'est que l'on connoit votre bon cœur : mais vous ne me parliez pas de tout cela. Le fils d'un Officier ! maître Dufour , je vous le recommande encore ; je vais lui envoyer du linge , il faut qu'il ne manque de rien , que le maître d'école en ait soin ; je paierai tout cela ; j'ai encore quelques louis au service des

enfans des Officiers. . . . Nous nous levâmes, & nous prîmes le chemin du château. En marchant, il me dit : J'ai commencé par vous faire voir ce que j'ai de moins précieux ; ma femme, ma fille & mon gendre sont allé faire une visite à deux lieues d'ici, & ne doivent revenir que vers la nuit ; nous nous amuserons, en attendant leur retour, à voir danser mes payfans ; je leur prête ma salle basse, & leur paye deux violonstous les Dimanches : vous ne sauriez croire combien j'aime à voir des heureux ; j'en ai si peu rencontré dans le monde, que je suis enfant pour cela. Je ne répondois plus ; tout ce qu'il me disoit s'imprimoit dans mon cœur, & me tenoit dans la plus douce extase. Dès que nous fûmes arrivés au château, il me fit monter dans sa chambre : il prit lui-même du linge, en assez grande quantité, tira quatre louis de sa bourse, remit le tout à un domestique, en lui ordonnant

de le porter au Fermier ; & tout cela avec une simplicité , une abondance de sentiment & de plaisir , qui m'auroient fait une ame , s'il m'avoit fallu des exemples pour m'apprendre à donner. L'envoi fait , nous passâmes dans la salle où dansoient les payfans ; mais nous n'y restâmes pas long-temps ; il me fit appercevoir que nous les gênions. Allons-nous-en , me dit-il , ils sont contrainsts ; c'est votre présence qui produit cet effet ; car pour moi , ils me connoissent si bien , qu'il n'y a plus que de l'attachement dans leurs manières ; mais ils n'oublient pas leur devoir ; & devant un étranger ils font toujours connoître qu'ils s'en souviennent. Retirons-nous.... Nous fûmes à peine rentrés dans le jardin , que nous appercûmes le carrosse de la maison. Nous allâmes au devant des trois chères personnes qu'il renfermoit. Pourrai-je dire avec quel plaisir , avec quelle joie ils se revirent tous ! ces tableaux ne

sont faits, ni pour l'esprit, ni pour les yeux; la plume & le pinceau ne sauroient jamais les rendre. La tendresse ne prit rien sur l'attention. J'étois leur ami à tous; un regard & un mot m'apprirent qu'ils savoient recevoir l'amitié. Les Dames allèrent se reposer; je restai avec le beau-père & le gendre. J'avois beaucoup vécu avec ce dernier, lorsque Paris retentissoit de ses Ouvrages & de sa gloire. Il parloit alors volontiers des Arts & des Auteurs; mais je le trouvai tout changé. Il parla peu pendant un quart-d'henre, & il ne lui échappa rien qui pût me le faire reconnoître. Je l'écoutois avec surprise; il s'en apperçut, & prévint mes questions. Vous me demanderiez volontiers des nouvelles de mon esprit, me dit-il, d'un ton plaisant? je n'en ai plus; j'ai fait tout ce que je pouvois pour m'en défaire: je ne suis plus qu'un simple animal domestique, & personne ne

se doute peut-être de l'excès de mon bonheur dans les limites de ma végétation.... La métamorphose est incroyable, lui dis-je; mais le projet ne l'est pas. Je conçois qu'il est un bonheur plus grand que la gloire, & des plaisirs plus doux que les talens.... C'est à cet homme-là, dit-il en montrant son beau-père, que j'ai cette obligation. Quand j'ai vu qu'avec beaucoup d'argent, beaucoup d'esprit, beaucoup de renommée, on pouvoit souhaiter encore le bonheur, & dans ce vœu si raisonnable, être obligé de quitter tout, de courir après la médiocrité, pour pouvoir se dire qu'on a vécu un jour; j'ai dit: Gloire, talens, livres, fortune, vous m'avez trompé, & je suis malheureux. Je suis venu ici; j'ai envisagé la démarche que j'allois faire; j'ai sur-tout considéré attentivement cette maison; je l'ai vue, comme on voit ces côteaux éloignés que le soleil dore de ses rayons,

que la Nature charge de ses présens , & dont on mesure l'espace avec attendrissement , du sein d'une plaine sterile : je l'ai vue , & je n'ai plus balancé. J'ai pourtant conservé une bibliothèque , continua-t-il ; mais Ovide , la Fontaine , & Deshoulières en forment presque tous les volumes..... Vous devez être un Philosophe très-gai & très-tendre , lui dis-je en badinant. Oui , je suis très-tendre & très-gai , répondit-il , mais pour Philosophe , je ne le suis point : peut-on jamais l'être ! c'est encore une illusion que l'ennui du monde nous fait chérir , & que la vérité de la solitude nous fait perdre..... Il alloit continuer , lorsque sa femme parut dans l'allée où nous nous promenions. Elle venoit me proposer , nous dit-elle , de danser un menuet avec elle. Tout ce que je voyois depuis quatre heures me causoit un mouvement de joie que je n'avois jamais éprouvé. Vous attachez

peut-être quelque gloire à me tenter , lui dis-je ? un Philosophe , un homme grave vous paroît un danseur digne de vos charmes. Eh bien , Madame , je danserai. Nous rentrâmes pour cela dans le château , & ce fut pour y jouir d'un nouveau spectacle. Ces paysans , que ma présence avoit contraints , ne furent plus gênés lorsqu'ils me virent avec leur maîtresse. Ils étoient si accoutumés à se regarder comme de la maison , qu'ils se mêlèrent avec nous , au moindre signe qu'on leur en fit. Quel hommage pour des maîtres , que cette sécurité dans des sujets ! Il fallut enfin se mettre à table. Je passe sur la façon dont elle fut servie , sur les propos dont nous assaisonnâmes les vins & les ragôts : le plaisir & l'esprit président à la table des Sages heureux. O médiocrité ! apprends - nous à le devenir. Oui , m'écriai - je en rentrant chez moi à

minuit, l'âge d'or ne fut point une fable; la vérité conduisoit les crayons qui nous en ont transmis l'image. Il existe encore des heureux; mais il faut descendre pour les trouver.

Fin du Volume de Juin.

T A B L E

DU VOLUME DE JUIN.

II HISTOIRE & Chronique de Gui d'Han-	
tone.	Page 3
L'Égoïste.	174
Les avantages de la médiocrité.	197



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume de la *Bibliothèque des Romans* pour le mois de Juin. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 10 Juin 1784.

RAULIN, fils

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.



209738

Author

LF.C.

B582u
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.143-144.

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

